

Le pari de l'incertitude.

Le 15 Novembre,

Tu m'écrivais :

Mathilde apprend à lire. C'était l'heure du p ou plutôt du peu. Peu et i ça fait pi. Peu et o ça fait po. Peu et a ça fait pa. Et puis on enchaîne des mots à deux syllabes. Papi. Papa. Et irrémédiablement pari. Pas le paris avec son s muet. Mais ça résonne pareil. Elle le dit avec des grands sourires. Alors que paris sonne en moi. Avec une tristesse qui se doit de rester en soi pour elle. Pari, Paris, le lien est là. La vie est Paris et à la fois un pari. C'est ce Pari-S là plein de vie que nous désirons.

A nous de le relever sans se résigner.

Aujourd'hui, 17 novembre, je te réponds :

Il est temps pour moi de tourner la page de l'impuissance et te propose de reprendre autrement nos lettres. Sur quels mots ? Celui que tu lances, en introduction, auquel j'adosse une capacité négative, l'incertitude.

L'avenir est en effet tout à fait incertain. Un jeune gars de 16 ans ce matin confiait à une soignante qui le reçoit pour une séance d'art thérapie qu'il était à 30 % d'accord avec les « terroristes ». Il ajoutait qu'il était aussi d'accord avec les actes meurtriers perpétrés à Charlie H. il voit un système solaire accroché au plafond et demande exalté à pouvoir en faire un, aussi... il aime les manèges et voudrait être forain. On ne doit pas faire de caricature disait-il.

En ce moment je saigne du nez.

Les gens saignent de ce qui ne s'enseigne pas.

Le pari est aujourd'hui celui-là : ne pas se jeter dans l'abîme de la jouissance de l'apocalypse. Construire des ponts de sens qui permettent qu'effectivement la vie prenne sens. Voilà le défi pari relancé aujourd'hui. Ne pas attendre des lendemains qu'ils chantent et Ne pas chanter les louanges de la destruction apocalyptique.

Cela demande à porter au quotidien notre propre embarras, au beau milieu des non-sens et des chantres de la fin du monde, dont on voit bien qu'ils s'y accrochent pour ne plus être emmerdé par les questions terriblement passionnantes de l'existence.

Cela peut donc libérer, aussi, par contre effet, la nécessaire parole. D'une parole qui se défait des registres imaginaires de superhéros sans cesse convoqués par les enjeux statutaires, qui ouvre alors sur le temps de l'accueil ; d'un accueil bancal, pas total, manquant mais présent. Se présenter tel qu'on est, à même de devenir celui que nous sommes appelés à devenir.

Le pari aujourd'hui, l'ami :

Se parler sans crainte, au cœur de l'incertitude du temps, concentré sur l'œuvre en train de se faire, toujours échappant à nos maîtrises.

Au minimum, disions-nous, accueillir. Et par cet accueil, permettre que la vie reprenne sens. On ne donne pas « un sens » à sa vie. La vie prend sens. C'est là tout l'enjeu délicat de l'articulation entre monde contactuel et moiïque. L'entre deux des mondes, où le vol est plus haut, le risque le plus grand... là ce qu'entrevoit Hölderlin quand il dit « là où le danger croît, là aussi croît ce qui sauve. »

La vie doit prendre dans un corps qui a pris, c'est là l'enjeu du monde contactuel : de contacter l'essence. Puis il doit s'éveiller aux sens et faire que ses sens se dirigent et s'orientent, enjeu du monde sexuel-sensuel. Puis l'affaire est œuvre de limite. De crises essentielles, où les sens se limitent au non-sens. Alors la vie peut, à la limite questionner le sens, enjeu du moi, que celui de passer du monde des sens au sens. Et, dans l'entre monde, la vie prend sens. Au cœur de la plus grande incertitude. De la plus grande impuissance, marquée à jamais du « saut » de l'incomplétude.

Le 18 Novembre 2015

Il y a déjà tant à dire. Dans le développement de nos échanges, j'ai retenu dernièrement le "tenir silence". Ce silence face au thérapeute, soutenant la capacité à être seul. Ce silence qui parle de ce que nous vivons et n'arrivons à dire car l'indicible est là, partout, à chaque coin de rue et pas seulement lorsque l'horreur frappe car l'autre est opaque et notre monde-univers est impénétrable, il confine à l'infini. Indicible, non seulement impossible à mettre en mot (ce qui en soit est un effet de langage : comme une lettre muette qui en change le sens) et qui n'est pas conceptualisable ou représentable. En plus qu'un mot s'accroche à des signifiants singuliers pour chacun, comment ne pas entendre le pari de Paris ou le Parisse en anglais de parish ? Chacun sa paroisse, chacun son automate. Les enfants de daesh sont instruits par daesh et par rien d'autre, faut-il en dire plus sur leur mouvance ultérieure ? Et en soit, face aux attentats ou en état de crise, faut-il débriefer tout le monde ? Faut-il blablater ? Aider l'autre à ce qu'il trouve ses mots là tout de suite maintenant sans quoi il se déprimera. Oui et alors. Le silence est de mise aussi, il nous aide à approcher ce qui ne peut se parler. Je vois alors la minute de silence comme une invitation à la retenue et au sérieux. BFM tv et consorts se chargent du reste, du comblement du vide par le vide d'une pensée qui ne peut pas dire sa vérité. La télé ne peut s'ouvrir sur un écran noir, mais pourquoi pas alors ? Tenir silence soutiendrait tout au moins un élan vers ces mots salvateurs, car il y en a bien des verbes qui parlent de l'horreur, comment alors les articuler ? Les dire ? Les vivre ? Freud rappelle l'impossible représentation de la mort. On y est et tout un pays ensemble. On devrait se préparer à sa propre mort, nous pouvons y opposer la tranquillité. Laisser choir nous reproche certains. A force de langage, on en dénigre le silence, de ces mots qui se parlent à l'intérieur, de ces mots qui ne s'échangent pas encore. Tournons 7 fois la langue avant de parler. La musique nous cloue le bec, écoutons-là. Peut-être que cela se rapproche de ce que tu parles entre contact et moi. L'écriture en allant devant ce vide, en créant du vide, en inscrivant ce qui se parlera crée un mouvement laissant indéniablement de l'incomplet dans ce qui se transmet. L'écriture est peut-être plus honnête. Doit-on alors arrêter de dire des conneries ? L'humour décale, le rire n'est pas un mot qui s'articule, une blague nous arrête sur un fait, un point de vue, une ponctuation. Je lis que le mot le plus utilisé aujourd'hui n'est pour la première fois plus un mot. C'est un smiley, un emoticon, qui a ses lettres de noblesse : c'est celui qui rit aux larmes. Va voir aussi la pauvreté des sms entre kamikazes, leur vocabulaire tourne autour de 300 mots, c'est bien trop peu. Cela ne peut soutenir un tel degré d'incertitude ou d'incomplétude dans leur vie à eux. Je ne sais pas si le rapport est correct, j'attends de lire ce que tu en penses....et vive le pari de l'incertitude !

Je sors d'une demi-heure avec un gamin qui vient de tout exploser... l'explosion décidément est souveraine... jerusalem, beyrouth, paris, bayeux. Où sont les songes ? Excédés par tant de violence, je pressens qu'on va me demander encore une fois de faire quelque chose, de taper une bonne fois du poing sur la table, d'aller jusqu'au bout ... rêve de mort, rêve de vengeance... il faut venger la victime, entrer en guerre... certains collègues me regardent... pensent-ils alors que je suis lâche ? Lâche de ne pas entrer en guerre, de refuser la vengeance, l'exclusion, le pilori médicamenteux... je reprends l'enfant terroriste terrorisé avec moi... dès qu'il n'a plus ses lunettes sur lui, il hurle comme s'il voyait un troupeau de mygales débarquant sur lui... que voit-il ? Impossible à dire... il garde bien secret ses secrets. Il se défend bien. Encarapacé derrière l'effronterie, la vantardise, la connerie, la violence... il détruit ce qu'il aime. L'attachement est marqué du sceau de la mort. Sur son berceau les fées ne se sont pas penchées. Mais le « fantôme à la quequette bleue » oui ! les parents parlent du fantôme qui allume la lumière dans le grenier, ils le voient de dehors, et qui se cache après avoir éteint quand ils y sont, dans le grenier... fantôme de terroriste ? pendu dans la chaudière... c'était le précédent propriétaire... à moins que ce ne soit, par substitution spirituelle cet homme qui était comme un père, le meilleur ami de la mère, qui, après avoir rompu avec la sœur de la mère, avait défoncé à la barre à mine la caisse de son ex-femme. Après ça, il s'est pendu, lui aussi... kamikaze les pendus ? on en perd ses esprits. Je lis dans les yeux des collègues : il faut faire quelque chose ; je pense : oui, c'est ça, je vais envoyer le RAID ... moi aussi je devrais m'y mettre à la barre à mine ? Bandes de cons ; un peu de tenue ! C'est vrai qu'ils nous excèdent... et qu'on les frapperait bien, qu'on les annulerait bien (sédatifs à haute dose, isolement et exclusion...), mais il faut se retenir. Et tenir au silence, à l'embarras... ce ne sont pas des meurtriers. Non, ils ne sont pas dangereux. L'un deux me disait, dans un défi : de toute façon, vous ne me faites même pas peur... j'en suis resté con un instant... bah non que je lui dis, je ne suis pas là pour te faire peur... enfin quoi, je ne cherche pas à ce que tu aies peur de moi... c'est même tout l'inverse... alors quoi aujourd'hui, le dogme dominant ce serait : faites peur ou alors vous n'êtes pas crédibles ??? et là je descends encore d'un cran... non je ne taperai pas du poing sur la table, et non je ne chercherai pas à vous faire peur. Je ne serai pas de ceux-là. Je ne gagnerai pas le respect et la crédibilité à coup de forces et de gunshot mais d'incertitude et d'incomplétude. En attendant... peut être on pourrait les reprendre par la main dès qu'ils arrivent du taxi. Plutôt que de les laisser venir... et de leur courir après faute, maybe, d'avoir trouvé

à quoi s'accrocher, se tenir, s'accorder... faute... d'ambiance ? C'est qu'il nous demande beaucoup et qu'à vrai dire, toujours occupé comme on est, répond on vraiment présent à leur appel ? y a qu'à voir l'usage des tel portables... tu ajoutes ça à la clope et au café... pas facile d'être prêt à l'usage et donc à l'usure !!!

Bon... beaucoup de choses se bousculent. Et soutenir le vide est une priorité. La plus grande partie de l'univers reste enveloppée d'un mystère total (95 % dont 27% de matière noire exotique et 68% d'énergie noire...)... alors, que dire de nous-mêmes ?

« Le son vivant secrète un silence riche à partir de son propre intérieur et en imprègne son environnement. Tel est ce que l'on pourrait nommer « un souffle déchirant ... ».

« Une musique est vivante si elle est, dans son ensemble, un espace vide et silencieux » ... Bin Kimura.

Le 27 Novembre

A l'incertitude s'ajoute le pari. S'agit-il de gagner, d'y gagner qqch ?

S'agit-il d'une croyance suffisante en notre métier pour oser parler de pari ? on y croie suffisamment alors cela vaut le coup d'en faire le pari. il faudra alors le prendre.

Le pari en vaut la peine également. on y voit une incitation à se jeter dans l'incertitude comme on se jette à l'eau, sûr du saisissement de l'eau froide sur notre peau, de la plongée d'un corps entier dedans, et ensuite d'une acclimatation agréable, d'une mise en adéquation avec un nouvel environnement.

Parce qu'il s'agit pour l'autre de croire en toutes ces potentialités, en l'usage de la parole comme soin à l'autre, que l'autre en soi va aider son prochain en rade de penser. On parle de pari du côté des patients en termes d'essai, de tentative, d'élan, de questionnement. Le pari pallie à l'idée d'une incertitude en y introduisant un possible là où on y voie que misère et déconvenue. L'incertitude devient alors une nouvelle capacité négative. Une force nichée dans le négatif de nos existences. Le désert contient en lui des oasis où la vie resplendira.

Le pari comprend l'échec. Cela n'est pas tant de gratter le ticket mais de penser devenir millionnaire qui soulève le désir d'être. Rêver, se penser autrement, autrement mieux. Une fois gratté, le ticket révèle sa cruauté : on ne sera pas celui-là rêvé encore et la petite voix résonne dans l'encore de nos vie, qu'à cela ne tienne je regratterai jusqu'à l'infini. Bon mieux vaut ne pas être riche ou vouloir le devenir. Ici on parle du pari de l'incertitude, on en deviendra moins précaire psychiquement. et notre compte en banque s'en fiche. Il s'agit d'une autre richesse, tout aussi inaccessible directement comme l'est le désir inconscient.

Parions sur l'incertitude, les modalités du jeu se font à plusieurs. Le pari nous tient donc vers un idéal idéalisant et non idéalisé.

" Faites en l'essai, vous verrez, on se parlera et peut-être bien que ce n'est pas le cadeau de consolation. " Il n'y a rien à gagner et on propose l'incertain de rencontres dont nous ne connaissons pas l'évolution. C'est comme dans certain cas le retour à une certaine dignité, cela ne s'offre pas, cela se vit et se transmet. Dans d'autres cas de figure, c'est l'écoute inestimable. Ou encore (et oui encore) le respect, la confiance, la gentillesse etc. Rien de cela n'est en libre accès. Cela ne se cherche pas, ne se trouve pas.

Et entre ces exemples, sur ce qui ne se monnaie pas, l'incertitude serait bien ce cadeau du ciel qui ne dit pas son nom, c'est là que le religieux ou nos croyances sont convoqués. Cette incertitude ne se verbalise pas. On est sûr de rien, on se réclame de l'inverse à tout bout de champ, à en croire que notre langage est au service de ce mensonge au quotidien. Alors on peut dire sans affirmer. On peut échanger en questionnant. On aborde la vie avec sincérité sur ce que nous savons d'elle. Ce réel concernant l'incomplétude de notre savoir (quoiqu'on commence à s'y croire) nous porte dans notre quête, dans l'expansion de nos vies. Untel apprend à jouer du théâtre, l'autre à défier tous les week-ends les lois de la gravité sur les terrains de basket. Bref, chacun s'y colle dans son envie, et ces centres d'intérêt...pour la vie. Il n'a pas la réponse, il l'expérimente, c'est encore mieux et plus jouissif, la vie ainsi nous traverse dans ses lois, ses principes et son hasard. L'incertitude devient un jeu avec le plaisir de vivre cette indécision. Le plaisir n'y est naturellement pas lorsque le réel de nos actions s'impose. Tu es nul au basket c'est tout, ou encore on y croie pas quand tu joues au théâtre.

Ou bien alors " ma femme s'est barrée avec un autre, moi je suis tout seul, et c'est dur ". Rien de moins incertain que la façon dont on peut vivre un tel événement sauf que le plaisir n'y sera pas autant qu'au théâtre ou au basket. Je pourrai me marier avec un ballon de basket, ou toi avec un rideau de scène, exactement comme certains agriculteurs se sont mariés avec leur tracteur. et bien l'autre nouvellement célibataire, il va manger seul, dormir seul. Son incertitude il va se la bouffer cru, il va déguster ce malheureux hasard, et la question de son incertitude lui sera posée instamment, comme un rappel à l'ordre de la vie. " Docteur j'aurai du penser que ce

n'était pas établi, rien n'est définitivement gagné". Et oui mon gars, suffit pas de gratter et se faire piéger. Il n'y a rien d'autre à gagner qu'une nouvelle incertitude, bonne à vivre, malheureuse a quitter.

A défaut d'incertitude, l'autre tente, répète, s'énerve à et jusqu'à, quitte à, ou en remplacement de, ou abandonne. Il ne trouve pas à se rendre incertain alors ne lui parlez pas de pari, il y jettera son va-tout tout entier. Il répète, oui mais dans un sens addictif en dévidant le sens de sa fragilité incertaine. Il use cette capacité croyant la vaincre et maîtriser qui il est dans une fuite en avant. L'incertitude reste là bien terrée à côté attendant qu'il en fasse le pari, enfin.

Le 7 décembre 2015

Etre thérapeute est bien incertain. On ne choisit d'ailleurs pas forcément de l'être, cela vient en allant et on porte ce costume pas si confortable tous les jours.

On ne l'est pas de la même manière quotidiennement et l'être quotidiennement est un bien drôle de pari, prétentieux même, mégalo aussi. telle est la configuration de l'expansion de certaine vie, de nos vies. Pourquoi ? c'est un mystère qui le restera.

La formation vient combler ce défaut dans nos fonctions, la TCC est dans ce vœu que nous sachions où aller, d'en finir avec une thérapie sans objectifs soi-disant. Le premier pas de l'homme en psychiatrie est un grand pas pour cette humanité qui s'ignore d'emblée et se cache ses propres vérités. L'incertain sera masqué par une stratégie de soin, d'un point A vers un point B. Nous renforçons cette idée en endossant le costume de l'homme sûr et fiable, de celui qui sait ... Le point B est alors un idéal idéalisé au détriment de celui qui ne le rejoindra jamais.

Ce qui est bien incertain est l'envie d'être thérapeute, ce désir si inconscient, ces rencontres si fragiles avec l'altérité de ce que nous sommes tous dans ce bas-monde. Et l'incertain de notre engagement à l'être, poussé par des forces négatives et à contrecourant de ce qui fait motivation dans tel ou tel corps de métier. la satisfaction du travail bien fait du peintre s'oppose à la satisfaction du thérapeute à voir son patient s'attacher à ses malheurs avec tout ce que cela compose.

L'équation est celle-là, nous le sommes aujourd'hui et nous ne le serons peut-être pas demain. Sachant cela, on porte notre désir de l'être bien au chaud, on le travaille, on cherche à le comprendre. Non pas pour le rendre moins incertain mais plus sécure car l'incertitude est bien l'essence de notre travail. Sur le plan transférentiel, nous sommes l'exemple type à suivre.

"Mais vous docteur, qu'est-ce que vous pouvez faire pour moi, vous allez m'écouter et cela changera quoi ? " La manière dont on répond définit la suite ... A toi

Le 10 et 11 décembre 2015

Journées à la Clef des songes

A ce rapport d'incomplétude, de précarité psychique et d'incertitude, la réponse serait une tablature institutionnelle intense quitte à tout organiser, en tout cas du côté de la trame, de la partition pour ensuite que les notes soient jouées...histoire d'appréhender le mieux possible la vacuité de nos existences, le vide de la fragmentation de nos prochains et de certains de nos liens. Et donc une liberté non pas contrainte ou limitée mais structurée. Quid alors de la liberté de circulation ? encore une fois ce n'est pas que le cadeau de consolation, quoique cela pourrait alors être tout autant la peau de banane que l'on glisse sous les pieds du fragilisé dans le sens d'un renvoi à une nature perdue.

vas si tu ne trouves pas ton chemin, tu reviendras lorsque tu l'auras trouvé.

et je serai là.

J'aurai attendu que tu le veuilles.

J'aurai respecté ton temps, et ton désir. blablabla

C'est peut-être mal appréhendé ce qu'on peut leur apporter. Entre l'appel et la demande, la Clef ne choisit pas l'un mais l'entre-deux. Le vote abstentionniste serait peut-être la clef de nos songes. Au-delà de la prise de décision, le commentaire (La Neuville) transforme le vécu en expérience. Ainsi ne pas pousser le jeune à un déterminisme fragilisé, il tient dans un entre deux. L'incomplétude devient un prétexte au vivre ensemble, aux côtés de toute la série des projets dits personnalisés.

Nous sommes fragiles certes. nous allons donc le vivre ensemble.

Le collectif est convoqué.

Ensuite à propos de l'interface, du boulot d'accueil chez les précaires, nous nous engageons au cric sur le contact et spontanément ce qui précède m'apparaît ne pas

jouer en faveur. J'y vois la nécessité d'une spontanéité, de l'informel, de l'abduction. Toutefois, si rien n'est organisé rien ne se passe ou rien n'est retenu sur la tablature institutionnelle. Entre la grande réunion et la cour de l'hôpital de jour, il y a un monde pour un jeu cruel entre enfants. Ça se passe dans la cour, mais pour faire pschitt et que cela s'oublie.

Oubli, résonance à l'incomplétude.

De là, des remarques entendues. Le besoin de débriefing la journée, d'en parler mais je rajoute de mettre des mots vis-à-vis du pathique. La vie d'un groupe, ses rires, ses pleurs, les applaudissements, le bruit, les cris, le silence de certains. Si on le vit dans une structure de soin psychique, c'est pour l'élaborer et si on ne fait qu'en parler, cela ne s'inscrit pas comme si on l'écrivait, on le marquait, on le déposait. Le travail du pathique au service du pathique pour le pathique manquera dès lors d'inscrire ces bouts de vie dans autre chose que le simple vécu.

Nécessaire soutien de la complexité de chacun.

Cela commence peut-être par la gribouille jusqu'au dessin puis l'écriture. On sait vers quel idéal nous tendons : le langage. La page reste blanche, comme un vide encadré, pour des jeunes en mal d'inscription. Enfant, râle sur le cahier, dessine, envoie tes petits mots et la vie devient A4, à une échelle qui est plus la tienne. C'est le monde des mini moi, le petit théâtre des marionnettes et des clefs multicolores qui se déploient dans le champ d'action du petit bout.

L'Écriture sous toutes ses formes boucle la boucle.

L'institution est au service de l'enfant.

L'enfant vit l'institution, et enfin s'épanouit.

Le 15 décembre 2015.

Aujourd'hui j'ai 36 ans. Dans quelques minutes, on rencontre la direction de l'hôpital pour parler, tenter de se comprendre et permettre qu'il ne déplume pas la psychiatrie dans les prochains mois considérant qu'après tout, ce qu'on peut faire à 5 on peut tout aussi bien le faire à 2, qu'il n'y aurait là qu'une question d'organisation. De disponibilité psychique je parlerai et de qualité de présence. De la nécessité aussi, chose peu commune aujourd'hui, de tenir parole, d'honorer la parole. En même temps, je me dis qu'il s'agit là d'un jeu... et que le risque est grand de finir par entendre que c'est une réunion inutile, qui ne mène à rien. Combat pour rien. Du grand art. Combien de choses en même temps me traversent la tête et le corps tout entier... je ne sais pas te dire. Ce qui revient : qu'est-ce que je fais aujourd'hui de ma vie ?

Je t'avais écrit quelques mots... mais au gré des caprices informatiques, ont disparu dans le grand tout de la machine... qu'importe, cela avait été écrit. J'écris donc autre chose. Pour un autre temps.

Bientôt, demain, R. s'en va. Pot de départ en fin de journée. Après celle que j'aurais passée à Isigny. Aurais-je le temps d'y aller ? Je n'ai pas pensé écrire quelque chose. Un discours peut-il s'improviser ? Aujourd'hui pas le cœur de ça. Et vendredi... départ de F. pareil mais pire. Je ne trouve pas les mots. Ça m'emmerde, ces départs. Je pense à la trame institutionnelle, à cette tablature, à cette partition. Partition des choses. Lacan parle de séparation. Réunion du matin, réunion du soir, grande réunion... ce qui s'est passé aujourd'hui, ce qui se passera demain, ce qui va se passer aujourd'hui, qui est là, qui n'est pas là, parler de ce qu'il y a à faire, des événements à organiser, de la coopérative, des règles de vie commune et de tout le tracassé de la vie quotidienne de chacun... des enfants j'entends. Réunion comme espace d'entente ouvert : oreille réceptacle collective transformante. Du vécu à l'expérience : fondamental cher ami qui me dit ça dans la cuisine en attendant que le plat chauffe.

Oui, passer du vécu à l'expérience : de ce que l'on vit à ce dont on fait l'expérience. Ça pourrait résumer tout le travail thérapeutique. Permettre au patient de devenir passant. A nous d'être passeurs. On ne donne pas sens. Il n'y a pas de sens donné, ou déjà donné. Il n'y a de sens que lorsqu'il prend. Le sens a pris. Ma vie prend

sens. Elle n'a pas de sens. Elle prend sens de et par l'expérience que j'en fais, à partir de ce que je vis.

La maladie est à concevoir comme le fruit d'une conception née d'un dialogue entre passant et passeur. Nous concevons la maladie. Si elle prend sens, entre nous, alors, elle ouvre la porte d'un passage possible vers une autre question problématique de l'existence.

Je passe ainsi, quand ça va à peu près de l'impuissance à l'incertitude à l'incomplétude à ... etc.

Nous avons autant de chances de mourir que de vivre. J'en fais le pari.

Vivre, c'est prendre le risque de mourir. Une chance sur deux. Je parie que je vais vivre. Je joue le jeu. Je m'engage dans la partie. Entre la vie et la mort, je danse.

Qu'est-ce que je fais de ma vie ?

Je danse entre la vie et la mort.

Pourquoi faire ?

Pour rien.

Même l'œuvre que j'essaie de tisser ... c'est un moyen pour danser et jouer.

Il est l'heure. Je dois rejoindre la direction de l'établissement. A demain.

Demain est devenu aujourd'hui. Je reprends la direction de l'écriture, pour quelques instants.

Le fil d'une pensée, ténue, tenue entre deux rives ; des rives et des larmes. K. a appris la semaine dernière, mercredi midi, qu'elle changeait de famille d'accueil le lendemain, jeudi midi. Elle a ramassé ses affaires d'hiver et les a fourré dans un sac, a refermé la porte, s'en est allée rejoindre cette autre famille qui l'attendait, qu'elle ne connaissait pas. Des souvenirs... ? C'est difficile de se souvenir quand le parcours est rompu aux ruptures. Difficile de garder en mémoire, d'oser se souvenir pour retisser le fil d'une histoire ; il faudrait se lancer dans cette aventure : oser relire et relier ces bouts d'histoire interrompus, oser imaginer avoir une histoire à soi... je l'y invite, dans ce bureau où je souhaite qu'elle soit, après lui avoir présenté ce

cadre : page blanche où tout ce que tu voudrais dire peut s'écrire, et de là, une histoire peut s'inventer... son histoire, son avenir.

Hier je parlais : risque iatrogène : le niveau de présence des soignants est inversement proportionnel au taux de prescription de neuroleptiques sédatifs. Je parlais : s'agit-il d'un acte éthiquement responsable ? Peut-on mettre en place des protocoles de sédation/contention en si besoin faute de travailleurs disponibles ? thérapène ou petite histoire au bord du lit ?

Il faut avoir parfois le cœur bien accroché. Le mien parfois fait des bonds et des envolées.

La libre circulation... à reprendre et à lier à la sphère contactuelle ici convoquée. Je repense à un échange avec Coralie sur cette circulation de patients toxicomanes dans les services de soins. Circulation chaotiques, sans bord, à la recherche d'un bordage du monde. De points d'accroche sensationnels qui puisse donner lieu à un bord pulsionnel. Seul l'autre de moi, que moi, peut être à même de participer à ce bordage. Le flash est une prothèse d'autre : elle fait mine de bord et au lieu d'un abord possible saborde tout accord à l'autre. On faisait le lien avec les balancements de l'enfant autiste, contactuellement convoqué également. Il cherche un rythme qui le bercerait. Mais ce bercement est une prothèse, qui ne donne pas de bords au monde non plus. Alors oui, le toxicomane circule, et l'enfant autiste se berce mais quel rapport avec la libre circulation et le bercement qu'offre un parent ? il y a un rapport à établir entre rythme, libre circulation, bords pulsionnels, et trame institutionnelle.

Nous sommes jeudi. Je dis : nous sommes.

Une semaine déjà après ta venue...

Je viens de quitter un enfant que je connais depuis 5 ans environ... il part rejoindre une autre famille d'accueil dans l'Orne. Je suis ému. « Grandis bien, porte toi bien. » il a 11 ans. Il en avait 6 quand je l'ai rencontré ; que de galères déjà connues : une vie tellement dense... pas facile à digérer. Les 11 premières années de sa vie... combien de temps pour les digérer ? Une vie je crois ne suffira pas. Il faudra que la génération suivante s'y colle. S'il fait bien son boulot. Sinon, l'enfer continue.

Ce jeudi c'était réunion... et puis des emmerdements. Le K. qui prend le chou... trop chou. Une aventure que l'on refuse de vivre. On préfère en rester au niveau des pâquerettes : le fascisme est en nous. il sourd et gronde dans ces moments-là :

hystérico-paranoïaques : attaque-fuite, dépendance, couplage, niveau d'aliénation groupale maximale... A. voit qu'il va se passer quelque chose, elle pressent qu'il va lui tomber dessus. Elle attend et boum elle se fait cogner... je le vois après la réunion à laquelle il n'a pas pu participer... parce qu'on lui demande d'enlever ses chaussures pour entrer dans la salle de réunion dans laquelle se tenait exceptionnellement la grande réunion... vous comprenez bien monsieur que les enfants ont les chaussures plus sales que les adultes ???!!! J'espère qu'un jour on pourra revenir là-dessus... enfin bref, il n'ôte pas ses pompes et au moment où il s'apprête à distribuer les feuilles, on lui refuse de faire son métier... donc : il se barre de la réunion et fait des conneries... !!! ça me déprime. Là je reçois un appel des urgences... un gamin doit se faire hospitaliser mais la pédiatrie n'en veut pas. La pédiatrie est surchargée de situations de « pédo » ... tu connais les enfants de « pédo » ... c'est bientôt comme les nègres ou les pd... un peu ça va... mais trop c'est trop ... alors ? on n'accueille pas...

Bon je dois y aller... j'aurais voulu revenir sur la libre circulation contactuelle : c'est une circulation libre de bords à bords. Dans un espace qui progressivement trouve sa forme et ses limites... c'est le va et vient des allées et venues possibles dans un monde qui se délimite par ses allées et venues. Ça va jusqu'à ce bord puis ça vient, ça revient... et ça repart... points d'abordage, points d'accordage qui émergent du chaos, points plantés dans le transfert... et le boulot de la constellation transference sera celui de réunir ces points pour que progressivement prenne forme une direction de sens, que la vie prenne sens, grâce et par le rythme pris, à travers la relecture de ce qui s'est inscrit entre nous...

Beaucoup à développer là-dessus... je t'envoie ça et me barre, barré, aux urgences...

Le 23 Décembre 2015

Deux fois que je me réveille à rêver d'écrire. Hier, je dormais à écrire sur le fil, sur ce qui tient qu'à un fil, sur tenir...et puis l'oubli, irrémédiablement on ne peut qu'échapper à soi-même à l'heure où il faut se lever et travailler.

Pour reprendre sur ce que tu disais, on quitte les bords de son lit, bien bordé pour rejoindre les bords de notre quotidien pas si bordant. J'entendais chez toi des bords ayant une fonction, mais une vraie sur le plan psychique, pas simplement l'expression d'une limite ou d'une butée.

Et puis je tente de comprendre quel rôle aurait l'oubli et par là les bordures de l'oubli.

est ce que l'oubli parfait le travail sur l'incomplétude, l'impuissance ?

Le chou K. à la clef n'arrive pas à être oublier. Il est toujours présent à l'esprit des collègues. Ils nous surinent les oreilles. K se rend tellement présent, alors que c'est sûrement un peu d'absence que vous cherchez. Alors on en parle, reparle et reparle. Finalement, le remède est pire que le mal. Tant d'échanges pour se mettre d'accord, oui mais sur quoi, pour qu'il parte et que enfin on l'oublie. Pas sûr que c'est la meilleure façon de l'aider tu en es d'accord. Que doit supporter l'institution pour que oubli se fasse ? Eloge de la tranquillité. Laissez-moi tranquille, fini les blabla, je reste chez moi.

Ou fin du suivi, quoi de mieux que de ne plus se voir ! au cas où, la personne sait où toquer. La liste est longue des moyens de mettre en exergue cet oubli de soi si salvateur. C'est en tout cas quand il n'est pas là que ça travaille. Alors si quand il n'est pas là, on ne travaille plus parce que 35 heures, fin de journée et rtt, l'oubli fait place au néant.

Oubli, comme tenir le silence.

Oubli et dimension du contact. On se vit ensemble, sans forcément savoir ce que pense l'autre. On se frôle, on s'appréhende mais pas autour d'un flot de parole, plutôt dans une présence soutenant l'absence. Les 4 vérités se diront ailleurs, plus tard ou jamais. En attendant, la vie se trace dans l'inconnu. On ne peut pas prêcher une

cause et son inverse. S'arrêter et Faire du sens (plutôt que prendre sens comme tu le dis plus haut) et avancer, expérimenter la vie, la vivre. Il s'agit ainsi de s'oublier, ce qui paraît tout à fait sérieux sans du tout en avoir l'air.

Oubli et deuil. Faire son deuil (foutaise), vivre le deuil. Au contact de la disparition, l'oubli est convoqué mais il ne se commande pas. Très incertain ce pari pour reprendre notre intitulé.

Tout comme l'ennui de l'ennui, l'oubli de l'oubli est la porte d'accès à la folie. A ne pas travailler à oublier, le délire colmate les brèches, la dépression vous fait lâcher, le suicide vous tend les bras.

Si vous n'apprenez pas à tomber, vous allez vous faire très mal. Au judo, tomber est mêlé avec l'art de se relever. Tenir. L'art de tomber.

Comment recueillir l'insaisissable ? Tout nous porte à croire qu'il y a une plate-forme, un belvédère qu'il nous faut atteindre pour être au plus proche : l'Oubli.

Présence d'Aimable Jayet. Jean Oury.

Nb: je me suis fait oublier dans mon bureau. J'y retourne.

Le 28 décembre

Je reviens moi aussi après quelques jours d'oubli, de passe à autre chose. La famille, les enfants, pauline qui travaille puis pauline au fond du lit... bien occupé, j'ai pu oublié car préoccupé à penser un autre quotidien. Là je reviens : le bureau, la clef, les mails, les surprises bonnes et mauvaises, le désir d'écrire sur l'évènement. Quelques mots échangés avec la psychologue à propos du départ en retraite. Première chose que je désire faire : écrire et, notamment t'écrire. Peut-être déjà pour faire de la place. Ordonner, ranger, un peu d'air, accueillir les retrouvailles.

Et puis oublier ce que je désirais écrire.

On ne peut pas tout faire en même temps. Alors nous faut-il prendre le temps d'oublier.

Et celui de se souvenir. Alors, le souvenir revient : me revient ce que je désirai t'écrire : faire confiance à l'oubli.

Qu'est-ce que faire confiance à l'oubli ?

Ce pourrait être : laisser l'oubli faire son œuvre. Pourquoi s'accuser d'avoir oublié ? Quand oublier paraît être une nécessité aujourd'hui oubliée, car l'oubli ménage, fait le ménage, restaure l'espace vide et la possibilité de vacuoler.

Grâce à l'oubli, je peux retenir ce qui me tient à cœur.

Mais si je ne veux pas oublier (cela m'en empêcherait-il d'ailleurs ? pas sûr), qu'est-ce que je retiens ?

Avec l'oubli vient la possibilité de choisir. De décider.

Grâce à l'oubli, je me tiens auprès du fond pulsionnel. Forme de vérité qui ne la dit pas. Oublier n'est pas volontaire, pris dans la force consciente du moi conscient. Oublie s'approche de l'inconscient. On n'oublie pas consciemment.

On oublie toujours inconsciemment.

Aussi l'oubli est un signe de la poussée implicite en nous.

S'en approcher permettrait il de mieux surfer la vague de l'inconscient ?

Je pense : rapport du cst et de l'incst. Je pense aussi : rapport du chef et de l'équipe. Aujourd'hui je dis : pour qu'un travail démocratique existe et sans lequel le soin ne prend pas sens, il faut une personne qui a la responsabilité de redonner le pouvoir qu'on lui délègue afin de transformer le « pouvoir sur » en « pouvoir avec ».

Nous pouvons rapprocher le chef du conscient et l'équipe de l'inconscient.

La source émerge de la vie inconsciente. Elle permet, par miracle, la création de la vie consciente. La vague permet la formation du surfeur, lequel va suivre la vague, et ce faisant la dessiner. Le surfeur ne dirige pas la vague au sens d'un contrôle. Il la dirige au sens où il se dirige grâce et par le mouvement que la vague offre et impulse. L'un et l'autre sont indissociables et ils ne sont rien l'un sans l'autre.

Je repense à l'oubli.

Faire confiance à l'oubli, c'est dire autrement : faire confiance à la vague inconsciente. Puisque c'est elle que l'on doit suivre, allons -y.

L'oubli est un signe, un indice de la vague. Pour la surfer, je dois savoir lire ce qu'elle me donne à lire. Quels sont les indices qui vont me permettre de la travailler pour l'honorer ?

Ne plus pouvoir oublier. Maintenir par effort du chef la pression constante sur « la chose » à faire. Ne plus pouvoir oublier et garder en tête : c'est mourir à coup sûr. Ne plus pouvoir se servir que d'une seule carte. Imaginer que l'on peut maîtriser la vague, la former selon ses vœux, la dessiner, l'annuler. Malade.

Surfer la vie.

Ecrire, faire une maison, mettre en place une réunion, autant de moyens pour la surfer. Autant de planches de surf à confectionner pour surfer les vagues qui s'offrent à nous.

Ici, entre nous, l'espace de l'atelier. On parle shape et prise de quart, équilibre et engagement.

Il n'est pas certain.

Le surf.

Je parie sur le surf et l'oubli.

Se donner la chance, ou, plutôt, ne pas se reprocher d'oublier.

Honorer l'oubli. C'est ouvrir l'espace et le préserver de la surcharge. Eviter le barrage. La fracture. Le trop plein.

Avec l'oubli se garde ce qui importe au fond.

Il y a tellement de bavardages...

Laisser décanter et regarder ce qui reste : l'essentiel : à peine quelques mots et partout autour du silence, de la matière noire.

Quelques milliards d'étoiles sur un grand fond noir.

Donc, oui, pour oublier, écrire ;

Il serait bon qu'il soit oublié, le K. entièrement d'accord. Malade d'un oubli impossible.

« il fait maintenir au présent le passé qui ne passe pas »

Ecrire pour être délivré de ce devoir de mémoire ;

Si le temps était pris pour écrire, ne serait-ce que quelques mots, s'inscrirait alors la possibilité de l'oubli, et donc du souvenir.

L'absence indispensable à la présence. Indissociables.

Etoiles et matière noire.

Et l'univers en chaque K. de nous.

Le 29 décembre.

Je devrai écrire sur l'évènement. Je n'y arrive pas encore. Je souhaite reprendre ici le travail sur la libre circulation, le contact et les bords.

J'ai reçu ce matin « présence d'Aimable Jayet ».

Magnifique.

L'occasion d'une lecture à voix haute à Nicolas Leroux, interne dans le service ;

Se situer à ce niveau-là, à ce niveau de profondeur là, à cette gravité-là m'intéresse. Pour ça je veux bien être là. A faire ce métier-là. Mais pour le reste ?

?

Hier, un autre Nicolas, m'annonce qu'il reprend la librairie Guillaume à Caen, celle qui se trouve rue Saint Pierre. Quelle Belle nouvelle ! sûr qu'on s'y retrouvera à ta prochaine venue à Caen.

Reprenons autour du verbe Dürfen : oser se permettre.

Quelques mots de Jean Florence à propos du cadre analytique et du contact dans un texte paru dans le « contact » qui a fait suite à un colloque sur ce thème en 90.

« On pourrait redéfinir la cure à partir d'une phénoménologie du contact : on parlerait alors de la présence, du style, de l'humour, du pathique. La règle fondamentale de l'analyse s'en trouverait reformulée comme « oser se permettre ». Ce qui ferait alors la spécificité du contact dans la cure analytique apparaîtrait comme un défi (un pari ?) : celui de préserver et de supporter l'impossible. »

Et, plus loin :

« Cette conception permet de nous interroger sur la présence et l'absence de contact : non pas d'un bon ou d'un mauvais contact mais de la prise même ou de la non-prise (voire de la dé-prise) du contact ; et par conséquent sur la position passive/active de l'analyste eu égard au maintien, à la relance, au réveil, à la reprise du contact. »

Présence, absence. Oser se permettre. La dimension du pré de la pré-position : le pré-pathique. Ceci en lien avec le texte que je t'ai joint hier. « il faut déjà « être-là » pour être dans le pathique. ». Avec le contact, on est au niveau pré-pathique. Avant de pouvoir être-là.

Peut-être donc davantage dans : oser être là. Oser se permettre d'être-là. On n'y est pas encore. Pas encore là. Le la n'est pas donné ; il vient. Et il vient si on ose le donner.

Donc le contact au niveau pré-pathique ; ça situe les choses, de celles dont on cause tout de suite. Et retenir par ailleurs que le contact doit prendre, ou pas. Où l'enjeu du travail est de permettre la prise même du contact, et son réveil, sa relance éventuelle.

« bon, oui, allez, ose ! ».

« ose te permettre de dire... ose te permettre de faire... ose te permettre d'être »

Et encore

« préserver et supporter l'impossible »

L'impossible comme trésor. Un trésor à préserver, à porter par en dessous. Si précieux, inestimable.

Ce n'est pas parce que les gens circulent qu'il existe une libre circulation.

Une libre circulation : c'est-à-dire : Des allées et venues rythmiques qui progressivement permettent que ça prenne forme. Cette circulation-là est rendue possible grâce à ses bords. Ces points d'abordage. Points de présence scintillant dans la nuit. Points de balise qui font des ténèbres une nuit. Ces points d'abordage et d'accordage sont des points de contact. Là où le contact a pris grâce et par la capacité de récepteur sensible que l'autre a pu être pour moi. Grâce à ces points, je ne

balise plus. Je n'erre plus. Je passe d'un point à l'autre. Je vais et je viens entre ces points. Points sensibles. Le travail de la constellation qui réunit les étoiles pour former une constellation donne forme à l'espace transférentiel. A partir duquel le transfert peut opérer. Cette réunion est indispensable pour délimiter un espace au sein duquel je pourrai aller et venir librement. Ce monde au sein duquel je suis accordé et plongé et par lequel je suis maintenu n'est plus le monde de l'errance, de la zone et du chaos.

Pour que « ça » prenne forme, il nous faut être à ce niveau-là. Pré-pathique.

C'est grave le pré-pathique. Profondément grave. Le très bas fond. Plus bas que le baryton.

Ça vibre dans le sacrum cette affaire-là. Dans l'espace sacré de la base.

Etre touché par ce niveau-là, y contacter ensemble, pour un voyage.

Celui du cheminement qui s'ouvre à nous.

Le 5 janvier 2015

N'oublions pas, surtout pas, ce serait le pire.

L'injonction du président à ne pas oublier Charlie et ses horreurs parasitent le fait que cela puisse en être un souvenir soutenant l'oubli sans passer par la culpabilisation de l'abstraction toute défensive d'avoir à se séparer de crimes auxquels nous ne nous reconnaissons pas. Pourquoi une telle invective ? Pourquoi tant insister sur une dynamique que nous ne maîtrisons pas, la machinerie de l'oubli ? Imaginons l'insoutenable nécessité de ne rien oublier s'écartant de celle de la légèreté de l'être. Indubitablement, les choses deviennent aussi futiles qu'un souvenir, pire que la poussière, une extinction de nos êtres ne passant pas à la postérité. Pourquoi vouloir marquer l'histoire ? Pour justifier d'une politique au moins aussi violente ? Décidément, l'oubli ne fait pas bon ménage. Le disque dur lui au moins ne souffre pas de ce syndrome humain, rien ne s'effacera. A l'oubli nous opposons le numérique, la trace ineffaçable. Alors comment effacer, revenir sur ? Faire reset ne suffit pas et c'est trop facile.

L'oubli m'apparaît flou et insaisissable. Est-ce un domaine, un arrière-plan qui agit inconsciemment ? Il illustre puissamment tout l'inconscient de notre être. Nous nous déterminons à force d'oubli. La passe vers l'oubli permet d'avancer au-delà de ce qui s'oublie. La vie ainsi ne s'arrête pas au deuil d'un proche, par contre son oubli change cette existence toute imprégnée par un mécanisme de rétrocession d'un fait marquant sur le plan symbolique. L'éléphant retrouvera le chemin du cimetière de ses aïeux pour une procession semblant faire collectif pour le troupeau. La trace du chemin aller fait chemin retour vers cette célébration. Et la vie continue. N'y a-t-il pas folie quand la vie s'arrête ? Dimension du contact, je n'y suis plus, plus dans le coup, les jours rallongent, je rumine à ne pas oublier. La dépression comme maladie de l'oubli.

On oublierait d'oublier. Et peut-être oublieras-tu de m'écrire ? Ce serait bon signe peut-être. En tout cas, il y a toute la vacuité de ce qui se passe entre, de ce qui fait quotidien et impose finalement cet oubli. Cela fera irruption à un moment, il faudra

alors se libérer de certaines choses pour qu'ainsi il y ait le vide de ce qui pourra suivre. Cela ouvre sur la page blanche suivante.

Il existe pas mal de quiproquo à mon sens sur ce thème.

Un patient oublie de venir en consultation ... bonne nouvelle ? Signe de guérison ?

J'oublie un patient, je n'arrive pas à me souvenir de lui, j'ai besoin de mes notes ... M'a-t-il invité à l'oubli ? On se retrouve alors dans quelle dimension ? Quel est l'objet de nos rencontres ?

Réactivation salutaire ou cathartique d'un souvenir oublié de sévices sexuels ... l'hypnose est-elle bonne ? Quelle place donne-t-elle à l'oubli ?

L'équipe n'arrive pas à oublier un patient ... quel travail collectif à ce sujet ?

PS vérifie si je n'ai pas oublié ton écrit au-dessus (sic)

Le 13.1.2016

Un travail que je commence avec mon collègue interne :

Je t'envoie tantôt le texte de Camus.

Au croisement de trois choses, la rencontre avec Alain, un texte de Camus et le séminaire de janvier sur hiérarchie et sous-jacence, nous tenterons de dégager de nouvelles pistes de réflexion hors des sentiers battus de la simple constatation clinique d'un état mélancolique.

Aux frontières de l'oubli, nous rencontrons pêle-mêle la nécessité d'écrire l'histoire, des formes d'identifications renvoyant à un stade plus en deçà que celui du miroir et touchant au narcissisme originaire, au refoulement originaire.

Alain est donc hospitalisé en psychiatrie. Il l'a demandé et le constat clinique est une mélancolie auquel sont arrimés des propos d'un mysticisme prononcé. Il est suivi depuis 1 an, mais là il semble avoir définitivement plongé dans un état de culpabilisation extrême, de fatalité sans aucun possible retour. Pour ainsi dire, à l'écouter il n'a plus rien à faire dans ce monde, il est le démon incarné, Dieu l'a rejeté, il se rend d'ailleurs coupable de la mort de son père survenu alors qu'il avait 12 ans. Il ne fait que penser et ruminer autour de sa culpabilité. Son esprit est accaparé à expliquer son implication dans le malheur de la mort de son père. Il passe ses journées au centre psychiatrique, dans sa chambre, dans le noir, regardant au plafond, ayant une activité psychique sans fin. Lors des premiers entretiens, au-delà de l'explication religieuse de son état, il nous transmet avoir été battu par son père. Il explique que son père devait le battre pour le corriger, comme il aurait fallu redresser un arbre avec un tuteur, et ces épisodes auraient rendu malade son père. Sa croyance, et ce malgré que son père ait été fumeur, est que le cancer du poumon se serait déclenché dans les suites de ces épisodes et au-delà de par son comportement agité et perturbateur. Il dit ne pas avoir été un gentil garçon. Il relate que même avant ses 5 ans et donc à 3 ans, il dit avoir le souvenir déjà d'une bêtise commise en ayant fait

basculer le fer à repasser avec lequel d'ailleurs il s'est blessé sur la main gauche. De son point de vue, il serait donc né comme méchant, à l'inverse du reste de sa fratrie de 11 dont il est le 9ème. A partir de là, il aurait pu répondre à l'orientation de Dieu de faire de lui un prophète, mais là encore il a pris la mauvaise voie et désormais il est trop tard. Il remet tout en cause, sa relation avec son épouse. Il aurait dû être professeur d'histoire ou de français, dénigrant son métier actuel de jardinier. Il pense qu'il relevait de soins psychiques tel que nous le pratiquons aujourd'hui, il aimerait revenir en arrière et gommer ce qu'il s'est passé.

Son père Gérard était agriculteur dans l'arrière-pays boulonnais. Il est issu lui-même de parents cultivateurs, un peu plus au Nord de Boulogne-sur-Mer. Alain dit de lui qu'il était un père aimant, bon comme le pain dans ce jargon biblique qu'il emploie au début du séjour. Nous ne connaissons finalement que peu de choses sur Gérard. La situation de maltraitance physique nous amène à poser la question de l'origine de cette violence retrouvée chez ce père. Alain renvoie à son propre comportement alors que semble-t-il il a enduré certaines épreuves lors de son appel à la guerre d'Algérie. Ce devait être barbare dit Alain mais en réalité rien n'a été dit, le silence sur ce passé était de mise. Ce questionnement amène Alain à préciser que son grand-père paternel avait été blessé par balle lors de la première guerre mondiale. Il parle de ses ascendants comme des Héros et d'ailleurs, il sent comme un appel de son côté à s'engager à 18 ans à faire le service militaire. Il sera réformé P4, exprimant avoir des difficultés à s'intégrer au groupe et aussi dans le maniement des armes à feu. Là encore, le regret s'exprime en des termes mélancoliques. Il n'a pas su être à la hauteur et aujourd'hui il le regrette et ne peut revenir sur cet échec.

Son père est mort jeune selon Alain. Alain a 46 ans, son père en avait 48 lorsqu'il est mort. Ce rapprochement ne le laisse pas insensible mais cela en reste là. Lui-même se sent jeune et n'entend pas mourir à un si jeune âge. L'état dépressif qu'il traverse depuis quelques mois n'a jamais été compliqué d'une intention suicidaire.

Un traitement est proposé, qu'il prend sans réticence. Sa volonté à se soigner existe et trouve malgré tout une complémentarité avec ce sentiment d'une fatalité non négociable. Il part en permission le week-end, pour Noël, le nouvel an, l'anniversaire d'une de ses deux filles. Les proches ne demandent pas à nous rencontrer, ce qu'ils peuvent évidemment faire. Il y a comme une abstention à se mettre en lien avec l'équipe. Cette retenue est respectée et nous restons concentrés sur la situation d'Alain.

Lors d'une permission, il évoque avec émotion la rencontre avec ses filles à qui il a exprimé son attachement. Il tient à leur dire. De là, il pleure et s'apaise également.

Les entretiens reprenant son histoire amène la proposition qu'il écrive. Idée dont il se saisit immédiatement. D'un coup, il s'y met et exprime la volonté d'écrire le roman de sa vie, même si cela lui prendra 6 mois. Cela apparaît aussi comme une motivation à poursuivre la psychothérapie.

Ce jour, il parle de regrets. Il aurait aimé parler avec son père trois jours avant sa mort. Il ne se sent plus directement coupable mais explique qu'il aurait pu contribuer à. En bref, Alain donne l'impression d'avoir fait un pas de côté par rapport à son vécu à l'entrée dans le service.

Quelles questions psychopathologiques nous posent cette situation ?

Comment expliquer la rencontre des âges similaires du patient et de son père ? Il semble exister par là un processus identificatoire et un travail porté sur l'équilibre narcissique d'Alain en regard de ce qu'il était enfant. Nous avons le sentiment d'être en prise avec ce qui relève du narcissisme originaire. C'est l'occasion de le définir. La situation du deuil d'un parent en tant qu'enfant soulève ce questionnement.

Deuxièmement, il existe un manque à oublier. Il est saturé de ruminations. Il vit quasiment dans le présent et perpétuellement l'événement (qui peut-être manque à l'être) du décès de son père. Il existe semble-t-il un travail de deuil sur lequel il faille revenir. Il dit qu'il aurait dû voir quelqu'un comme nous lorsqu'il a perdu son père il y a 30 ans.

Ensuite, quelle fonction l'écriture prend dans ce cas de figure ?

Le 15 juin 2016

Je poursuis qu'avec toi. J'offre à l'interne une page blanche, c'est l'épiphanie. Un cadeau inestimable. J'estime qu'il en a besoin, quelqu'un l'a projeté dans le néant. Le vide ne s'appréhendera qu'à travers la page blanche, l'écran blanc.

Devant moi, le blanc que je m'apprête à remplir. Je vais écrire, t'écrire. Je ne sais pas à l'avance, je vais associer librement, j'exerce ma liberté, bonne à prendre, insupportable à quitter. Je suis avec moi, avec l'aide sur ce coup d'adresser ce qui advient. Je jette dans l'oubli de nos écrits ces quelques mots dans l'océan. J'attends, ça vient, ça fuit, ça prend. Je projette des lettres du moi. Je me demande bien ce qui se tisse, si ce n'est pas finalement déjà tissé. Je reprends des points, dirige ce qui se dit et maintenant s'écrit, bien malgré moi. Sens ou pas sens, insensé, peu importe l'effet, je suis avec moi, ma vie, mes morts, mon plaisir, mes pulsions. Et ce putain de désir inconscient, inaccessible directement. Je ne peux que tourner autour et entours. Enragé de l'intérieur, sagesse extérieure, union de ce qui me fait. Le rythme des touches cadencent, les doigts dansent. Le pianotage de ma pensée intérieure prend forme, se met en scène et font événement. Le chapiteau est dressé, le numéro peut commencer.

Alain, que je rebaptise Emile aujourd'hui. Je le rebaptise alors qu'il convoquait Dieu. Drôle.

Emile écrit, il a écrit 5 pages et *recto-verso* ponctue-t-il. Précisions qui m'échappe, difficile d'écrire recto verso sur nos tablettes, l'envers du décor n'existerait plus, revends tout de suite ta tablette Antoine avant que tu ne saches t'en servir. *5 pages*, ce n'est pas beaucoup pense-t-il quand il me précise que le double est sur l'autre versant. S'accorde-t-il à faire l'économie d'utiliser tout le blanc offert par le papier ? Est ce qu'il s'agit de son économie psychique ? Des mots s'inscrivent et dans l'envers du décor, d'autres complètent, remplissent ce blanc insupportable. S'agit-il d'un déroulé du récit où les pages se tournent avant de s'empiler dans une suite logique. Il écrit

un roman, un livre donc, ce qui confère à l'écrit un statut par-delà le rôle et la fonction de celui-ci. La feuille est matérielle.

Il écrit des *anecdotes* selon ses propres dires. Des anecdotes, des petits riens en gros, comme nous quand on s'écrit ça a l'air de rien. Les anecdotes c'est la vie, celle qui est vécue.

Emile recouvre la mémoire. La guerre d'Algérie, nommée comme *barbare* et plus rien derrière, devient souvenir d'un coup, il redevient lui dans son histoire, son historial. Son père a pris une balle, là à gauche sous la clavicule. Il a survécu à ce que je nomme un guet-apens, *il a sauté sous un camion* alors que ses copains ont explosé sur place, ou pris des balles. Il a eu de la chance, me dis-je bêtement. Il a reçu comme don de dieu la vie, rétorque-t-il. Tout un ensemble prend forme autour et entours de sa relation avec lui. Il n'accorde pas de parler de maltraitance là où il songe *correction*. Lorsqu'on est appelé de dieu, on s'incline et on accepte tout comme offrandes. Cela prendra du temps pour en parler, pour écrire ce qu'il est aujourd'hui semble-t-il dire. Il a choppé le truc, comme une ritournelle, il écrit et écrira. Dans ce mouvement, il sort de la mélancolie, il devient l'être déprimé en proie aux doutes, aux questionnements, simplement. L'écrit a agi comme un remède à la psychose. L'écriture détourne la dissociation. Les mots colmatent la brèche en s'inscrivant noir sur blanc, sujet-verbe-complément, encadré en format A4 21-29,7. L'infini de sa souffrance se dépose et acquiert un tempo soutenant ce pari de l'incertitude. Je ne sais pas peut-il affirmer. Je vais bien voir. Une par une les feuilles lui offriront ce possible du transpossible de sa souffrance passée en mots, en récit et narrativité. Les bords de ce travail d'écriture sont pour lui le suivi. Pour accomplir ce travail, il faudra poursuivre avec moi, nécessairement sans quoi n'y aurait-il pas de sens ? De volonté à boucler ce roman de sa vie ? Il dit qu'il n'a à le faire qu'à partir et jusqu'au point de rencontre de son âge présent. *46 ans*, l'âge presque de son défunt père, *48 ans*. Après dit-il, il ne pourra plus. Après, la vie se poursuivra ?

Le 18 janvier 2016.

C'est drôle. Tu écris le 15 juin. On a fait un bond dans le temps. C'est une belle date le 15 juin. Va savoir ce qui se passera. Passer par l'oubli nous fait entrevoir l'avenir.

Avant de lire ce que tu viens d'écrire je voulais poursuivre l'histoire d'Alain par celle de K. K. celui qu'on n'oublie pas. K. ou l'impossible oublié.

On se retrouve après trois semaines d'absence. Entretien avec ses parents. Ce matin, en prenant ma douche je redécouvre sur mon tibia la marque de son coup. Je me rappelle qu'on devait parler ou travailler à l'écriture d'un arbre généalogique. Les maladies, les professions, les amours... ça n'a pas été possible. Après m'avoir salué tout en me dénigrant, il se précipite dans le bureau. S'y enferme. On se retrouve dehors. Mis dehors. Empêché d'entrer. Ses parents et nous mis à la porte. Je lui dis que nous désirons entrer. Que l'entretien va se faire. Quoiqu'il dise... sur cette impossible entente, quel drame se joue-t-il ? Je passe par l'autre porte. Pendant que les autres entrent, il se précipite vers la porte que j'ouvre. Je passe. En passant il me file un coup de pied droit dans le tibia. Nous arrivons à nous asseoir. Sitôt assis, il insulte ma collègue de salope. Je le reprends. Nous le reprenons tous. Il est interdit de dire cela. Il dit qu'il s'en fout. Qu'il va continuer. Il me met au défi de le croire. Il se lève de sa chaise et va pour flanquer un gros coup de pied dans les jambes de la collègue. Je me lève, l'arrête et le remet vivement sur sa chaise. Il est entouré de ses deux parents qui manifestent leur désapprobation quant à ses gestes. Au moment de repartir vers ma chaise, cad au moment où je le lâche, il tente de me retaper, coup que j'esquive. Je m'assois. Il est en face de moi. C'est lui qui a choisi cette chaise. Je lui dis que si c'est trop compliqué pour lui, il sort. S'il continue, il sort. Il se lève, tape dans le mur en disant qu'il va continuer. Après avoir tapé dans le mur il me demande si je vais le faire sortir. Lorsque je lui avais dit qu'il allait devoir sortir, il avait exprimé son refus. Je lui dis que je tolère ce qu'il vient de faire. Il prend alors un coussin et le lance. Je m'élançai vers lui en lui disant que ce n'est pas possible. Que nous allons donc le sortir avec son père. Lui prend les bras quand je prends les pieds. Les collègues, femmes, restent avec sa mère dans le bureau. On se retrouve avec son père dans le couloir à le contenir. Ah non j'oubliais que sitôt « lâché » il s'enfuit, s'échappe plutôt pour aller dans les toilettes, (s'y réfugier ?), je vais jusqu'à lui, il saisit la bonbonne de savon, l'arrache à son portique et arrose les toilettes de savon. J'en ai partout sur le futa. On le reprend avec son père. On le con-

tient tous les deux au sol. On réussit à s'asseoir, l'atmosphère se détend. Je lui parle. Des tentatives de compréhension. Des hypothèses foireuses. Une façon de mettre en forme, maladroit le chaos... alors que nous nous détendons... il m'envoie subitement un coup en pleine face. J'ai le pif douloureux... j'ai envie de lui exploser la tête. Je vis ça, devant lui, alors que son père lui tient maintenant les deux mains... vu dans toute son impuissance, le médecin est déconfit. Je lui dis combien à ce moment-là je voudrais lui faire mal pour lui rendre le coup... je lui dis que j'ai mal... j'ai vraiment mal... et puis je me sens trahi... je pensais pouvoir lui faire confiance. Je n'ai pas vu le coup venir. J'avais même l'impression qu'il m'écoutait... et là, pan, dans ta gueule. Combien il fait tout pour qu'on lui fasse mal... ce que je ne ferai pas. Je tente de contenir ma première réaction, de la transformer en tristesse peut être... mais je suis sur mes gardes maintenant. Je lui dis que ça me fait peur... tentative de mettre en mot une expérience

Expérience de l'impossible pensée. Maladroit et pataud, je patauge dans la semoule. Ce matin, quelques jours sont passés. Je me souviens bien, je n'ai pas oublié. Je m'en fous maintenant. Ce n'est pas vrai. Je ne m'en fous pas. Bien au contraire. Mais je refuse de jouer à ce jeu pervers qu'il me tend. A entrer dans cette logique spéculaire sexuelle auquel il m'invite. Lui courir après. Sourire et se fâcher. Entrer dans une colère noire... vouloir le détruire, vouloir l'aimer... vouloir vouloir vouloir. Etre prisonnier de sa volonté. De ma volonté. Je n'entrerai pas dans la logique de soumission domination. Je ne jouerai pas son jeu. J'écris pour l'oublier. Faire tomber l'importance imaginaire. Le découragement peut être aussi le désespoir. On ne peut réussir qu'à la condition égale de pouvoir échouer. L'un ne va pas sans l'autre. Et puis, surtout ne négligeons pas sa structuration toxicomaniaque sous-jacente. Son terrible besoin de s'agripper pour attraper une sensation un flash qui pourra anesthésier sa douleur...

Je lis maintenant ce que tu as écrit.

L'oubli. La mort. L'anniversaire événement de la mort. Ce qui revient. Ce qui ne s'échappe pas. Ce qui doit se montrer. Ce qui ne peut pas s'oublier.

K témoigne-t-il ici d'un impossible oubli ? fait-il par ses symptômes devoir de mémoire ? Ne parlez pas : n'oubliez pas. Les deux faces l'une contre l'autre. Le souvenir d'un côté l'oubli de l'autre.

J'avais oublié que l'on devait parler de l'arbre généalogique familial.

Il n'avait peut-être pas oublié, lui. Et sa fonction serait-elle : n'oublions pas l'histoire familiale qu'il faut à tout prix oublié. Oublié les coups reçus, oublier la violence. Faire comme si tout allait bien alors que rien ne tient debout...

Une collègue a fait une espèce d'AIT. Elle a bafouillé, bredouillé, s'est retrouvée toute désorientée. Et puis a oublié. Avant elle avait tout dans son cerveau. Elle était super cerveau. Elle connectait à milles à l'heure... maintenant elle doit faire l'effort de se souvenir. Elle a refoulé d'un seul coup ... AIT ou mini crises dissociatives opérant au niveau du refoulement originaire, du narcissisme originaire... les deux peut être mon général.

A nouveau K envahit la réunion. Il y en a vraiment que pour lui... et puis, en fond de scène : qu'est qu'il fout le docteur... il faudrait faire un signalement, il faudrait changer son traitement, il faudrait le foutre dehors... il n'aurait pas dû aller à la piscine alors qu'il avait une entorse... (je l'ai « autorisé » alors que le médecin d'une soignante a formellement contre indiqué la pratique de la piscine pour son fils qui a une entorse...)

Je repense à la nécessité d'écrire. Je dis qu'il faudrait qu'on écrive « sur lui ». Plutôt qu'il écrive ou plutôt trace « sur nous »... à nous d'écrire pour laisser passer la trace. Trace c'est un mot qui me hantait il y a quelques années. Qui revenait tout le temps. Laisser des traces. La peur de ne laisser aucune trace. D'être oublié. De n'avoir compté pour personne. L'enfant qui trace. Qui ne s'écrit pas. Au moment où je le dis je sens les corps partir en arrière, les corps refusent. Ils ne veulent pas. Ce serait quoi ... nous demander un effort de plus alors qu'on souffre tant ? Finalement nous y sommes attachés, nous aussi à la souffrance. Attachés à la souffrance. Vouloir souffrir. Ne pas laisser passer. Ne pas oublier cette souffrance qui me tient, auquel je tiens. Donc je n'écris pas : je garde en mémoire. Je ne passerai pas à autre chose. Ecrire, c'est oser se séparer. Ouvrir la porte à l'oubli. Alors l'oubli vient et s'empare des traces laissées là, sur le papier, pendant que nous étions un instant parti ailleurs... et nous revenons et la page est blanche, prête à une nouvelle aventure... alors, la vie éternellement recommencement ? Nous recommençons, nous répétons, et à chaque nouvelle page blanche, nous nous transformons... à la fin, ça fait quoi ?

Du vent... de l'air...

Le 21 Janvier 2016

Pas d'erreur de mois. Je me suis plusieurs fois senti en juin ces temps-ci. J'oublie mon janvier, moi(s) creux, mois bon à passer. Rien à l'horizon. Une étendue de travail bon à amasser. On enchaîne en janvier. On se regarde après des week-ends à pas trop faire grand-chose. On est au boulot, peu importe si on doit y retourner le samedi ou le dimanche. On est heureux d'être au boulot, ou plutôt d'avoir à s'occuper, seulement c'est pour accueillir ceux qui n'en ont pas de travail. Un peu glauque cette affaire. Putain de mois de janvier. Un mois à oublier. Un mois où travailler. Juin sera plus animé, on aura oublié l'attente qui était la nôtre à attendre de se la dorer. Janvier, saison de ce qui ne pousse plus, ça gèle, ça se fige, ça couvre, ça se blottit pour ne pas dire hiberner. On attend. Le paysan laboureur avant que le sol se durcisse. Le terreau entame sa période de latence. Et je t'écris comme l'autre cultive ce qui poussera plus tard...source, objet, poussée, origine.

Par un effet d'ambiance, certaines pensées émergent. Dans une atmosphère certaine, d'autres s'écrivent. On peut prendre aussi des bourre-pif. Le temps s'éclaircit, et un coup de fil alors nous sépare. Par un grand soleil cela se vit à travers un ciel dégagé.

Emile est venu, qu'est ce qui lui a fait prendre ce pari incertain de remettre tout sur le tapis alors que la plupart des gars comme lui préfèrent se terrer chez eux, dans l'alcool. Okay, il y a l'indication, mes conseils de revenir comme il veut, une famille qui pousse vers ou qui rejette. N'empêche qu'il est là et c'est ce qu'il attend. Il se pose comme si il savait ce qu'il allait chercher.

Une chambre tout ce qu'il y a de plus monacal. Rien de stimulant. Sobriété des meubles de l'hôpital, parfaitement calibrés, idéalement suffisant. Des murs on ne peut plus austère, et un éclairage à faire pleurer un photographe professionnel. Blafarde. Il a coutume de se plonger dans le noir, la porte entrouverte.

Il s'est toutefois poussé dedans lui-même...

Assis sur le fauteuil, il observe le plafond. C'est mieux que le ciel qui confine à l'infini. Chez nous, à l'hôpital psychiatrique, vous serez protégé à faire face au ciel, au mystère des nuages, des constellations et des astres. Par contre, il vous sera offert une vue sur l'horizon, sur cette mer d'opale où circulent très lentement ces cargos. Le soleil se couchera devant vous. La campagne vous tendra ses bras de verdure. De plus, l'architecte a prévu un minimum de lévitation dans ce décor, vous y vivrez comme suspendu.

... dans cet ailleurs, ce rien de lui.

Dans l'après coup, il tient à dire que le service a été accueillant. Il le dit en terme de rencontres avec les autres malades, à fortiori surtout schizophrène. Lui le mélancolique d'un moment, il se trouve à croiser les mélancoliques de toujours, les schizos, autant dire nos guides spirituels. Effet d'ambiance, clash de rencontre, il se prend peut-être l'électrochoc des remarques psychotisantes et se réveille (se réel-veille) comme en état de confusion post-critique (critique de son état), comme reprenant sens de sa vie depuis le début, depuis un état préalable pour ne pas dire pathique. Du pré-pathétique pour notre cher Alain.

Un lieu pour écrire. Un peu de silence. De petits bureaux dans chaque chambre, de ceux qu'on se demande bien quoi foutre dans une chambre d'hotel. Un artifice d'aménagement, un support à quatre pattes dont on ne se munit pas si facilement. Passé l'école, il passe comme futile, et pourtant. Un rappel donc vers ce qui se dit, ce qui s'est appris, en tant qu'enfant. J'écris et à partir de là je suis et je me différencie. On apprendra juste plus rapidement à lire et écrire pa-ri qu'in-cer-ti-tu-de. Que notre langage est piègeur, il ne soutiendrait pas la complexité d'emblée. Encore une fois, à nous de nous saisir de notre incomplétude originaire.

Emile s'est souvenu. Il a écrit une page aujourd'hui (son psychiatre aussi). Il y a certainement de la jouissance dans cet exercice. Il y a aussi une volonté à plonger, à se représenter ce qu'il y a de plus massif (Oury) chez chacun d'entre nous. L'épaisseur comme tu dirais. L'écriture soutient cette gravité, ce sérieux, ces décisions, ces événements. L'écriture est aussi une ambiance en soi.

J'ai écrit. Maintenant, j'envoie et j'oublie, pour attendre ...

Le 27 janvier.

Décision prise hier de « suspendre » l'accueil de K, de poursuivre autrement le travail pendant ce temps-là, d'évaluer avec les parents la façon dont ils peuvent se ré-engager vis-à-vis de leur désir de soin, de travail psychique. La question qui vient : qu'en est-il de leur désir de travail psychique. Gougouttes prescrites. Mise en place d'un groupe de travail à partir d'écrits et de lectures. Des écrits surtout pour écrire la situation, ce qui se vit, ce qui se répète. Passer du niveau prépathique au niveau trans-pathique en passant par le pathique.

Travailler la fonction sémaphorique. L'écriture comme inscription des impressions transférentielles. On reprend l'image du développement photo : ouverture du diaphragme puis entrée de la lumière sur papier photosensible de la pellicule qu'on appelle négatif. La lumière brûle en quelque sorte le papier. Y dessine ses formes. Cela s'imprime. Puis il faut faire passer le négatif par la lumière pour que le papier photo s'imprime à nouveau. De la le plonger dans le révélateur. Rincer, faire sécher. Admirer. Je crois que c'est à peu près ça.

On se laisse imprimer. Exerçant notre psychosensibilité à recevoir la lumière des profondeurs que l'autre émet. Rayonnement lourd... impression dans le fond de nos êtres. Qu'il nous faudra révéler pour les découvrir. Cela s'imprime sur la toile de fond. Progressivement des impressions se détachent du fond, passant de la pellicule au papier. Mais le papier reste blanc s'il ne passe par l'écriture révélatrice. L'écriture devient le moment où nous passons, repassons sur les mots déjà écrits mais invisibles présents sur la feuille. Sur la feuille blanche des mots invisibles en attente d'être révélés. Alors la lecture compréhensive devient possible. Lorsque le noir découpe et figure l'espace blanc de la feuille. Les mots étaient, sont déjà là. Il nous faut juste les révéler. Les amener à la lumière de la lecture.

Décision difficile. Que j'espère fructueuse. K nous fait travailler. Nous apprend comment il est difficile de refuser la violence, de plonger dans les entrailles des profondeurs de l'existence pour tenter d'y voir le jour. Car le jour vient de la nuit.

La nuit, je lève les yeux et je vois les étoiles. Si je me concentre sur l'une d'elle, je vois que le jour vient de l'étoile qui brille au fond de la nuit. Si l'étoile se rapproche, le jour vient. Si elle s'éloigne, la nuit revient. Ainsi vont et viennent, du proche au lointain et la nuit et le jour.

K. est une étoile qui apprend à désirer. Désirer : Dé-sidérer.

Oubli. Oublier. S'oublier. Oublier quelqu'un.

Ou-plier.

Il y a eu un événement et il a fallu oublier, ou en tout cas s'y essayer.

L'arrêt du temps vécu (Tellenbach - la mélancolie) n'arrange pas ce processus. Cet arrêt oblige en permanence des allers-retours entre le passé et le présent. L'espace temporel est comme plié sur cet événement soudain de la mort du père d'Emile. Le temps perd sa faculté de dérouler et de laisser derrière ce qui est vécu. L'événement étranger à soi, tel un trauma, s'introjecte sans qu'on puisse s'en départir. Le temps vécu perd sa fonction, il est suspendu et ne contient plus en lui la fonction d'oubli. Le pli s'impose. L'effort surhumain à fournir provoque impuissance et résignation. L'homme ne se sent pas à la hauteur et creuse en lui de nouvelles défaillances qui feront le terreau de sa chute prochaine. Il confond l'oubli et sa volonté éperdue de s'en abstraire. Le pli reste.

Emile dit : " j'aimerais revenir en arrière et gommer ou changer, mais ce n'est pas possible". Le passé inflige ses vérités non négociables. Affligeant dit-il. Il va donc falloir pour lui négocier ce qu'il deviendra. Rien ne le prédispose alors au *pari de l'incertitude*. Il est hospitalisé, le temps existentiel s'arrête, place au temps du soin, de celui qui est hospitalisé. Cette fixation se reflète même dans un lieu unique d'où il ne pourrait plus bouger. Il est tout au moins en sécurité, mais enfermé dans sa trop grande normalité comme le développe Tellenbach.

N'est-ce pas dans le rapport au temps que les choses se jouent ?

Alternance de temps de soin et de temps de permissions plus existentiels, chez soi. Emile se coupe de chez lui, et attend que cela vienne. Le temps de l'écriture se scande à coup de " j'ai écrit 5 pages puis 8 puis ..." ou dernièrement " j'en suis à 1987, l'année de mon service militaire". La machine à oublier (et à se souvenir) n'est-elle pas à nouveau en marche ? Passé la culpabilité de la mort de son père, le temps reprends ses droits pour alors se déployer sur le mode du futur antérieur. Et sa vie de se conjuguer à l'incertitude.

Le temps de l'écriture confine au quotidien dans l'inscription lettre après lettre, mot après mot, phrase après phrase. Il étire le temps présent en considérant le passé. L'écriture soutient l'incertitude de ce qui se dit et s'articule librement. L'écriture est silence. L'écriture est retour sur soi, penser sur soi, ipséité. Enfin, l'homme revient à soi, et pas seulement avec les autres.

L'écriture est la couture entre tous ces patchworks de temps.

Faire de la place sur le bureau après avoir été changé les pneus pour partir sobrement en vacances, être déjà plein de doutes et de questions avant même d'avoir mis un pied ici, se jeter sur l'ordi première chose à faire pour commencer la semaine, écrire, t'écrire, nous écrire...

J'interroge cette scène si particulière qui se développe lors d'une consultation, et, plus largement celle de l'hôpital de jour. J'ai le cœur rivé à l'incertitude ; pas seulement celle lié à ce travail. Bien plus largement celle de tout mon être. Oser ce pari, oser donner du crédit à ce qui défaille, à la faille elle-même.

Quelle est donc cette scène sur laquelle j'entre me faisant tour à tour metteur en scène, acteur et spectateur... je disais que la maladie forme une caricature de la personne, elle la déforme selon des traits si particuliers qu'elle devient reconnaissable en particulier... en cela personne malade et personnage s'associent. La personne malade de sa personne devient un personnage. C'est ce que l'on sous-entend quand on dit de quelqu'un qu'il est un personnage. Un sacré personnage... une figure de l'humanité en faillite. De la faille humaine : cette faille : humaine, trop humaine... moi, de ce côté-ci je suis un spectateur. Je ne fais pas que voir ; j'entends aussi. Auditeur alors également.

Et j'accompagne le mouvement bien souvent pris dans sa forme la plus fruste : l'immobilité de la répétition. Mais ne cédon pas aux jeux des apparences. Tant que l'autre se trouve en vie, il bouge quand bien même ce bougé est inappréhensible par les moyens de la vue et de l'audition. Je dois alors exercer plus avant mon attention : voir avec les yeux intérieurs et entendre avec l'oreille intérieure ; les sens sont doubles car nous existons entre nous. Entre nous est la peau. Cette limite qui est la plus profonde. Alors je sens, je perçois, je conçois. Et suivant ce mouvement je passe avec l'autre vers un autre monde, à la poursuite du précédent.

Je n'assiste pas à un spectacle ; je participe. J'y participe Y participer ne signifie pas partager le même rôle que celui de l'acteur. Il faut respecter cette disparité subjective fondamentale sous peine d'accident de transfert entre spectateur et acteur, thérapeute et malade.

Mais ces mots ne disent plus que des catégories, des spécialités qui ne riment pas avec l'essence du questionnement que nous poursuivons. Je pensais à passeur et

passant. Pas de passeur sans passant. Pas de passant sans passeur. Me vient, me restera le souvenir du passeur vers l'autre rive dont parle Hermann Hess dans son livre Siddhârta. C'est à la croisée de ces chemins là que je désire aujourd'hui porter toute mon attention. Aux travers de la recherche du juste, du rythme, de la pulsation vivante.

Lorsque je repense à K. quel cirque ! Je retrouve ses parents vendredi dernier. Nous parlons des morts et des abandonnés. K a chez lui un ange sous lequel il est écrit : il ne faut pas oublier.

K interdit l'oubli. En parler, des morts imparlables, serait risquer l'oubli... alors la violence empêche de voir clair, d'entendre les morts parler, empêche de se souvenir... il lutte à mort contre l'oubli.

Ici, ne sommes-nous pas là convoqués, en tant que passeur à accompagner le passant dans l'impasse à passer d'une rive à l'autre, en faisant passer les morts vers l'au-delà, le tré-pas. Un pas, un pas au-delà. Le tré pas. Et par là faire passer les morts à la vie... y voir plus clair du côté de ce qui n'est pas passé pour enfin laisser passer et laisser partir... ne plus y rester. Collé, attaché. Lui tourner le dos et devenir... en quête de liberté nouvelle...

Par ailleurs, n'est-ce pas à cette fonction de passeur que nous sommes convoqués lorsque nous travaillons à traduire ce qui se raconte ; travail d'interprète, qui permet de traduire ce qui se dit pour faire le pont entre deux rives pulsionnelles, d'un bord à l'autre...

Travail d'interprète lorsque nous passons d'une langue à l'autre, de l'écrit à l'orale et inversement. Passeurs encore entre Emile et K... autour de ce point de l'oubli mêlé à l'incertitude. Incertitude de l'existence, du métier lui-même... combien il est difficile de travailler en aveugle, sans savoir certain, sans certitude absolue qui permette de soutenir l'illusion de la puissance. Combien sont nombreuses encore les images en mirages de nous-mêmes et de l'autre, qui de faux semblant en faux semblant nous font perdre la dimension du semblant et son rapport à la vérité. Inapprochable, insaisissable.

Tout à l'heure, A. me dit « il faut être patient avec le temps ». Ou est-ce moi qui l'ai dit ? Je ne sais plus. Cela s'est dit entre nous. Et si je l'ai dit ainsi, n'est-ce pas grâce à ce travail de traduction, véritable trahison créatrice ? Car entre nous passe quelque chose d'un ordre qui m'échappe. J'allais dire : littéralement. Ordre qui m'échappe. Quelque chose d'un autre ordre. Je suis à la fois là et absent, plongé dans mes

pensées et lui dans les siennes. Et de temps en temps nous nous croisons : point de jonction ou point de passage. Au carrefour de nos mouvements endogènes... au lieu du croisement surgit un effet de sens, une parole qui émerge de l'indicible. Du fond indicible. A. est entré pour compter le temps. Compter le temps dans 48 H. il a fait des calculs sur deux pages. L'une qu'il a jetée, l'autre qu'il a plié et qu'il m'a demandé de garder. Où est-elle d'ailleurs. Il l'a reprise... il a oublié et moi aussi de me la confier. Mais il a fait un pli. Ce pli de l'existence autour du temps. Qui passe. Qui ne passe pas. Il y a la feuille sur laquelle on écrit et ses plis... et les plis de l'écriture. A propos de plis je pense à Pressing, une prochaine pièce dont l'héroïne a pour métier de repasser les plis, en défaire certains, en refaire d'autres... le tout en racontant son histoire, scandé par des chansons de Johnny...

Tu dis : l'écriture est la couture.

Il y a l'inscription et l'excription ; ce qui est crypté : le pli, l'inscrit. A ex-crire. Ecriture comme couture ou passage de l'inscription à la lecture. Lecture : interprétation/traduction de l'inscription.

Plonger dans l'oubli. Réveiller les morts. Revenir à la vie.

Alors nous nous éloignons du rivage des morts. Nous nous tournons vers la vie.

Le 4 Février 2016

Emile s'est en allé chez lui. Nous nous retrouvons demain. Il tient, il repart vers sa vie, ses déboires, ses choix, ses regrets. Il tente de renégocier son futur, ce qui ne peut pas s'écrire à l'avance. Sans vouloir maîtriser son avenir, il souhaite être davantage là pour les autres, pas que pour les jardins des autres, y être et peut-être pas évité les vérités blessantes de la vie.

Tu as un père, je n'en ai pas. Je n'ai pas grandi avec et en plus je me suis longtemps rendu coupable de sa mort. C'est logique, j'étais un sale gosse et il était obligé de me battre.

Emile aimait son père profondément, aussi intensément qu'il lui manque aujourd'hui. Comme bientôt, il passera le cap symbolique d'une vie plus longue que celle de son père. Il passe son chemin, avec un passeur quoi de mieux. Il ne pourra plus rêvé d'être l'enfant de celui qui est passé pour plus jeune que lui. Il a fallu, oui il faut, comme il faut bien se relever d'une mélancolie, comme il faut bien travailler à sortir de l'hôpital psychiatrique, comme il faut bien retrouver les siens à un moment, comme il faut bien que la vie soit. Vivre avec les morts et non pour. Emile marche vers son devenir, il est incertain. Il peut désormais le regarder en face, se laisser guider par l'étoile polaire, son nord. L'incertitude jouera son jeu du hasard, rien ne peut le conformer à cette destinée toute tragique, traumatique. Cette première expérience de la mort lorsque le père est revenu en pleine nuit alors qu'il prenait la direction de l'hôpital. La chapelle ardente dressée en un instant et Emile d'être réveillé par les pleurs de ses sœurs. Il se dirige vers la scène de la mort de son père. Il ne bougeait plus dit-il comme s'il ne croyait pas encore aujourd'hui à sa disparition. On entend qu'il est encore vivant en lui 30 ans après.

Emile écrit, il écrit pour lui, il ne souhaite pas que son épouse le lise, c'est massivement intime. Il sera possible quand il aura terminé. Il écrit dans sa chambre, au calme, tranquille comme dans ses songes nocturnes.

Pourra-t-il à ce point se changer, se renégocier, se structurer différemment ... je n'arrive pas à l'exprimer correctement et j'en doute. L'incertitude me gagne. La faille

est là, sa faille, cette imperfection cristalline. Il a du taf l'ami Emile. Je suis prêt à m'engager à ses côtés mais ses ambitions me laissent sceptique. On verra...

Plonger, plonger à n'en plus toucher le fond comme me dit Adélaïde. Plonger à ne plus se sentir, à ne plus avoir envie de rien au point d'en décider à se suicider. Que faire ? Elle est absente à elle-même. Le circuit pulsionnelle du Moi ou Sch est en panne sèche, il repart mais il cale. Elle reprend ses récits, son carnet de bord lors d'un voyage en Asie et elle y est. Elle en souffre, d'autant plus qu'elle a une putain d'ambition, une sacré liberté à traverser le monde pour ses projets, un copain qui sera le père de ses enfants et le tuteur de ses nuits parfois cauchemardesque.

Elle me dit que ce n'est pas si facile d'accepter ce plongeon. De quoi il parle ? Pourquoi ne pas y voir de plus près ? N'est-ce pas un privilège ? Elle a peur et il faut la rassurer, sans la cadenasser par les 4 psychotropes d'un abruti de niçois. Il n'y a plus rien à voir en méditerranée, rien que des morts ensevelis, qu'on a laissé choir alors que la vie jaillissait vers une liberté qui pour eux s'appeller France (aparté).

Elle veut un travail, elle veut être, c'est un absolu d'autant qu'elle n'y arrive pas. On ralentit je propose, on parle et on se pose. La vie n'est pas travail. Elle est surgissement d'envies et de désir qui ne peuvent se confiner au travail. Merci la crise économique de nous rappeler cela.

Va-t-elle pouvoir être soi ? L'incertitude ne se cognera-t-elle pas les dents sur le trottoir de sa destinée ? Butée pulsionnelle de ce qui origine en elle cette distribution des cartes. Cette destinée pulsionnelle est-elle négociable ? elle est incertaine et le pari en vaudrait la peine, mais est-elle négociable ?

J'en vois un Didier qui, au point de se jeter d'un pont, s'est fait recueillir pour un nouvel accueil en proie à la reconstruction. Encore. Didier, je le connais, il a déjà fait le coup. Il abandonne, sans révolte, sans réclamer d'amour, en buvant simplement comme un trou dans lequel il va se jeter comme une chaussette que l'on retourne. Il ne fera chier personne. Il fera cela proprement. Lui, se définit comme un rien. Non pas qu'il n'a pas essayé, mais il a encore raté, ou on l'a encore roulé dans la farine, cette fois dans les highland d'Ecosse. Au point de départ, un licenciement et le manque à ramener de l'argent à la maison alors que son épouse le fait. Cela, il

ne le supporte pas, ce n'est pas négociable, ce n'est pas dans sa nature le bougre. Alors, il est capable de vendre sa voiture sur un coup de tête, quitter sa femme sans rien derrière, sans toit ni foi ni loi. Il se perd. Un journaliste véreux passe, le photographie et ce qui fait événement est que son fils ne supporte pas de le voir dans le potin locale en guise d'icône de la précarité boulonnaise. C'en est trop, vive la mort, haut et court, enfin lui c'était en bas au fond. Aujourd'hui, le "sdf" est chez lui, il se repose enfin, il boit sous antidépresseur, travaille au black, revoit le fiston. Il est redevenu lui, éternellement lui, et d'ailleurs il me rappelle O combien c'était humiliant de se faire entretenir par son épouse. Il attend ma réponse. Je suis soufflé qu'il en re-passe par là. La planète Didier a fait sa révolution pour se retrouver dans la même configuration. Terre-soleil-planète. Didier-sa fierté-et moi.

Faudra pas qu'en pissant il dérape sur le bord de la rivière whisky celui-là.

Lui éviter de prendre la tangente.

Le 24 février 2016

Au-delà de nos incertitudes, quels sont ces nœuds restés ouverts ? Qu'est ce qui s'offre à nous par-delà les difficultés qui nous assomment ? On fait certainement pas le pari de ce qui n'arrivera pas, de ce qui se ferme et s'enferme en nous, de ce qui se destine à être.

Alors on imagine, si possible. Ces liens narratifs permettent d'articuler et de lier notre espoir à ces éléments réels et symboliques souvent non négociables. L'écriture, la narration est notre sauvegarde psychique.

On peut en avoir la surprise, comme Adélaïde qui soudain et non par l'opération du saint esprit se retrouve, ambitionne, rêve de projet jusqu'alors barré par sa dépersonnalisation récurrente. Oui mais elle est jeune, devant elle les surprises d'une relation sentimentale épanouissante, devant elle le monde qu'elle scrute à travers son appareil photographique, devant elle l'éclosion de sa personne bon gré mal gré. Les nœuds ouverts sont là, prêts à être saisi.

Didier lui a plus de mal. Il aimerait que son insertion professionnelle soit certaine. Lui le SDF, il passe deux fois par jour à pôle emploi. Travailler il trouvera. Manger, boire, dormir, il le fera plus ou moins aidé. Seulement il me semble tourner autour du pot d'une rupture conjugale désormais non négociable, quelque chose s'est brisée et dans la vie on ne peut tout réparer, tout retrouver. Bien sûr, et à partir de là, il faut accepter et subir ses choix avec perte et fracas. alors le pari de l'incertitude ne se pose pas à l'identique. Il en fait moins le pari qu'il ne vit cette incertitude. Il y a bien des nœuds ouverts pour cet ancien mareyeur, il prend l'option d'en parler, de venir au Cmp, c'est bien plus que le cadeau de consolation; à partir de là, qu'il s'autorise à s'imaginer, tantôt bénévole, tantôt grand-père, tantôt un homme qui marche tout simplement vers sa destinée. Pour quel projet ? Arrêtons ces niaiseries et qu'il profite des petits plaisirs de la vie, de rencontrer ceux qu'il aime et après, et après on verra. Il n'est pas tombé, il marche.

Émile lui m'ouvre une quantité d'ouvertures qu'il me déconcerte. Par exemple, le suicide du chanteur Mike Brandt a une valeur symbolique pour celui qui voulait copier sa vie. Mais alors marche en chantant Émile, tu es ton seul spectateur mais c'est un pari moins incertain. Chaque nœud est sujet à interprétation frôlant l'insensé, pourquoi pas ? Dieu, le crash du concorde, le conflit israélo-palestiniens etc etc si c'est pour comprendre à quel point le monde est cruel, dangereux, indécis, pourquoi pas ? Et là encore comment s'y impliquer ? Lui le jardinier mélancolique d'un arrière-pays désertifié, il souhaite s'engager, participer de l'élan de notre société, poser sa pierre à l'édifice. Ce n'est donc pas à moi d'ouvrir sur un nœud qui n'est pas le sien, que j'aime Mike Brandt ou pas, il m'offre aussi de me rabattre sur la mort de Cloco. "Mort en redressant une applique dans sa salle de bain". Il y a de quoi dire, c'est notre putain d'histoire contemporaine. Cela a fait événement et il l'a écrit.

Et puis la maladie, le cancer. Ses examens dont nous ne soupçonnons pas le degré d'incertitude. Ses scores qui dictent notre trajectoire. Cette réalité affligeante comme le disait Émile. La prévision d'une existence ralentie, entravée par les effets secondaires et l'indécision lancinante sur notre sort plié à l'avance.

Qu'est ce qui servira alors notre tranquillité ? Que nous reste-t-il à négocier ?

Rien à négocier, que des nœuds à ouvrir.

Le 1 mars.

A l'autre bout de la page, je te réponds.

A l'occasion précisément de l'absence de ces personnes que je m'attendais à revoir et qui me laissent les bras ballants, désœuvré. Je t'ai attendu... tu n'es pas venu. J'attendrais de te revoir la prochaine fois, une prochaine fois plus incertaine encore. Une interruption en induit une autre... et puis ... on pourrait glisser vers l'oubli réciproque des uns et des autres, rattrapés, avalés par ce que nous nommons la pression du quotidien. Rien à voir avec la poussée pulsionnelle de l'existence vivante et vibrante...

L'avenir incertain du monde : la crainte de l'effondrement, de la destruction, de la catastrophe. Parfois, par peur de la peur, on anticipe : nous voyons déjà le monde effondré et détruit et nous errons parmi ces ruines.

Reste les nœuds à ouvrir. Et d'autres à fermer. En déliant, nous relient. En reliant, nous déliions. Jeu de la lecture et de l'écriture.

La page blanche pour base, l'inscrit et l'excrit pour fondements, la lecture pour origine.

Ce matin, réunion médicale. Après la fusion des deux pôles de pédo et de psy adulte formant un seul pôle de santé mentale, nous voici, à contre cœur à devoir choisir un chef de service, puisque notre bien aimé chef de pôle devient chef de pôle de santé mentale.

Cet après-midi, j'apprends d'un collègue du CHU qu'il est nommé maître de conférences et remplacera le professeur de pédopsychiatrie qui s'en va sur paris.

Moi, je me pose des questions ... passer à 50 % sur l'hosto pour continuer de travailler le projet institutionnel de la clef des songes et « m'installer en libéral » pour les autres 50 % ou ne rien changer, quitte même à m'engager dans les voies imbéciles de la chefferie de service, lesquelles, malgré mon désir ardent de botter le cul à nombre de dirigeants, risquent bien de m'épuiser et me déporter vers une pseudo politique qui joue des faux semblants à longueur de temps ?

Je disais donc : « j'en ai marre du soin, ce qui m'intéresse, c'est la vérité ». Une vérité inatteignable, comme l'est le désir qui tend vers elle, c'est très sérieux, mais ça

peut être léger, et pour laquelle il est nécessaire de cultiver le semblant. Le vrai semblant... j'entends, celui qui fait entendre quelque chose de l'ordre de la vérité.

Quelles sont donc les conditions qui me permettent effectivement d'y plonger, d'approfondir ce champ qui s'ouvre, là, devant ?

Y a qu'à se baisser pour y toucher... pas toujours facile en effet de se laisser toucher par la profondeur de l'existence... travailler donc à s'accorder à soi-même. Je me disais ce matin : nous autres, êtres humains, sommes à la fois et l'instrument et l'interprète. Et nous devons à la fois veiller à la fabrication de l'instrument, à son accordage et enfin à la qualité du jeu et de la musique qui s'en échappe. En fonction du style de chacun, certains seront à vent, d'autres à cordes, d'autres encore à peau, à nous de voir... d'entendre, de croire...

N'est-ce pas de cette responsabilité-là dont nous avons, d'abord, à répondre ? Répondre de nous pour autrui ? On ne change pas les autres, seulement soi-même dans sa relation aux autres n'est-ce pas ?

Avec les parents de K. suite à l'événement de cet entretien si difficile, nous nous voyons sans lui. L'hypothèse qui s'était dégagée de ce moment-là était qu'il luttait de toutes ses forces contre une forme de travail psychique en lien avec la vérité. Il me semblait comme mandaté, missionné pour faire l'arbre qui cache la forêt. La forêt est en rapport avec son histoire mais peut être davantage avec quelque chose qui ne lui appartient pas tout à fait ; que ce qui fait résistance se trouve à un autre niveau, et qu'il serait bon d'y travailler avec les parents. C'est ce que nous avons fait et les parents sont tout à fait partants pour cette aventure. Ils ne se défilent pas, cherchent à comprendre, nous font confiance. Quelle chance ! Là ça me passionne, je me réveille, je suis prêt, auprès d'eux ; on y va. Et on plonge. La mère avait un ami d'enfance, J, qui s'est fait abandonner par sa mère et rejeté par son père. Elle était très proche de lui. Il s'est « mis » avec sa meilleure amie de l'époque. Ils avaient 16-17 ans. Lui était plus âgé de 2 ans. La mère de K s'est « mis » en couple avec le père de K. et K est né à un mois d'intervalle avec le fils de J. le père de K se marre en disant « ça s'est joué à la seconde près cette affaire-là »... et J après bien des déboires a fini par se suicider, se pendre exactement. Me était la seule à pouvoir le calmer quand J faisait ses crises. J, après s'être séparé de la meilleure amie de Me s'est « mis » en couple avec la sœur de Me. Il est devenu ainsi l'oncle de K. et K passait son temps avec J. les troubles extra ordinaires de K ont commencé peu de temps après la découverte de la mort de J. il en a voulu à sa mère qui lui avait caché les raisons exactes de sa mort. Je crois qu'il s'est senti trahi. Oui,

mais de quoi ? J a envoyé un mail avant de mourir dans lequel il disait : dis à K que je l'aime et qu'il est comme mon fils... Me va déposer une fleur sur la tombe toutes les semaines. K n'y va plus aujourd'hui. Il a une figurine dans sa chambre sur laquelle il est écrit qu'il ne faut pas oublier ou quelque chose de cet ordre... il ne faut pas oublier que ...

Me ne peut pas se séparer de son fils (elle a toujours peur qu'il lui arrive quelque chose) ... comme elle ne peut pas se séparer de J... J et K les deux faces d'une même pièce, d'une même question... laquelle au fond ?

Elle excuse tout de J (qui a tout de même défoncé à la barre à mine la voiture de sa sœur qui alors était sa femme) comme elle excuse tout de K.

Je pari pour un avenir incertain.

Si l'on se concentre, la banalité (même celle du mal) cède la place aux trésors de l'existence (même et surtout là où on ne l'attend pas, peut-être même là où se trouve aussi l'horreur...)

Le 7 Mars 2016

À travailler autour de l'incertitude, on sent le décalage et la prise de conscience de soi ! J'entends encore tes mots de ce vendredi qui raisonnent mon moi. On serait là pour soi, et c'est ce positionnement-là qui embarquerait famille, épouse, enfants, amis, patients à nous emboîter le pas. Alors, il est vrai que celui qui a pris son bâton de pèlerin sur la route de l'incertitude est sûrement cet homme à suivre, ce guide marchant sûrement. Ce chemin semé d'embûches et d'embarras est celui de la reconnaissance de soi, de sa destinée pulsionnelle. L'objet à chercher se cache à nous, peut être effleuré ou rencontré. Cet objet au-delà de sa recherche peut être sien. Rechercher sa vérité, la vérité. Que pouvons-nous souhaiter de mieux pour chacun ? Y-a-t-il une vérité ? À chaque jour sa vérité ? Et le pari de l'incertitude alors ? Je vois souvent le verre à moitié vide. Verre-ité.

Je découvre l'écriture, régulière et obstiné, depuis que nous nous écrivons. Ce travail va faire des petits, impossible de savoir. Il n'existe pas de prétention, l'écriture est une marche, elle déroule son pas voilà tout. Ta fille te voit écrire chez toi, elle réalise que tu fais des phrases, que tu écris des histoires, car il ne s'agit que de cela. Tu y passes du temps, à t'arrêter et d'écrire. Pourquoi ? Se dit-elle. Cette inspiration lui donne un souffle, un vent d'écriture la parcourt, cela ne la guide pas forcément quelque part. En soi, il n'y a pas de messages adressés. Sait-il ce qu'il va écrire à l'avance ? Que trouve-t-il à dire ? Là des questions très incertaines, va-t-elle en faire le pari ?

Je reprends après une semaine mouvementé. L'incertitude d'une grippe, les réajustements de la vie personnelle et professionnelle. Sans cesse, il nous faut se réajuster. Aujourd'hui, l'équilibre est acquis et qu'en sera-t-il demain ? demain est un autre jour, une journée à reconstruire, un instant où la vie bascule. La maladie s'invite sans même frapper à la porte. La personne psychotique, nos guides finalement, sait que le monde est à refaire chaque jour. Nous les névrosés, nous pensons construire le jour qui suit, nous maîtrisons notre destinée pensons-nous ? En est-il seulement ainsi ? C'est un peu le pendant, le miroir inversé, le rapport inversé à l'incertitude. Plutôt que de prévoir, ne serait il pas plus heureux de se laisser aller au quotidien. Les calculs mentaux nous desservent toujours dans ce rapport à l'envers de l'incertitude, la certitude dégueulasse à vomir, si loin de ce qu'est l'humain. Car c'est une force d'y croire, et de ne pas craindre les lendemains qui déchantent. Impuissant tu es.

Engagement, temps de travail, salaire fondent le triptyque de nos fonctions. Et bien sûr, le temps manque, l'engagement est incertain d'autant qu'on n'y pense pas systématiquement, l'argent nous prend et réduit la réflexion à son strict minimum, comme si cette question du salaire pouvait nous aider à résoudre cette équation. Le monde est économique, pouvons-nous nous en départir ? Cela me rend triste de voir cette équation en place chez tous, cela rassure enfin. Car cela est bien le temps qui manque à faire ce que l'on fait, cela nous engage, cela est inestimable en ce sens qu'il aide l'homme à être homme, tant qu'il ne se définit pas économiquement parlant, tant qu'il ne se définit pas économiquement parlant. L'économie ne fera en effet parler personne, en tout cas pas sur sa vérité. Psychiatrie à la 6-4-2.

Est-ce une pensée égoïste, individualiste ? Doit-on l'être ? Il s'agit d'y être pour sa famille et son boulot grosso modo, et le temps à partager est essentiel. Nous ne sommes pas que des éclaireurs, on ne peut se contenter de commenter la vie. Le piège est là, tendu subrepticement. Finalement j'en reviens à la définition du collectif qui porte les singularités de chacun. Cela pose la question du travail de sa singularité, tiré à part mais branché sur le collectif. Puisque rien ne se construit par soi-même. Et là, la position de la psychanalyse nous aide à ce travail en soi, surtout pas pour soi. On pourrait décrocher et vivre pour la psychanalyse, les exemples de personne décrochée du réel, arrimé à leur propre âme, chavirant dans le port qui ne fut jamais celui de leur départ vers d'autres contrées, d'autres rencontres. Ego-collectif.

Bref, ces derniers jours furent incertains. Des choix sûrs sont là, l'expression d'un engagement intolérable à certains confrontés au naturel d'autres. Certains calculs font dégénérés, libres à ceux qui font ce choix. Arrondir les angles de l'un en mal d'investissement m'est apparu comme pure perte de soi pour l'autre. Ces choix peuvent-ils cohabiter ? Difficilement. Je l'écris, je le pense, je t'y confronte et d'emblée une porte s'ouvre, certes individualiste mais si collective puisque orientée vers un bien commun et non une équation personnelle, pour qu'au moins une équation intersubjective s'en dégage. Minimum syndical pour un psychiatre ?

Le 8 mars.

J'attendais ton courrier avec impatience.

Bientôt landerneau. Ce soir, réunion avec le « collègue » des pédopsychiatres... pour une charte, une lettre, une position commune... je crains bien que cela soit « peine perdue ». on aura tenté mais si la balle n'est pas prise au bond, ne faut-il pas changer de partenaire ?

On pourrait défendre le service public en oubliant que le service public doit servir quelque chose qui le dépasse. On ne va pas se battre pour se battre. Il faut aller au-delà.

Redécouvrir le silence. La vérité d'entre les lignes, d'entre les mots. Entre. La vérité qui s'échappe dans l'entre. L'entre ou dissociation, spaltung transcendante.

Entre soi et l'autre, nous nous trouvons. Deleuze écrit « le plus profond, c'est la peau ».

Hier, en réunion se comparait le « collectif » groupal et la relation duelle plus propice à répondre aux besoins particuliers et individuels de l'enfant. Dans cette comparaison, il y avait de la concurrence. La réponse individuelle, c'est mieux. C'est du cas par cas. Tailler sur mesure. Alors on travaille ce que l'être humain a d'unique en son genre. Mais on délaisse en même temps complètement la question sociale, du groupe. Ce que nous avons d'identique les uns aux autres, cette profonde blessure au cœur de notre humanité. Et alors se néglige le travail du groupe, l'attention à la vie fantasmatique groupale, et les mouvements transférentiels institutionnels et le collectif fait du flan plutôt que du mille feuille.

Je faisais donc cette remarque que l'opposition du collectif et de l'individuel ne nous rendait pas service. Voire même nous entrainer dans des choix à la con puisque la question ou l'hypothèse de base était bancal. Les collègues ont réagis en disant « mais pas du tout », « c'est justement l'articulation des deux qui permet à l'enfant d'aller mieux » et de continuer ensuite en reprenant leur échange en disant « que sur ce groupe là je peux faire QUE du collectif MÊME S'il faudrait que je fasse de l'individuel ». On se retrouve donc à cliver l'individuel et le collectif alors que l'un ne peut aller sans l'autre.

On dit ainsi pour soi OU pour l'autre, alors qu'il serait plus juste de dire « pour soi ET l'autre » ou « contre soi ET l'autre ». et pour compliquer encore l'affaire, à suivre Kinable, on peut se situer comme « entre l'autre de soi et l'autre que soi », à la croisée de l'étrangeté que nous sommes à nous-même et de l'étranger que l'autre est toujours pour nous.

Nous sommes littéralement entre l'autre de soi et l'autre que soi ; entre deux, entre l'étrangeté et l'étranger.

En ce sens comment être si ce n'est incertain d'être ?

Exister, être hors de soi, d'un bord à l'autre, au cœur de la tension qui tisse du même entre ces deux différents.

L'œuvre d'existence consistant à faire du même, à ponter les deux altérités qui nous tirent toujours hors de nous-même. De ce même qui n'existe qu'à tenter, malgré la division à tisser des ponts, des chemins de traverse, des points de passage, de croisements.

Rencontre se passe quand il se passe quelque chose « entre » l'autre de moi et l'autre que moi.

Ou encore, pour le dire à la Oury, au milieu de la double aliénation : psychopathologique d'un côté et sociale de l'autre. Alors la rencontre se fait désaliénation à l'endroit même de ce milieu, au milieu de cette double aliénation.

Nous sommes des sujets divisés. Divisés entre ce qui nous échappe de nous-même et ce qui nous contraint de l'autre.

Et avec ça, nous avons sans cesse à faire notre chemin. A cheminer et à parler sur ce chemin.

On ne peut donc pas opposer pour soi et pour l'autre. Séparons les complètement et nous nous retrouvons à vivre ou coupé de nous, dans notre version paranoïde ou coupé de l'autre dans notre version catatonique.

Et les psychotiques nous rappellent, en effet, eux qui vivent profondément le malheur de cette question du qui suis-je et de ce que je fous là en ce monde, que nous ne pouvons séparer clinique et politique, soi et l'autre. Comme ils n'en peuvent plus de la question et de son embarras, ils tentent une solution en prenant l'une contre l'autre. L'une à l'exclusion de l'autre. Et les voilà terriblement assiégés par cette impossibilité de l'incertitude, ne pouvant plus faire jouer cette possibilité de

l'incertitude comme décision qui se prend à mesure que cette possibilité se déploie sous nos pas. Pour le psychotique, il faut de la certitude ; ce qui le rend malade. Car la certitude c'est toujours choisir l'un à l'exclusion de l'autre. C'est le pour soi à l'exclusion du pour l'autre, c'est le pour l'autre à l'exclusion du pour soi.

N'est-ce pas la faille, la division même, qui en nous s'impose ? Et le désir qui en sourd qui nous pousse à parler, écrire, choisir ?

Bonne route. Tu dois l'être actuellement ou bientôt pour Landerneau. On s'y retrouve ce soir.

Le 14 Mars 2016

On est recalé. Tu écris pour l'autre et pour soi, en soi pas de raison de s'affoler. Il faut rejoindre les deux bouts. Interface de nos liens, interface de cette équipe qui essaie de préserver le lien de ce que tu dis, pas seulement le pour soi, ou le pour l'autre. Les deux faces de l'interface se travaillent, elles ne se regarderont jamais en face, elles sont liées. La précarité est bien là, bien plus que dans le porte-monnaie. Donnes-y une pièce, il la regardera comme la perle du jour, celle qui lui offrira la 8'6 ou la baguette, sans y voir la magie qu'offre la métaphore de la pièce à deux faces, l'envers du décor ou sa face cachée. Défaut métaphorique, fonction phorique. Peut-il y voir une belle incertitude ? Tourne la pièce, sur quelle face retombera-t-elle ? Jette-la en l'air, peut-elle retomber sur l'interface ? On est je ou nous, il est très incertain d'être les deux, de rester sur la tranche. C'est par petite touche que cela viendra, quelques consultations, et hasard d'une rencontre fixée au préalable. Sur l'interface psychiatrie précarité, on dit qu'on veille.

Tiens il refait parler de lui ... Et pour qui, et pourquoi et qu'est-ce qu'on fait ?

La visite à domicile, c'est un peu la question qui ne se pose pas. Indication, objectif de soins etc ne s'invitent pas à l'accueil de l'infirmier au domicile du patient qui ne l'est plus chez lui. On se voit, on se rencontre avec la réserve d'un hôpital qui y reste, qui y est sans s'y inviter. On confie à la personne le partie de l'accueil. Le seul signifiant est le soignant sans le souci de l'être à son maximum avec la blouse, le scotch et les ciseaux dans la poche. On pose l'incertain de la rencontre avec l'autre, peut-être détoxiqué selon le style du clivage de la double aliénation. Comment va t il m'accueillir ? Comment vais-je l'accueillir ? Ils soignent leur accueil pourtant, peut-être pour soutenir à minima l'incertitude de la rencontre.

J'attends dit une patiente de Landerneau, en lisant. Un café a coulé. Rien n'est moins sûr qu'un bon café. Elle est là pour soi dans son chez soi, sa cathédrale à elle. Et elle prépare l'accueil de l'autre

Référent, heure de visite, préalable à la VAD sont autant d'éléments du transposable. Pour soi ou pour l'autre, j'ai envie de dire stoppons le débat et soyons ensemble, cela règle la question. Difficile de tenir son statut chez un patient ou dans une réunion comme celle du jeudi à la clef, on est ensemble et ce n'est pas pour présenter nos CV. Dès lors, la question des incertitudes, de la part étrange et étrangère de l'entre soi, est soutenue. Parfois ça décape, comme notre ami Yves qui se serait bien payer la tête de l'interne lors du premier groupe de parole dans l'unité fermé du centre. Il y a violence envers, en soi, c'est constitutif de lui-même de penser qu'il est immortel, que l'espace tout entier lui est ouvert. Il a donné la vie à un milliard d'enfant. Bref. Son passage ne fut que bref, il nous a laissé entrevoir sa souffrance, nous l'a partagé; on est au fait, pourvu qu'il reste deux minutes de plus la prochaine fois. Donc le groupal comme levier à ce pari de l'incertitude. Ne considérons pas trop les temps duels, tournant trop souvent à la confrontation de l'un et l'autre, car l'autre de nous n'est pas constamment disposé à (puisque cela est notre profession, c'est un personnage que nous jouons) et que l'autre de l'autre est limité par la désorganisation du soi. Il s'agira de consteller nos moyens et les leurs, le groupe active leurs alliances à eux et bien sûr les nôtres, selon honnêteté de la démarche entreprise.

La visite à domicile est encore autre chose. On s'offre l'instant de voir, de la rencontre. L'autre est chez soi, et nous veillons à nous rendre à l'aise chez eux, tiens tiens le domicile devient le tenant lieu symbolique de cette rencontre impossible chez l'autre de nous, le cmp. à moins qu'il y ait du café, encore une fois nous pou-

vons nous laisser être accueilli par le café de nos patients, cela paraît une bonne monnaie d'échange. Pas de pièce, l'interface de l'extérieur et de l'intérieur en tant qu'intimité du patient, avec le passe-droit d'un breuvage, ou plus banalement d'une réponse à l'interphone. Je vous ouvre ... Je m'ouvre à vous.

Allo la Cmp, c'est Francine, je ne vais pas pouvoir venir voir le docteur, c'est pas grave ? L'infirmière passera quand même me voir ? Pas de souci, on reste en contact. On vient vous voir la semaine prochaine et on s'en parlera. Le docteur se tient à votre disposition.

Belle incertitude, quand tu nous tiens.

Le 17 mars,

Je voudrais écrire, au moins trois mots.

Après mon coup de sang de ce matin en réunion à la clef à propos des écrits.

Faut-il prendre du recul pour écrire ou est-ce écrire qui permet effectivement de prendre du recul. Je propose d'écrire dans les feuilles prévues à cet effet. Elles sont mauves violacées. Avec des colonnes et puis des sigles « cibles » « nom prénom »... finalement la forme même protocolisée coupe l'élan. Ce n'est pas une page blanche. C'est déjà un cadre formel dans lequel il s'agit d'entrer. Mais ça peut être aidant aussi. Eviter de se décharger... je crois qu'à se tenir, on s'aide à se tenir. Décharger... c'est bon pour la pub ça !

Trop court la journée bretonne à peine se croiser juste quelques mots... à redessiner ensemble sur ces pages que l'on écrit.

La journée est si dense qu'elle ne demande qu'à se déplier... le coup de sang de ce matin après qu'une collègue me dit « je sais bien que tu ne veux pas qu'on en parle »... « Comment ça je ne veux pas qu'on en parle. Mais enfin si on ne peut parler de ce dont on ne peut parler alors on ne peut parler. C'est ici qu'il faut parler de ce dont on ne peut pas parler. Je vous le demande ... » après j'ai même dit que j'allais rendre ma chemise quand une autre collègue remettait en question le travail, les outils en disant « c'est du pipo » et je suis rentré dedans... parce qu'on ne peut pas laisser dire des conneries pareilles Au début c'est du pipo et à la fin c'est n'importe quoi, y a plus d'éthique y a plus rien du tout, c'est la loi du plus fort et puis c'est tout. C'est quand même pas parce qu'ils se dégradent et qu'ils disent qu'ils s'en foutent qu'on va tout jeter par-dessus bord en disant qu'après tout ils ont bien raison, qu'on a qu'à crever et puis c'est tout !

Morbidité de la banalité et du confort-misme...

Après je suis auprès de K et de C, au charbon, qui n'en peuvent plus... des histoires pas possibles qu'ils se triment... des envies de se pendre et se pisser dessus... tu vois ça commence là très jeune quand ils comprennent que s'entourer de leur urine c'est la seule odeur qui leur corresponde... tout abandonnée à eux même en pleine déréliction....

Et je termine la journée fatigué par cet entretien avec une mère et son fils... et que me dit la mère qu'elle travaille de 8 H 15 du matin à 9 H 30 du soir sans être payé et en ne retrouvant jamais ses heures sup en RTT... elle travaille là, dans la grande surface d'à côté, ceux dont la fondation trône à Landerneau, dont le maire est le petit neveu... saloperie... c'est de l'esclavage... et puis les gosses bah y qu'à faire avec...

Enfin non j'oubliais mon dernier entretien. Le père qui s'est pendu dans le garage... un matin. Et son petit qui dit qu'il sent toujours la présence du père, de la mort qui pourrait venir lui prendre les pieds il a peur alors il dort avec une quille de billard... le corps- billard se pointe. Je lui dis qu'il fait bien de dormir avec ça si ça le rassure du moment qu'il ne se donne pas un coup avec dans son sommeil !

Mais bon ils déménagent... bientôt ils quitteront la maison hantée. Espérons que le fantôme y restera. Ah oui j'oubliais : le type avait promis à sa fille la veille qu'il ne se tuerait pas.

Drôle de monde.

Le 22 mars.

Quelques mots lus, en lien avec ces mots dits...

Dans un article du monde diplo intitulé « debout contre Vichy » à propos des témoignages écrits de Jean Zay et de Pierre Mendès France, eux que la France aujourd'hui honore et qu'elle aurait renié de leur vivant... ces deux gars se sont fait coincés par Vichy. Mendès France s'est échappé, L'autre y est mort. Le journaliste écrit, à propos de leurs écrits : « Ce qui frappe, quand on parcourt ce massif de documents, c'est la place centrale de l'écriture. Pour ces deux hommes d'action, elle ne relève pas simplement du rituel social ou du passe-temps. Elle est une hygiène intellectuelle, une discipline physique et morale, un moyen de résister à la désorientation et à la propagande. Carnets, journal, Mémoires, lettres aux proches remplissent une fonction essentielle, vitale : ils permettent de réaffirmer des vérités mises à mal, de maintenir une identité assiégée, de remettre en ordre un réel bouleversé et opaque. L'écriture, même intime, participe de la lutte ».

Et aussi :

François Ost : « en l'absence de certitude garantie quant au vrai et au juste, que peut-on faire d'autre, en effet que de parier ? Parier, c'est prouver le mouvement en marchant ; parier, c'est produire le sens (signification) en s'engageant résolument dans un sens (direction) déterminé. »

En ce sens parier sur l'incertitude, c'est redoubler le pari de son pari ; faire le pari du pari. Et parier, c'est évidemment plonger dans le registre de l'incertitude, de l'ouvert. Nous ne pouvons pas savoir à l'avance. Nous n'avons aucune garantie.

Et plus loin, encore :

A lire les mots écrits sur la collection des mots, je me demande ce qui pourrait bien nous empêcher d'y écrire tant il s'agit justement de ce que nous sommes en train de faire...

Le 22 Mars 2016

Ça bout tellement dans mon crâne que je pourrai y cuire des pâtes. Et c'est chiant. Entêtant. La vapeur sort de mes oreilles, la cocotte siffle. Se retenir, se contenir, ne pas craquer à dire des conneries non respectueuses, impolies. L'un l'emporte sur un tout, la communauté des autres (dont l'autre de soi de chacun d'entre nous) est réduite aux acquêts, aucun contrat nous lie, rien ne nous oblige à nous entendre, à être équitable. Il vaudrait mieux être là tout de même, on ne peut qu'être là ensemble, vivre l'un à côté de l'autre comme deux voisins d'un immeuble qui ne se sont jamais parlés.

Ils se sont frôlés dans la cage d'escalier, les odeurs de chaque appartement se sont extirpés du seuil pour embellir l'espace commun, les bruits du quotidien scandent la vie répétitive tel le tocsin de la chasse d'eau, le tambour de la machine du mercredi et les pas marchant sur les dalles du carrelage, quelque chose s'est transmis et à quoi bon parler, on s'est senti.

Cela commence par un bonjour et pas une parade de soi, à se regarder dans chaque reflet que renvoie le miroir du matin, le rétroviseur, la vitre de la voiture, les yeux de la secrétaire trop habitué à accueillir le médecin en constant mal d'amour. Faudrait-il monter un chapiteau pour que chacun y joue son numéro ?

Pour soi et pour l'autre, il y a sûrement le pour de trop pour que " pourri soi et pourri l'autre " l'emportent, car l'homme a le vice en lui, impuissant qu'il est, incapable de soutenir toutes les incertitudes de son existence, alors il joue aux semblants inévitablement. L'homme se rend inoffensif à lui-même en se feignant en permanence, en détournant son regard de l'inconnu qui lui tend constamment les bras. Ce qui fait lien, ce qui peut nouer le tout est l'élaboration d'un certain évitement, phobie de l'incertitude, slalom entre les abysses.

Vaudrait-il mieux pas percuter cette incertitude, lui rentrer dedans, s'y jeter, la défier ? L'hésitation est fatale, on ne peut qu'être entier. J'entends hier, ailleurs, qu'il faille bien différencier le perso du boulot. Mettre un bout de nous à l'HP, un bout à la maison, l'autre auprès de notre épouse. Force imagination (à deux balles en passant) pour lier l'un et l'autre en créant des passerelles, on peut ficeler sa vie comme un rôti, si on veut mais ce n'est pas pour moi. Ce sont comme je blablatais des ensembles. L'inverse court le risque, au grand dam dénoncé par cette logique, de cloisonner. Et comme dit Jeannot, cela pousse à y coller son oreille, ou à percer un trou pour la traverser du regard, la cloison, ce leurre, ce "oui mais" lancinant-pervers-narcissique. Alors je suis d'accord, pour y adosser le pari, car l'incertitude ne se laissera pas contempler. Le pari double la mise en surjouant la putain incertaine, en ne pouvant la contourner.

Chacun pour soi, chacun pour l'autre, chaque soi pour l'autre, chaque autre pour le soi. Soi et autre se tresse bien difficilement. Un coup de sang à Bayeux, un coup de sang à Boulogne, ça gicle tellement ça projette ! Pour qui, pourquoi, au service de quoi et le soi qui trinque. Vite une bière.

On ne fait pas tous le même pari, et donc pas le même plongeur. Rester à la superficie, à la certitude du flot qui reflètera encore l'image, le reflet narcissique vernissé qu'on aime bien voir comme notre gueule bien rasé du matin. On se regarde le pif, la barbe de hipster, ses dents bien alignés alors que le face-à-face avec soi-même est là pour que nous y soyons, là, les deux pieds sur cette terre, dans la direction (et le sens) choisie.

Tu plonges, avec d'autres en superficie, sont-ils tous en superficie ? Qui puis-je reconnaître comme plongeur ? Est-ce que quelqu'un souhaite être accompagné ? Quelle est alors l'alchimie collective qui créera l'esprit d'équipe et son fighting spirit, son vivre ensemble ?

" Le travers actuel est de constituer l'existant en objet. On commence par le collectif auquel ensuite on intègre l'individuel" Maldiney repris par l'interne. Pas sûr que je comprenne. Le collectif ne se construit pas certes, il vient comme l'homme marche devant lui. Les objets du collectif tels les réunions, concertations, groupe de parole etc. sont-ils une voie chosifiante ? Ou plutôt incertitudifiante ? Par où le collectif passe ? Bien incertain ce pari-là ?

Plonger pour les autres nécessite pas mal de recul de soi, contre soi ? On plonge en soi et ensuite on rencontre d'autres plongeurs et une nouvelle faune et flore, l'univers se déploie en une autre dimension, il existe une constriction, les éléments se rassemblent, puis à 30 mètres de profondeur le corps tombe en chute libre dans l'eau, la vitesse de la chute se fait ressentir en même temps que la sensation reprenne conscience en soi et évite l'irréversible. Décider de revenir à la surface, et cela ne vaut que si conscience il y a, que si dialogue il y a, que si des mots sortent de là. Il n'y a que les mots qui humanisent le fond. Le reste n'est que pure machination humaine ? De la colle-ectif ?

Le 26 mars

Ce matin, c'est l'insomnie. Probablement en lien avec la densité de la veille. J'avais déjà commencé à te répondre... mais le début a disparu. Manipulation impossible de l'ordinateur, les écrits sont passés dans les limbes, chez moi en arrière-plan venant tisser quelque chose du fond de l'être, dans l'ordinateur, nulle part.

Mon café chauffe. Ah y est-il est prêt, je me lève pour l'approcher. Toute la maisonnée dort ce matin encore. Mais j'entends déjà Maria s'éveiller : quelques coups sourds dans le lit au-dessus de ma tête me le font savoir.

Hier, j'écrivais un mot doux au directeur de l'hôpital qui envisage de faire pratiquer un quota de lits de « pédo » en pédiatrie, de 3 à 4 sur les 11 lits. Je suis furieux. Derrière cette réponse qui fait suite à un CREX – mon dieu la belle affaire – il y a tout de la violence d'aujourd'hui : banale sous couvert d'arguments rationnels de sécurité et de qualité des soins, de bon fonctionnement, de bonne gestion sous bonne gouvernance. Ce n'est rien d'autre qu'une lâcheté immense qui s'exprime ici l'air de rien, une forme de racisme tout à fait ordinaire, rien qu'une petite politique de ségrégation comme ça, l'air de rien en passant, comme une solution toute bête dont il ne faudrait pas faire un plat...

Heureusement, heureusement, que la folie humaine, sa propre démesure jamais n'entrera dans aucune mesure d'établissement, heureusement que cette dingue et folle et cruelle et superbe humanité dans tout son malheur et son bonheur ne se laisseront jamais mettre en boîte. Il y a toujours un effet de retour. A voir l'anti christ de Lars von Trier, je dirais même que c'est la mise en boîte qui provoque la violence folle de la destruction. Plus on cherche à contrôler, mesurer, ratiociner, plus la pulsion, dans son moteur premier se transmue en force chaotique, de vie et de mort... c'est absolument cela contre quoi nous nous devons de lutter aujourd'hui. L'impossible mesure de la démesure, le déni profond de la folie en l'homme, la banalisation ordinaire de notre propre violence, conduit à des formes d'extrémisme dont nous savons la terrible inhumanité.

En entretien hier, avec les parents de K, avec qui l'on travaille, effectivement depuis ce dernier entretien où K était présent, pendant lequel on avait tenu l'enfant hurlant et tapant, son père d'un côté et moi de l'autre, sur lequel on était revenu, en réunion clinique pour tenter de penser l'affaire, qu'alors nous apparaissait combien, peut-être, sa violence permettait d'empêcher de penser, de s'y mettre, au travail, de tisser des liens, combien sa violence avait une fonction de protection, elle protège ses

parents de la confrontation à une histoire impossible à partager tant elle est terrible... je me souviens de ce moment où un soignant avait terrorisé K, alors qu'il se trouvait auprès du cimetière de poissons, où le soignant en question semblait avoir été un fantôme pour K, qui s'était pétrifié, et glacé sur place. K venait de fiche des coups mauvais ... comment hier, entre deux, une soignante demande à me parler, ça ne va pas du tout Antoine, je ne sais pas ce que je dois faire, c'est avec K, il a donné des coups, et puis il faisait rien de ce qu'on lui demande, il continue à nous insulter, et puis lui avec un autre qui a fait vraiment mal à une autre collègue... mais je ne sais plus quoi faire Antoine je ne sais plus quoi faire, l'émotion monte, j'ai peur tu comprends j'ai peur de ce que je pourrai lui faire... je l'ai pris et je l'ai collé contre le mur... je sais pas ce que j'aurais pu lui faire tu te rends compte... on est là pour les soigner et là... c'est plus possible... regarde mes mains... j'en tremble... les mains du meurtrier se mettent à trembler. Nos mains meurtries, nos mains meurtrières... nos mains couvertes des meurtres d'hier... combien de crimes portons nous encore dans nos mains... combien nos mains ont elles héritées de crimes... elle reprend : et puis tu sais je ne sais pas pourquoi mais j'ai dans la tête ça fait longtemps que j'ai ça dans la tête, mais quand on parle de K en réunion et tout, j'ai toujours le mot infanticide qui me reste, qui me revient en tête... c'est peut être une connerie, c'est sûr même mais voilà, je voulais te le dire aussi...

dernier entretien du soir, après cette belle journée pendant laquelle nous venons de co signer deux signalements pour faire entendre, tenter de faire entendre nos inquiétudes à propos de T et de C. pour C, en effet, on commence à comprendre : comprendre qu'on a rien compris. Qu'on ne pouvait pas comprendre parce qu'il y avait des choses, peut être, qui ne nous ont pas été dites... c'est ce que C a pu confirmer... oui en effet... il y a des choses que je ne peux pas dire, des secrets, qui faussent toutes les paroles, qui ont fait tourner la tête aux mots, qui ne tiennent plus, qui ne signifient plus rien... alors les mots ne sont plus que des mots creux et vides, sur lesquels on ne peut plus compter pour se dire... et nous sommes terriblement livrés à l'horreur d'un monde sans mots, prêt, tout prêt à la destruction.

Et voilà donc que je rencontre ces parents formidables de K. ça transfère à fond. Pour le dire autrement, je les admire, je leur suis reconnaissant de la confiance qu'ils se font, au milieu de leur détresse, qu'ils s'engagent sur la voie de l'humanisation de leur histoire, avec tant de courage... et on y va, je suis exigeant, leur demandant de dire ce qui leur passent par la tête... on parle du trophée, de piédestal... de statut et de statue. De combien depuis le dernier entretien, me est à fleur de peau... qu'elle ne se souvenait pas et maintenant se souvient de la façon dont sa mère lui parlait sans cesse, cette dévalorisation permanente, cette moquerie, ces mots acerbes et

cruels... et me qui ne se souvenait pas. Qui continue de voir sa mère en l'excusant. Et combien je tente avec eux de resituer ce que la violence est. Ça fait mal de se souvenir. On n'est pas là pour se faire du bien. N'est-ce pas. Mais pour exister. Ce qui peut être douloureux. Alors je resitue combien pour l'un comme pour l'autre – le père s'est fait tapé dessus de nombreuses et sévères fois par sa mère- ils sont subis de graves coups, d'une violence faite à l'enfant, qu'ils ont ça en commun, cette violence et aussi le refus de la nommer comme tel, la tentative d'éviter de la reconnaître, en banalisant et en excusant... mais nous n'excusons que ce que nous avons pu reconnaître d'abord non ? Alors j'entends que la mère du père, remplace les enfants. Sur le piédestal, il n'y a qu'une place. Et une enfant en chasse un autre. Pour être à cette place. Il faut faire des bêtises, ou être malade. C'est le cas de la sœur du père aussi. La préférée. Il l'appelle l'autre. Il ne veut pas la prénommer. Il ne la reconnaît pas comme sœur. Celle qui va si bien qui commet une tentative de suicide à chaque annonce d'enfant à venir de sa belle-sœur. Lorsque les parents de K annoncent qu'ils attendent un enfant, ça se passe dans la semaine de Noël, la sœur du père, « l'autre », tente de se suicider... et puis ce qu'ils ont appris il y a 15 jours... parce que j'insiste... sur cette histoire d'enfant mort. K met en scène en effet un enfant mort, à cacher, ou caché... qu'est-ce que c'est que cette histoire... les parents ne voient pas... je dis qu'il y a un enfant qui en remplace un autre... je demande précisément s'il n'y a pas eu un enfant mort avant la naissance de « l'autre ». « L'autre » qui semble même par son nom innommable porter le visage d'un autre, d'une présence fantomatique... non me dit-il. Il n'y a pas eu d'enfants avant elle. Comment le savez-vous ? Vous l'avez demandé ? Il sourit... me de reprendre non parce que de toute façon elle était enfermée... elle n'aurait pas pu... ses parents étaient des monstres... des monstres ? C'est à dire... je demande à Mr de parler... c'est à lui aussi que revient d'abord la mise en mots qu'il résiste à dire mais qu'il semble en même temps n'attendre que cela, de pouvoir partager l'horreur... oui c'était des monstres... on l'a encore appris il y a 15 jours, dans le journal... mon oncle s'est suicidé, il s'est pendu... il venait de passer au tribunal parce qu'il battait sa femme quand il avait bu... il avait raconté- je comprends que c'est l'avocate qui a plaidé pour lui qui a raconté- qu'il avait été battu à mort, enfant, enfermé dans une cave au sous-sol de la maison sans boire et sans manger, attaché par des chaînes... dont il a réussi à s'échapper et a été confié en famille d'accueil ensuite... oui le père de sa mère était un monstre... qui mettait ses douze enfants au travail comme des esclaves, qui dormait par terre, qui creusait la terre pour faire le sous-sol de la maison, qui devait se tenir à genoux sur un manche à balais, qui prenait des coups de ceinturon... sa mère à lui qui était l'ainée... et qui quoi ... on ne sait pas... il a fait de la prison... pour trafic de bagnoles... et puis il a failli tuer un type. Son voisin. Qui

était dans le cimetière... il a lâché son chien qui était très entraîné en lui disant d'attaquer... attaquer son voisin avec son chien dans le cimetière... combien reste-t-il d'oncles ? Deux se sont pendus déjà ... et sa mère continue de voir ses parents... ils viennent chez elle... et K les a déjà rencontrés... évidemment il ne sait rien de tout ça... il en donne juste la forme, aux travers de ses symptômes... d'un enfant littéralement terrorisé... par les chiens, les adultes, la mort...

Combien nous pouvons être attachés à sauver nos bourreaux en perpétuant leurs crimes ou en tentant de les racheter en faisant « tout l'inverse » (en voulant leur montrer combien nous avons réussi nous, à prendre soin de nos enfants, eux qui ne servent donc plus qu'à ça, à faire voir, faire valoir, comme instrument d'une vengeance), et en tentant l'oubli faute de pouvoir pardonner...

Attacher pieds et poings liés à nos vieux...

Jusqu'à glorifier les monstres...

Merci la vie.

Bon week end de pâques.

Je me rappelle que dieu est mort.

Qu'il n'est plus à attendre au ciel. Que du ciel rien n'est à attendre. Que c'est à nous là, maintenant de penser et de faire le monde, de l'écrire et de le lire, pour y découvrir sa fragile et délicate peau... palpitante ... je me souviens aussi que celui qu'on appelle le christ, d'après René Girard, a défait le sens du sacrifice. Qu'aujourd'hui, nous savons combien il n'y a pas de sacrifices utiles. Que personne ne doit être et ne doit se sacrifier. On ne fait pas ça.

Le 29 Mars 2016

Entre paradis et néant, Nietzsche propose la pensée de l'éternel retour. Je ne l'ai pas vraiment étudié mais j'entends la nécessité pour cet enfant K de faire, refaire puis refaire sa vie, revivre chaque jour de son existence en tentant le meilleur de lui-même quotidiennement, tenter d'exister chaque jour puisque chaque matin ça tombe et il faut se relever, en vouloir.

Demain je revis la même journée en espérant mieux, plus de tranquillité.

L'éternel retour pour lui est peut-être la répétition morbide s'illustrant devant lui, face aux suicides de ses proches, de ses guides adultes. Il en fait le constat et se rend sujet de cette histoire sans fin, sans but, pleine de non-dit. Difficile de faire tourner sa vie (ou plutôt d'en donner une direction) sans le mode d'emploi de ce qui est transmis. Il y aurait bien des choses à lire pour K, seulement qui a écrit pour lui ? ... Là, la place du thérapeute et son travail d'écrit. Il ne s'agit pas de se complaire dans l'incertitude, le pari de l'incertitude nécessite certainement qu'on se détermine un minimum. Et Nietzsche de reprocher à l'homme moderne d'abandonner toutes fins à son passage sur terre (je retraduis à ma guise). Il ne peut pas être reprocher à K de chercher une fin à son existence. Il est pour ainsi dire " le premier homme " (Albert Camus) de sa si jeune vie.

Et puis ce dimanche au Channel à débattre sur l'éducation nouvelle avec Franck Lepage ... Une fille rapporte apprendre pendant 4 ans la langue italienne, rien n'en reste, le néant de sa volonté à l'apprendre a tout simplement appelé le vide comme sauvegarde de ses ambitions. A force de tâtonnement, elle trouve sa voie : les éclaireurs. La lumière fut pour elle, elle est partie, elle s'est (être soi) où elle va. Et quarante autres personnes de décrire tous les chemins indirects les ayant menés à ce qu'ils sont aujourd'hui. La guidance de l'école marche très peu, et pourtant on laisse l'école nous déterminer alors qu'elle devrait suffisamment impulser, être la scène de tous ces débats pulsionnels. À croire qu'on ne croit plus en l'homme en l'assimilant à un être capable de toujours plus que celui qui l'a précédé, accroissant ses capacités tout bêtement. Sauf qu'il ne s'agit pas de cela. K est invité à se surpasser, à développer de quoi se départir de la violence de ses proches. Il n'est pas invité à mieux s'abstraire, à s'adapter à un monde, à être bien (content d'être là comme tu le dis) en faisant semblant. K devrait être le superman de son histoire familiale en tentant de la survoler. Pour l'instant, cela n'a l'air de rien, et les collègues en vivent les aléas quotidiens, l'éternel retour. Le pari de l'incertitude devient alors une pratique au jour le jour.

Cela me donne un élan supplémentaire à revenir sur le passé de maltraitance de Michael, qui me dit avec sa belle indifférence psychotique, revenu du néant des rues boulonnaises :

" ah oui je me suis fait battre à coup de ceinturon, de règles sur les doigts par mon beau-père pendant que mon père était incarcéré jusqu'au jour où je me suis réveillé en pédiatrie à 6 ans après 15 jours de coma, là je ne l'ai plus jamais vu, j'ai été à campagne les hesdins, il y avait 100 enfants, je ne me souviens plus si j'allais à l'école, voilà, après j'ai été en famille d'accueil, il y avait 4 autres enfants je ne me souviens pas leurs prénoms, on allait dans les Vosges à Gerardmer, mais à 13 ans et demi j'ai dû partir, je ne sais plus pourquoi ".

Ce jeune a cru qu'il allait pouvoir devenir pâtissier, il faudrait qu'on veuille de lui, lui le psychotique, un CAT à Lens aurait pu lui offrir une nouvelle chance. Sinon, il a cherché sa voie : à Londres, proche de la cathédrale, pour prêcher le bien, retour au cpoa vite fait bien fait. Il voulait aller à Madrid, Rome, Strasbourg en état de pleine prophétie chrétienne. Il me sort ses 15 figurines de la vierge Marie. Voilà, c'est ça, "tac tac tac". Entre paradis et néant, il tourne au néant de sa psychose dans le service et j'en viens à regretter sa période mystique, l'église ne voulait toutefois pas de lui. On cherche à trouver une direction. En attendant, cet après-midi il mangeait des Kinder Bueno à poil dans son lit. J'invente l'idée de consulter son dossier d'aide sociale à l'enfance, transfert d'une idée me provenant d'une éduc' rappelant le soin pris dans les dossiers pour que soit possible un jour la lecture d'une vie ayant échappé. Il ne sait pas lire, on lui lira. Entre paradis et néant, son histoire indicible à ce jour manque à se parler.

Émile, lui, a arrêté d'écrire. Il souhaite tourner la page (sic). Il a repris le travail de ses jardins. Et il s'est lancé dans la construction d'une extension de son garage avec ses gendres. Il construit à nouveau son histoire. Il pense toujours à son père, sans s'en culpabiliser. L'écrit reste, quelque part, pas pour autant inaccessible. Le non-dit fait place au secret. Le travail de l'écrit reste, inaccompli et cette incomplétude est assumée. Émile est à mon sens devenu un surhomme (Nietzsche) parmi les siens. Il ne traîne plus comme un boulet au pied la charge massive de la mort de son père.

Enfin, Adélaïde pète la forme. Elle va se marier. Les moments de dépersonnalisation deviennent rare, ils ont un mot pour elle et cela change tout dit-elle. Aussi, elle travaille la photographie. Elle regarde par l'objectif un monde qui s'ouvre à elle, grand angle, exploration d'une esthétique de la nature, captation d'un trait de visage et d'une expression. L'appareil photographique est devenu ce moyen transférentiel privilégié de sa relation au monde. L'objectif était retourné sur elle, comme une vieille chaussette, agissant sur elle comme le judas d'une porte sur sa chambre, persécutant. Tiens d'ailleurs elle me parle de ce moment en cabanon délaissée par l'équipe des urgences d'une ville du sud, à la merci des regards curieux des passants, humiliée par le seau des toilettes s'offrant à elle. Merci Nikon de lui rendre sa dignité, de lui tracer sa voie. Le pari de l'incertitude aurait-il besoin d'un objectif ?

Tu as écrit que Dieu est mort ...

Ces personnes luttent aussi pour ne pas être leur "dernier homme" ...

Entre paradis et néant ...

Le 30 Mars.

Quelques mots pour vivre.

On évite de nommer. La violence, la douleur, la souffrance. Ce qui fait mal, on ne le voit pas, on ne l'entend pas. On le néglige. Notre travail, n'est-il pas, et je pense là, exactement comme Edouard Louis le fait de son côté, de restituer la vérité là où elle évite de se dire. Ce qui s'est passé, s'est effectivement passé. Et c'est bien à moi que c'est arrivé et non pas comme si ce n'était pas à moi, mais à un autre que moi... la violence nous fait nous dédoubler. Afin de ne pas subir les coups qui nous tombent dessus, afin de sauver l'humanité de son inhumanité, nous offrons un autre que nous-mêmes à l'autre qui nous abîme. Ce n'est plus à moi. C'est donc à l'autre. Ce n'est pas moi. Je ne suis plus là. Je me suis absenté de moi-même. Mais alors ça sonne dissonant. Toutes les fois où nous ne nous accordons pas à nous-mêmes sonnent faux. Les autres peuvent bien plus l'entendre que nous-mêmes. Bien qu'en effet nous nous en défendions sans cesse. Nous nous défendons de la peine, de la tristesse, de la blessure comme si nous ne l'avions pas subie. Comme si ce n'était pas à nous que c'était arrivé. C'était à un autre que nous. Qui ne s'ajuste pas à l'autre de nous-mêmes. Le pont entre eux est impossible, nous sommes coincés dans l'errance de leurs dissonances.

Donc la vérité et surtout : ce qui fait dire à Jean Genet « le miraculeux malheur de mon enfance »... où il évoque selon moi les affres d'une répétition dont il cherche à se dégager, à s'en délivrer, au fur et à mesure qu'il la répète.

Je pense ici à combien nous sommes attachés à nos bourreaux. Combien nous devons parfois payer pour des crimes que nous n'avons pas commis mais que nous avons bien subis. Là-dessus s'ouvre le régime de la culpabilité. Mais la victime du sacrifice est innocente. Et nous pouvons dire avec lui : nous sommes innocents. Nous n'avons pas à payer des crimes que nous n'avons pas commis et que pourtant nous héritons.

Mais oui nous sommes, nous autres êtres humains profondément attachés à la souffrance, aliénés à celle-ci. Et ce n'est pas en banalisant, en dramatisant, en évitant de la nommer que nous pouvons nous en dégager. Au contraire, il s'agit d'abord et avant tout de reconnaître ce qui est effectivement arrivé. Ce que nous avons effectivement vécu. Sans d'avance excuser l'autre en lui trouvant des pré-

textes du style « il était fatigué, il n'avait pas d'argent, il ne pouvait pas faire autrement, il faisait ce qu'on lui avait fait... »...

Isigny tout de suite m'appelle et je suis en retard...

Hier réunion avec le directeur de l'hôpital et la direction d'Isigny... je n'étais pas invité ni la chef de pôle de pédo... qu'en pensez-vous docteur ?

Ça fait mal, on en rigole

ou bien ?

ou mal ?

Le 1 avril.

Hier, je t'écrivais. Mais les mots n'ont pas été enregistrés.

Avant-hier, aussi et les mots n'ont pas été enregistrés.

A croire que ces mots peinent à s'inscrire ou alors, que par la grâce des erreurs de calcul, je suis obligé de réécrire.

Hier j'écrivais sur l'accord.

Je résume ce que j'écrivais.

Il y a un faux semblant à déceler autour du terme d'accord.

C'est comme s'il y avait un accord à trouver et qu'une fois cet accord trouvé, l'accord conclu, nous en avons fini avec la nécessité de poursuivre le travail d'accordage.

Je pense au contraire que nous n'avons jamais fini de nous accorder à l'autre. Chercher l'accord conviendrait mieux. Il se peut qu'un accord soit trouvé, à un moment, au moment opportun, au bon moment, mais sitôt trouvé, il se perd et nous devons le retrouver.

Nous pourrions imaginer que nous ne nous accordons les uns les autres que par la grâce des désaccordages successifs (trop haut, ah, trop bas, trop haut, là c'est juste, ah là non, ça ne l'est plus, trop haut... etc...) chercher l'accord donc, un accord vers lequel tendre et s'entendre.

(Sonnerie de feux... j'imagine qu'un enfant s'est débrouillé pour détraquer les alarmes. C'est la seconde fois de la matinée...)

Donc on ne peut pas brandir l'accord comme on brandit un spectre ou sa bite. C'est exactement comme la vérité ou la démocratie. Celui qui la brandit et la proclame comme un état de fait est un menteur. On peut faire l'exercice quotidien de tendre vers la vérité. On peut chercher à construire en permanence la démocratie. Mais nous ne pouvons pas détenir la vérité, dire honnêtement « je suis en vérité avec moi-même » ou « c'est ma vérité » sans mentir, ni, de même, proclamer que « nous sommes en démocratie » sans la défaire aussitôt, sans faire malgré soi l'aveu d'une formation totalitaire au moment même où on la proclame comme réalisée, comme n'étant donc plus à faire. Il en est de même pour l'accord. L'alternative qui

se présente souvent de type « on est d'accord OU on n'est pas d'accord » est une fausse piste. Il serait plus juste de penser que nous avons à nous accorder l'un à l'autre. Sinon, je pense qu'à rester dans la configuration de l'accord OU du désaccord on se retrouve à voiler un rapport de pouvoir qui sous-tend cette prise de position pour l'une ou l'autre des parties en jeu : dans ce cas-là, on se raccorde à la position de l'autre ; c'est l'un contre l'autre, au sens d'une opposition partisane.

Lou entre en vrac dans mon bureau. Hier, avant-hier, aussi. Que je sois en entretien, ou en réunion, elle débarque, ouvre grand la porte et si elle voit que je suis effectivement occupé avec d'autres, elle lâche un juron. Quand elle s'en va par une porte, elle revient parfois par l'autre. La dernière fois, elle défilait au milieu de la réunion du mardi matin avec les collègues. Tout à l'heure, une soignante l'accompagne pour que l'on prenne un temps ensemble. Je lui propose de s'installer dans le fauteuil et elle commence rapidement à faire tomber la lampe, à donner des coups de pieds. Je l'invite en la prenant dans mes bras, en la portant comme un bébé. Elle ne se débat pas. Mais n'y reste pas. Elle glisse et s'arrange pour retrouver les bras de la collègue. Elle a un rouge à lèvres pour enfant qu'elle n'arrête pas de mettre sur ses lèvres. Elle dit que ses parents sont des connards et qu'il n'arrête pas de lui taper dessus. Elle s'apaise alors que la collègue est derrière elle. Elle est allongée. On a mis une couverture sur elle. Elle dessine des marques sur les peluches avec son rouge à lèvres. Elle rit en dessinant l'endroit du sexe. Elle me balance la peluche à la figure. Je ne suis pas apeuré. Quelque chose est grinçant. Ça grince dans le transfert. Ce qui grince est rouillé. Une dérouillée ? D'autres marques sur une autre peluche, balancée à la figure. Je ne comprends pas ou mal ou autre chose... je dis ça. Mais aussi que j'entends bien, après être resté en silence, que je suis interpellé par ces traces... que je me demande si quelqu'un lui fait du mal ne la respecte pas. Elle me crache dessus. Se salir. Et salir l'autre. Ce que ça peut bien évoqué ... ce temps nécessaire pour comprendre. Ses parents qui ne sont pas venus au rendez-vous prévu... de cet accordage si difficile à trouver... ça grince. Corde de violon cassée... sitôt après avoir quitté l'entretien, c'est elle qui va déclencher l'alarme incendie. Après ce sera le tour de K. et ensuite d'autres. On a eu l'alarme incendie à sonner à plein dans les oreilles. Les électriciens sont venus. Au moment où ils repartent, je leur demande si on ne peut pas la débrancher. Ils répondent formellement que c'est bien impossible mon petit monsieur. Et je continue en disant qu'ils pourraient rester un peu avec nous, avec les enfants. L'un d'eux me dit en riant qu'il ne préfère pas parce qu'avec lui ça ne se passerait pas comme ça ; et qu'ils auraient une autre forme d'éducation que celle-là... son rire a entraîné le

mien qui sonnait faux. J'avais honte d'une telle remarque. Je m'en suis dégagé en prenant le tour à la rigolade. Mais ça ne me fait pas rire du tout. Quelle idiotie stupide peut faire penser aux hommes que l'humiliation, la brimade, la punition féroce et sévère puisse éduquer, éveiller, honorer, garantir le respect...

Au séminaire, nous sommes allés en terrasse, boire café et bière, on était bien au soleil pour parler anthropopsy... j'ai pris sur moi de changer l'habitude, la convention pénible du cadre auquel on s'ajuste parce qu'on y est forcé. Combien nous nous conformons aux règles qui pourtant n'ont aucun sens et nous servent pas, pire même, nous desservent... mais bon voilà qu'une interne fait part de son travail en prison, de la demande de l'administration pénitentiaire pour faire le diagnostic qui permettrait de maintenir ou non la décision consistant à laisser un détenu au mitard... cet endroit fermé sur lui-même, avec pour seule lumière celle qui vient du ciel... comme si nous étions au fond du trou, au fond du puits... au fond du fond. Quelle est donc l'idée qui admet que l'humiliation de l'être humain permette son sauvetage, sa réhabilitation parmi les hommes ? je ne vois là qu'un désir profond de vengeance, d'une logique revancharde, de celle qui punit pour avoir été, soi aussi puni...

Je crois aujourd'hui qu'on ne se délivre de la répétition mortifère qu'à la condition d'avoir pu inscrire dans un récit ce que nous avons effectivement vécu... ce dont le corps porte encore les marques, dans la profondeur de ses plis secrets.

Nous revenons d'être allés chercher à manger avec Romain quand nous entendons des cris terribles en provenance de la cour de la clef des songes. Cris de sauvage, de bête hallucinée, de poule ou d'âne. Ces cris inquiètent. Alors que nous arrivons Brice se tient assis là-bas, sur un petit parapet. Je me demande qui cela peut bien être. Je ne l'avais pas encore vu comme ça. Mais oui c'est bien lui. Je suis à quelques dizaines de mètres devant lui. Lorsqu'il me voit, son cri commence à se faire audible à mes oreilles. T'es mort t'es mort lâche moi lâche moi... t'es mort... je tends la main. Il marche vers moi en hurlant ce cri qui sature les oreilles. C'est un cri déchirant, celui de la déchirure. Il s'approche en hurlant les mêmes mots, peut-être d'autres aussi dont je ne me souviens plus... et frappe dans ma main tendue un coup de poing, recommence puis d'un seul coup « câlin » dit-il en me serrant puis s'éloigne et reprend son hurlement... Tentative de parole... il continue puis re-

vient vers moi, essaie un autre coup, dans son espace halluciné et je lui attrape le bras. En lui disant de venir avec moi dans le bureau, ce qui l'apaise aussitôt puis reprend son cri, en entrant dans le bureau. L'espace est infini et sans bord... il ne sait pas où il est. Je lui demande de s'asseoir. Il ne peut pas visiblement je le prends sur les genoux et le tient plus fermement les bras espérant qu'une couverture physique lui permette de trouver un contenant apaisant à ses pensées tortionnaires. Il continue de crier. Je dis ne pas savoir si je dois le tenir ou le laisser... c'est ce qui fait sourire S qui m'a rejoint pour lui donner une tasse de chocolat chaud qu'il demande à boire mais qu'il n'arrive pas à boire, elle me confirme avec son sourire que c'est bien ce qui se passe avec lui depuis ce matin, entre laisser et tenir, d'un ajustement, d'un accordage bien difficile à trouver... il va vers l'ordinateur, enregistre mon document, repart, quitte le bureau, cherche un autre ordinateur, arrive à boire une goutte de chocolat, S l'accompagne, danse avec lui... il met un casque sur ses oreilles peut être pour faire taire ses voix qui l'assaillent... qu'a t on été capable de faire donc à cet enfant ?

Ajustement, accordage : travail de l'incertitude ?

Tenir au silence et à l'incertitude, cela relève bien d'une certaine éthique de travail. Ecrire, une discipline d'autant plus nécessaire que le monde aliéné présente tout à l'envers, en faux semblant permanent et qu'il nous faut retourner la terre pour redécouvrir que c'est au cœur de la blessure que l'homme prend son souffle. Etre là d'abord et avant tout comme des êtres humains et non pas des pseudo humains sous couverts de nos statuts pétifiants.

Etre humain pour et avec l'autre, un pari à oser prendre, un risque à courir, une vertu à aiguiser. C'est tout à fait contre nature.

Du 1er au 5 avril 2016

Accord, désaccord, partition. " La clef de sol docteur " me dit Franck le psychopathe des Carpates qui a confondu l'empire des neiges et la frénésie de la ligne blanche. Il a cru, le con, être poursuivi par la mafia russe. "Mais si docteur, ce ne sont pas des spams, il y a des coïncidences troublantes". Bah oui, chez lui, il faut

trouver coûte que coûte le coupable, le fautif, le persécuteur. Et quand on ne trouve pas, on s'excite sur le père et on se laisse reconforter par la mère. Emballé c'est pesé, Francky explose de trop manger, fumer, boire, et se poudrer. Impossible de se séparer, ils sont collés comme deux bandes velcros. Et la mère est contente d'aider son fils hospitalisé à la psychiatrie. Et le père traite même le psychiatre de son fils d'incompétent, il porte plainte contre moi. Ils se vomissent dessus, ils jouissent à se mettre sur la gueule encore et toujours. Comme j'aimerais les voir fut un temps en maternité. Ils devaient être heureux. Mais cela ne suffit pas. Trop d'amour, trop d'autorité, et voilà une éducation à se mentir, à faire semblant. rien à réajuster là-dedans, une fausse route depuis le départ. C'est malheureux à dire, je le dis quand même à celui que je considère comme mon patient. On devrait exécrer la médiocrité de certaines de nos existences. Il n'est jamais trop tard.

Comme je suis dans le pari de l'incertitude, je les ai poussé à se séparer, lui de prendre un studio et de se démerder plutôt que de me chercher à me prouver qu'en 6ème son père avait et patati et patata. Et le père de se soulager de ma décision comme si j'avais placé le fiston. "Oui mais" tu sais le fameux "oui mais", plus vice-lard et retors tu meurs, "Oui mais docteur je suis influençable". Dommage de le découvrir à 30 ans, fallait s'affirmer. On ne va pas lui ouvrir un groupe de parole le gus. Il est encore loin de s'affirmer dans l'affirmation du doute. Le pari de l'incertitude n'est pas venu toqué à sa porte, bordé comme il l'était depuis toujours, excusé de son insolence à ne pas prendre la vie au sérieux. Quand je t'entends parler de K, de lou, du t'cho qui hurle à se déchirer, je me dis qu'ils peuvent être de grands hommes ces gosses-là entouré qu'ils sont. Lui n'a plus qu'à refaire sa copie. Et il s'y engage le con, on le provoque et il y répond. Fini maintenant les conneries. Aurait-on tort de dire la vérité aux gens ? On va l'édulcorer, pour qu'il ne s'en saisisse pas ? À quel jeu jouons-nous dans ce cas ?

Et puis, Jean, le fameux Jean. 24 ans et 6 ans d'UMD, capable de passer à tabac un infirmier de l'umd, le psychiatre de là-bas capable de déblatérer sur lui dans son courrier du genre "oui il est capable de s'acharner, de ne plus savoir s'arrêter" "avec une volonté de faire mal", c'est parfaitement dans le style, quelle rhétorique. Et nous, petite équipe de rien du tout avec nos infirmières parfois bien inexpérimentées, tellement spontanées et vivantes dans l'accueil. Elles tremblent comme des feuilles. On l'accueille, on n'a pas le choix, oui ce n'est pas la vraie vie, de celle qu'on choisit, celle pour laquelle on se détermine, il arrive-c'est le telle date. On essaie d'avoir envie. On se prépare, on pense le cadre en y introduisant de la sécurité, de l'entraide, des occupations. On serre les dents. Il a été accueilli le bougre, psychose autistique déficient profond, et ayant vécu 6 ans en umd, on ne sait pas ce

que cela fait de passer son adolescence dans ces quartiers, on imagine, pas trop en fait. Ça prend, et puis un jour ça monte, on ne sait pas, et lui non plus. Il y a tellement de raison. Imaginons l'éloignement avec ses parents, aussi défi-auti-psycho que lui. Tous les jours, ils voient entrer et sortir le commun des mortels, c'est le statut que je donnerai à ses yeux de la personne schizophrène qui vient passer sa crise dans le service comme on part une semaine au festival d'Avignon. Il n'est pas grand-chose, sa sortie c'est pour jamais pour l'instant. Il a un livre sur le football, genre les meilleurs joueurs de la planète comme Franck Ribéry.

Vendredi. "Tiens-moi la main docteur". Je lui tiens, j'ai retenu la leçon du Roulot, cela l'apaise un temps. Il est agité, très agité, il ne sait plus qui il est, le dialogue est rompu. Il sort de sa chambre. Il déconnecte. Et Boum. Il me frappe. Je ne sais plus ensuite. La violence rend aveugle. Et il se dirige vers le cadre qui l'aplatit d'un superbe tour de rein dont il ne se remettra qu'après ses deux semaines d'arrêt. Rien que de l'archaïsme durant ces 3 secondes où je me dis que les femmes ont été épargnées. Angoisse archaïque pour un jeu d'arcade. On est dans le jeu, notre engagement est entier. Il paraît que cela couvait. Les commentaires (dont on se passerait) sont comme ceux de spectateurs heureux de ne pas être allés voir le dernier film pourri au cinéma. Ils n'ont pas eu à perdre leur temps. Par contre, qu'est-ce qu'ils en savent sur ce qu'il faut faire ? Encore aujourd'hui, il n'y avait pas beaucoup de monde pour voir le petit enfant sauvage. Dans l'instant d'après cette agitation, je pensais à cette violence, en fait non je ne pensais pas. J'étais grogüi. Le séisme de cette agitation me traversait. Alors que je donnai les premières mesures à prendre, je ressentais de l'émotion, ma gorge se serrait, et mon regard soutenait celui de Jean. Je tentai de voir en lui ce qui représentait la violence, ce qu'il avait d'humain, le regard reste, le regard évoque et transmet ce qu'il vit de sa dislocation. et pas grand-chose d'autre. Et Jean de me demander à tenir sa main. On engage la contention, à contrecœur c'est sûr pour tous ceux ici-bas (alors faut pas nous dire que contenir c'est de l'acte anti-soin, anti-parole, adieu les idéologues et autres consultants d'une psychiatrie qu'il ne pratique plus). Contenir, pour que cela ne se reproduise pas dans la minute, c'est la réalité de ce qu'il se vit là devant nous. On peut jouer les artificiers de la réalité, là devant nous est un patient qui malgré 300 gouttes d'haldol, 400 de loxapac s'agite, le réel n'est pas la réalité, il n'y a rien d'imaginaire sur cette scène. Oui on peut se refaire le film de sa vie, il a toujours été agité auprès de parents qui lui ont transmis leur folie. Un premier avril, on doit faire, on aimerait gommer sa présence, ne pas participer à ces actes coercitifs. Seulement, il faut y aller, s'engager à contre-courant, pour que Jean continue ce qui ne ressemble plus à grand-chose, que perdure le chaos. Pulsionnellement, c'est dur d'annihiler à ce

point un être, en attendant que se pense ces actes, que l'équipe se restaure pour l'aider à nouveau. Le vécu de répétition est terrible, il manifeste ce qui a fait l'indication de son départ pendant 6 ans, et cela n'a tenu que 2 mois, 60 jours. Faudrait-il qu'il vive à jamais entre 4 murs, 15 vigiles, des milliers de gouttes de neuroleptiques, que sa vie ressemble aussi peu à la nôtre ? Il ne s'en souvient plus. Il ne connaît pas, n' imagine pas ce qu'il rate, manque. Sa pensée n'est malheureusement pas vide, elle est néante, elle n'est pas. Cette violence agie est affligeante, comment peut-on être rendu à cela ? Des membres désarticulés frappant au hasard, cherchant appui dans l'air et parfois dans les os des autres. J'ai une sensation, celle de ses poings sur mes avant-bras, je n'ai pas de bleu, je n'ai pas mal, j'ai une sensation pesante, les éléments ont cogné, se sont entrechoqués, je n'ai pas envie de lui reprocher, ce n'est pas le sens, il est innocent, je suis coupable de ne pas avoir su éviter, aurait-t-il fallu augmenter les doses ? je lui avais refusé un câlin la veille, lui me remerciant de lui avoir tenu la main déjà à ce moment, il était en train de chuter, s'effondrer. Il a accepté un moment d'aller se couper du monde, certes d'une unité, accompagné des Inf qui allaient l'accompagner. Il n'aurait peut-être pas tolérer que le repas soit pris départi du self de l'unité. Non, je ne veux pas. On a ressenti l'envie d'en découdre. Le corps parle, il va expulser un peu de son mal-être, personne ne lui en veut. Nous, petite équipe, on ne peut être 15 constamment autour de lui au cas où. Merde, il n'a pas de chance. À quoi est-il voué ? Je déteste la violence, rien de charmant là-dedans. Mon corps en tremble encore, cela me cisaille. Ma poitrine est lourde. Ce qui vient de se passer est massif, réel. Sommes-nous faits de ce tissu ? avons-nous ces choses-là en nous ? Un tigre se cache en nous, nos pulsions sont aussi puissantes que cela. Jean à la force du titan, la veille alors que j'étais en entretien, son poing semblait avoir traversé la cloison plâtré qui nous séparait de sa chambre. Mon cerveau avait reçu un coup du lapin, cisaillement des neurones, le bruit avait comme retenti dans ma tête comme la tête dans une cloche géante. Le réveil de Jean sonnait alors, aussi vibrant qu'un tonnerre. Aussi fort qu'un coup de marteau. Désormais en iso, isolation ou isolement, on a tué sur la place publique le pari de l'incertitude posé à nous il y a si peu. Nous n'avons pas pu tenir davantage et le constat d'échec est cruel, autant que les coups portés. Jean pleure, il est à terre, soutenu bizarrement à terre avec un homme, son cadre (!), sur lui. Je vais bien, je vais me calmer, je suis calme dit-il. On ne peut pas faire l'impasse de sa dangerosité. Comme je dis aux collègues, la complication serait de se sacrifier sur l'autel de la psychiatrie, nous ne sommes pas là pour cela et mettre en péril notre empathie/sympathie si précieuse. On y retournera de toute façon. Le sentiment est qu'on y jette Jean, en ayant le sentiment qu'il n'en ressortira pas comme cette histoire de puits sans fonds, cette crevasse avec l'ouverture vers le ciel qui nous laissera crever

la bouche ouverte et le regard porté vers l'au-delà. J'y retourne donc en essayant de porter des mots. Le silence est roi au royaume des sourds muets. On parle de faire mal, de la mort je ne sais plus comment, il baragouine quelque chose dont je ne comprends que le mot naissance. Je reste coi, quoi dire. Il dit qu'il est normal. De quelle normalité parle-t-il ? De celle qu'on inflige en umd, malgré eux, malgré nous, malgré tout ? L'équipe de se culpabiliser en réunion, la violence convoque le coupable, la vendetta est en marche. Je stoppe net cet élan. On doit en rester à cet acte, y réfléchir, ne pas se laisser aller à des pensées névrotico-défensives. Oui c'est dur, oui il faut affronter, oui cela pourra recommencer. Les petits (quoique) coups des enfants font place aux gestes destructeurs des adultes, on change d'échelle. La force musculaire de Jean est l'équilibre d'une statique dégingandé, cyphoscoliose, schéma corporel centrifuge, il serre la main comme un playmobil avec sa pince. Son visage est raide, il a une cicatrice en séquelle d'un traumatisme crânien. On l'attache, en s'y attachant, craignant les réactions autistiques contre ces murs qui se rapprochent dangereusement de lui. Même en umd, il a été isolé. C'est comme ceux qui sont isolé deux fois en prison. Quelle faillite de notre système d'engager un éloignement et d'exiger ensuite un retour pour rapprochement familial. Nous allons faire avec nos peurs, retravailler la confiance avec lui, finalement l'isolement rime avec nursing et rapprochement. Son corps tout entier est considéré alors dans les actes de repas, toilette, hygiène, habillement. Il ne circule plus, son corps va rester à l'horizontal. On lui évitera la thrombose artificiellement, le défaut de circulation de son sang, liberté de circulation.

Aujourd'hui, suite d'hier, et du weekend à digérer, et du 1er avril, l'éternel retour de cette journée qui se tricote autour de la violence. Le réveil a sonné, l'équipe m'attend pour aller le visiter. Ficelé, il ne dit pas grand-chose, enfin si, maman si, maman là. Placé à 2 ans, son retour d'umd coïncide avec la reprise des visites avec son double néantisant. Toutes les semaines. Il n'a pas tenu me semble dire l'équipe. Et pourquoi les avoir rejoint ? Ou plutôt avoir tenté de les rejoindre ? Deux astres dans l'espace agiront pour se tenir à distance, il ne s'attire pas. Et l'air de rien, ils se sont vus, touchés etc. Et pourquoi a-t-il été placé ? Violence ? Je ne suis pas à l'initiative de ces rencontres, vulgairement on ne voit pas pourquoi les éviter, et pourtant ? Son regard est dur. Il tente de théâtraliser une tristesse qu'il ne fera que feindre, le jeu est faux parce qu'il ne saura jamais joué ce semblant du vrai, de sa vérité. Il demande à me tenir la main. Mise à part les discours ambiant sur son devenir, nos impertinences, ceci ou cela qui nous évite de parler de la vérité, sa main semble se tendre pour se joindre au corps de l'autre, tout comme il souhaiterait étreindre pour garder tout contre lui l'autre, à rentrer dedans. Impossible de trouver la juste distance qu'on exige de lui. Sais-t-il quelles sont les lois de bienséance ? On

perd le nord et la face à regarder de près sur nos attentes à son égard. Pouvons-nous seulement attendre quelque chose de lui ? Il est là, vivant devant nous, attendant de savoir ce que nous allons décider pour lui, il se tient à notre réponse sans contestation, forme de résignation construite depuis bien longtemps apparemment. Nos corps de soignants devront se rapprocher de lui. Déjà considérons qu'à chaque repas un infirmier lui donne la béquie, qu'il puisse allonger dans un pistolet, que son corps vit à l'horizontal, sans stimuli sensoriel. Tout ceci doit évoluer, ne peut pas durer, nous le savons, nous ne précipitons pas cela au risque de prolonger la sentence. On le soigne, il faut en avoir la certitude, ce n'est pas un pari. Le pari sera peut-être de le garder auprès de nous, sans le transférer en umd, même si cette réalité on l'accepterait quand même. L'écrire est une étape pour lui. L'autre pari tient. Advienne que pourra.

Le 6 avril

Quelques temps pour te répondre. Tâche quotidienne maintenant de la lecture et de l'écriture dont dépend l'exercice d'une pensée délicate, souple, différenciée, capable d'accueillir l'horreur, la brutalité, la bêtise (les tas de bêtises).

Il est difficile et pourtant plus qu'indispensable de s'exercer à maintenir l'ouverture

diacritique lorsque de toutes part nous sommes assaillis par tant d'ennemis. Ces ennemis aujourd'hui se drapent de bonnes et de belles intentions, font de beaux discours, croient en ce qu'ils font, assurent et assument, n'ont pas honte, ne culpabilisent pas, ne s'interrogent pas. Suintant la légitimité, pour reprendre un mot de Jacques Lusseyrand (je ne suis pas sûr de l'orthographe), pourfendeur de la qualité et jouisseur des emballages, les personnages déshumanisés habitent et peuplent le monde en fantôme. Les gosses ne s'y trompent pas et ils ont déjà bien perçus que ces séries qui font jouer Zombie et mort vivant ou autre vampire parlent tout à fait de ce qu'ils perçoivent du monde fabuleux des adultes dans lequel ils devraient être heureux de pouvoir s'imaginer un jour...

Comme le rappelle le renard du petit prince « c'est le temps perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante. »... c'est peut-être le temps perdu à écrire aujourd'hui qui fait la clinique et ces liens si précieux... plus c'est le bordel, plus nous devons prendre du temps pour trouver l'air qui nous permette de respirer ... car notre responsabilité est grande devant la pente facile de l'enfermement, plus que ça, de la condamnation ; c'est à dire : de la damnation.

C'est vrai qu'on pourrait enfermer les gosses qui vont trop loin maintenant sur le parking, qu'il faut qu'on aille chercher à la benne à ordures, qu'ils jouent à l'équilibre là-dessus – j' y tombe, j'y tombe pas ?- ces gosses intenable qui rentrent dans les secrétariats des services techniques, qui insultent les dames, lesquelles leur font ensuite la morale, qu'ils y répondent par un doigt d'honneur, qu'il faut qu'on aille s'excuser... n'empêche que maintenant, la dame, elle dit bonjour, et puis elle part de ses petits-fils et même qu'y en a un eh bien c'est bien qu'il ait vu le psy parce que ptet qu'il serait comme ça, et que quand même elle sait bien que c'est pas facile... et puis dans les suites des électriciens qui y sont venus voir quant à l'alarme incendie qui nous pète les oreilles et qui n'arrête pas de sonner, eh bien les types, vl'a ty pas qui z ont envoyés le CHSCT à la clef des songes qui débarquent comme ça, l'air de flics qui demandent comment que ça se passe là-dedans, faudrait pas qu'on exploite le petit personnel et tout et tout, bah oui, parce que l'électricien, il est de la CGT, et qu'il a dit à ses collègues du CHSCT qui faudrait bien qu'ils aillent y voir le bordel qu'y a là-dedans et donc Romain, bah il les a reçus et puis il a discuté et puis à la fin ils ont vus les choses autrement... enfin voilà, les gosses, avec leurs conneries, ils ne se font pas oublier... ils emmerdent le monde, ils sont punk, ils font chiez l'ordre établi et les petites habitudes bien rangées d'un monde bien huilé, alors oui, ça fait mal, mais n'est-ce pas autrement plus vivant que les choses qui tournent... au moment où je te dis ça, j'entends une gosse crier et protester dans la rue, et puis

un grand coup de pied sourd dans la vitrine du CMPP à Isigny... un appel du pied ?

Bon mais je t'écris tout ça et je ne quitte pas un instant le Jean dont tu viens de me conter un bout, un sacré bout de rencontre... j'y pense et j'y repense.

Je pense à la main tenue et tendue, lâchée pour mieux être reprise, au coup de poing, au coup de reins, aux coups tout court qu'il a donné, qu'il s'est ramassé, à la violence brute, épaisse, puissante, à la violence en tas, à ce qui apparaît comme un putain de paquet où tout y est collé, allant de son histoire de gosse foutraque bon qu'à prendre cher et à bouffer de la pâtée, et à partir de là une suite d'emmerdement parce qu'entre la psychose et la déficience pour s'échapper de l'horreur, il a choisi les deux remparts, les deux meilleurs remparts que les gosses inventent en de pareilles circonstances qui permettent de supporter et le vide, et la privation, et le sexe et la mort et la confusion, etc. je pense donc à Jean comme à un gosse, parce que 24 ans ça veut dire quoi, quand on a d'abord besoin qu'une seule main nous soit tendue pour nous sauver du néant mais sans jamais être assuré, sans vraiment pouvoir courir le risque que cette main ne se retourne pas contre soi, qu'elle ne nous vandalise pas, qu'elle ne nous broie pas...

Combien de temps va-t-il devoir y rester dans sa caverne, le temps d'une chrysalide, d'une métamorphose... il ne va pas devenir un papillon... il restera déformé par ce que les coups et les épreuves de la vie ont fait de lui... mais cet homme, comme nous tous continue de se transformer. Sa débilité et sa violence sont malgré tout d'abord des symptômes, à ses frais, des effets pathoplastiques du milieu : 6 ans d'umd à 24 ans... ça vous en fait ressortir comment ? Parce qu'après tout, combien d'humiliations a-t-il subi depuis le début de sa vie... mais il vit. Il est là et on ne peut pas faire comme s'il n'existait pas. Dès aujourd'hui la vie appelle, par sa faute, par la grâce de sa faute, à être transformé...

je suis interrompu par l'arrivée d'une jeune fille, très mignonne de 17 ans, que je vois en consultation parce qu'elle veut comprendre pourquoi. Pourquoi son père boit, pourquoi la vie comme ça, pourquoi elle, pourquoi pas la mort alors, pourquoi l'impuissance... elle hésite entre comprendre, je voudrais comprendre, et mourir, c'est à dire éliminer le mal être qui la ronge ou éliminer elle-même, elle qui pourrait être la cause du malheur de son père.

Combien la pensée de l'élimination est inscrite au fond de nous, combien même il est tout à fait naturel et spontané de penser que c'est en éliminant ce qui nous encombre, ce qui nous fait souffrir que nous en serons dégagé... je ne crois pas. Je ne pense pas que cette façon de penser là puisse nous permettre de nous dégager des affres de la répétition. On échoue à vivre l'épreuve de la transformation, on passe à côté de la vie, et de la mort tout aussi bien. Car le problème n'est pas tant de vivre

ou de mourir mais de comment vivre et comment mourir. On n'est pas des bêtes. Et Jean non plus... il a fallu que tu l'appelles Jean comme notre Jeannot... ce Jean là va nous remuer pendant un bout de temps je le sens bien, qu'il va refaire, à partir de lui toute la psychiatrie... de ces habitudes de classement, de ces formes de traitement, de ces prises de positions... c'est toute la normopathie qu'il réinterroge à grand coup de boum boum...

balayer devant sa porte, tous les matins faire la gymnastique statut rôle fonction, se poser la question qu'est-ce que je fous là à chaque rencontre, marcher avec nos muses incertitude, impuissance, incomplétude, humaniser, humaniser, humaniser... surtout, pour tout, car chaque geste compte, il aura fallu d'un sourire, d'une main tendue... faudra constamment veiller à ne pas l'enterrer, le débiliser, le psychotiser... l'histoire, dans quelle histoire a-t-il été pris... quel est le type qui va pouvoir en écrire un récit digne de ce nom, si ce n'est ... toi ?

Je repense à l'incertitude. C'est comme avec l'impuissance ; faudrait pas y rester. Nécessaire mais certes pas seule, nécessairement à articuler... bientôt, à l'incomplétude ?

Je dis ça : c'est par rapport à Brice qui vient d'arriver. Il hurle « casse toi, lâche moi »... avec des yeux hagards de bête hallucinée... psychotique, ça il l'est lui aussi, complètement, d'autant plus je dirais qu'il n'a pas encore été soigné, compris plutôt, au niveau de sa psychose... voilà comment on peut prendre quelqu'un pour un autre et passer complètement à côté et croire que l'on pourrait régler cette affaire-là en la prenant pour un problème éducatif... ou mental ! Prendre quelqu'un pour un autre : c'est aussi simple que ça la question du diagnostic. Faudrait pas prendre quelqu'un pour un autre ou qu'on se prenne pour un autre tout aussi bien d'ailleurs...

Et bon, la collègue qui s'en va bientôt, ça lui est insupportable, alors elle doute et met en doute l'intérêt de sa prise en charge, de son accueil ici... c'est vrai que je ne suis pas très filtrant ; pas filtrant du tout d'ailleurs, jouant le jeu de qui va donc venir là et nous inviter à une redécouverte, réinterroger nos outils thérapeutiques, déborder le « cadre de nos conventions »... je ne le crierai pas sur tous les toits mais il me prend à rêver qu'après tout, si un gosse est là, pour qui ça se passe bien et qu'il est au travail avec nous, c'est pas parce qu'il a 12 ou 13 ans qu'il doit sortir... je dis ça parce qu'y a un endroit où à 10 ans, ils doivent partir quoiqu'il en soit de leurs tourments, de leurs questions ou du travail en cours... cette connerie des âges qui font des barrières soit disant opérantes... je trouve ça de plus en plus débile... et les arguments « pour » qui rationalisent... on y est pas. Bref, le Brice de Bayeux, il envoie du pâté avec sa voix déraillé qui fait trembler la baraque... S qui vient d'ar-

river, elle, lui court après, danse avec lui... je te l'ai déjà écrit ça non ?

Donc l'incertitude : pour en revenir à elle, ce ne serait pas juste d'y lire un profond relativisme ou que tout est incertain. On se serait mal fait comprendre... c'est plutôt quelque chose à voir avec l'embarras. Supporter l'embarras, oser le pari de l'incertitude. Dans cette ouverture-là, des lignes se dessinent, un espace de décision, d'ouverture diacritique s'affirme.

Donc je disais à la collègue, je ne lui répondais pas en direct, que la psychose c'était donc aussi notre job. Parce que sinon, là tout de suite, on aurait vite fait de se dire : qu'il serait mieux ailleurs, avec d'autres gens pour s'en occuper, qui sauraient mieux faire que nous... parce que l'avantage des psychotiques, quand on les rencontre, c'est que, eux, ils ne trichent pas. Ils ne mentent pas. Ils sont toujours entiers dans leur éclatement. Alors la vérité... ils en savent quelque chose... et ça peut faire mal. Tu écris « on soigne : il faut en avoir la certitude ».

C'est de cette certitude-là dont il faut s'armer, cette certitude que l'on est bien engagé dans cette recherche de ne pas s'en laisser conter, de tenir bon à l'éthique, que faire ce pari de l'incertitude est indispensable. Qu'il ne s'agit pas là de fioritures ou de décorum, de discours d'emballeurs de place publique.

On peut y croire maintenant à nos lignes...

J'y crois de plus en plus, je m'y implique, j'y suis.

Comme je disais à la collègue. Ce n'est pas tant qu'il s'agit de contenir que de chercher à contenir. ce n'est pas tant qu'il faut qu'on soit réuni et qu'on se parle, qu'il faille chercher à se parler et à se réunir et tout faire pour cela... sinon, c'est la voie royale pour baisser les bras et abandonner : puisque ça (ce que l'on désire), on l'a pas, c'est que ça ne vaut pas le coup (donc : il ne faut pas désirer et chercher quelque chose que l'on aura pas... mais on aura jamais les étoiles... cela nous empêche-t-il de rêver de les atteindre ? ... où l'on retrouve ici la dialectique de l'être et de l'avoir.

Car s'il faut avoir pour être, et avoir été pour continuer d'avoir à devenir, nous ne sommes pas – nous n'existons pas - pour avoir.

Je poursuis car tu es en vacances.

Au large.

Une femme.

Quelque chose me faisait signe : sa façon d'être, de se tenir m'évoquait, tout autant qu'à l'interne un alliage particulier autour de la mort et d'acte sexuel. Elle porte le deuil et ce deuil a une connotation sexuelle. C'est là, avec elle, devant moi.

Ses enfants, l'aîné surtout mais aussi le plus jeune, les garçons de la famille ont pré-

sentés et présentent encore (surtout l'aîné) des symptômes de types : agitation comportementale à l'école et gestes déplacés, propos sexualisés, obscènes, conduites masturbatoires.

Un signalement est parti de l'école. Mais non pas un, plusieurs, concernant les trois enfants. Une fille, au milieu, entre les deux gars.

Enquête sociale, travailleuse familiale. Ça fait un moment que je suis la famille. C'est à n'y rien comprendre. Du moins : quelque chose me semblait déplacé. Déplacé, c'est le cas de le dire. A relire Freud, on peut se souvenir avec lui que les symptômes se déplacent. Ils mettent en forme une problématique et la font entendre là où c'est possible. Ici l'inhibition, là l'agitation, là-bas, le mutisme... qu'importe pourvu qu'il fasse signe et qu'il prenne sens : le symptôme comme bouteille à la mer ... en espérant que quelqu'un l'entende donc, comme il a été lancé.

Qu'il renvoie à autre chose... qu'il n'est que le signe d'une problématique souterraine.

Finalement, l'enquête conclue à RAS. Les travailleuses familiales s'en vont, en souhaitant bon courage à la famille.

Me revient en consultation. Cela faisait un moment que je ne l'avais pas vu. Cette fois-ci, elle semble prête. Je le suis aussi. Elle a peut-être attendu que je le sois. On va pouvoir travailler. C'est-à-dire : bon, maintenant, ça serait bien que je vous rencontre seule parce que là, mon sentiment, est qu'il s'agit d'une problématique qui ne concerne pas un enfant, puis un autre, puis un autre, etc... mais qu'il y a quelque chose de problématique qui concerne tous les enfants. J'ai énoncé cette hypothèse pour une forme d'invitation : c'est décidé, nous partons.

C'est ce que nous avons fait.

Je la rencontre seule et voilà ce qui se découvre à l'horizon du père des enfants décédé dans un accident de voiture : un homme qui aurait débuté ses relations sexuelles à l'âge de 13 ans, qui à 15 ans couchait avec sa tante de plus de 15 ans son aînée, et qui aurait toujours été très porté sur la chose... qui a battu sa femme, et l'a trompée, (elle le savait), qui la disqualifiait, avec qui elle a eu ses trois enfants, qui est mort dans un accident de voiture, sans sa ceinture, alors qu'il était pilote de rallye...

Les enfants mettent en scène, par leurs gestes, grâce aux objets qu'ils trouvent, leurs problématiques, ce qui les agitent et les travaillent.

Ils mettent en scène ce qui ne peut pas se dire : en ce sens, leurs symptômes ont une fonction de révélation des problématiques qui les traversent tout en les dépassant.

Les psychotiques, comme les enfants, comme on le disait au tel, mettent en scène

et en forme ce qui ne prend pas sens pour eux ; à nous de relier les éléments et de tenter d'en faire un récit qui puisse prendre sens, qu'ils pourront s'approprier... le récit étant la condition d'un monde habitable.

Dans quoi sont-ils pris ? Avec quoi sont-ils aux prises ? Qu'est ce qui les traverse ? Qu'est ce qui les dépasse ? Par quoi sont-ils débordés ? Et nous là tout de suite, ici, avec eux ? On est où, nous ?

Bref, la dame me dit : ce que la vie n'était pas : rose et idyllique.

Elle ne me dit pas ce que c'était.

On excuse toujours nos oppresseurs.

Elle ne reconnaît pas ce qui s'est effectivement passé : la douleur, la peur, l'humiliation, la honte...

Ce faisant, elle le projette sur son fils : elle craint de lui qu'il fasse ce que son père a fait.

Son fils, qui n'en sait rien, agit comme un acteur-metteur en scène : interprète, à sa façon, le drame familial ; sur cette scène, il interprète tous les rôles... ce qui est confondant.

A nous de déployer l'éventail : le spectre des rôles joués. Des personnages à interpréter dont l'ensemble donne cette caricature de personnage que l'on nomme : l'homme malade.

Dites un peu. Là. Dites.

Ce n'est pas un conseil que je vous donne. C'est un encouragement.

Allez-y, vous pouvez prendre la parole. Prenez-la.

Parler. C'est prendre le risque de la rupture.

La violence : une affaire de sexe.

L'histoire, une affaire d'identité.

Entre les deux, reliant l'histoire à la violence : la scène du drame, une affaire de théâtre ou de fantasme.

Mais ceci pour te dire quoi au juste...

Que je suis très reconnaissant du travail que réalise cette dame... de l'importance de la vérité, du semblant... de la violence à reconnaître pour s'en passer... je ne sais plus. J'avais quelque chose à te dire de plus précis mais cela m'échappe.

Peut-être quelque chose comme :

C'est un métier d'art.

Autre chose encore :

Il faut veiller à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

Quatre risques à prendre :

Celui d'être abandonné, lâché, laissé tomber, comme une merde. Ce risque que ne prendra pas le toxicomane alcoolique.

Celui d'être trahi, d'être trompé, que ne prend pas le pervers

Celui de faire mal, que ne prend pas le névrotique

Celui de rompre, que ne prend pas le psychotique.

Faire le pari : prendre le risque : de l'incertitude :

Il n'est pas sûr que l'autre ne me laisse pas tomber, pas sûr qu'il ne me trompe pas, pas sûr de ne pas me faire mal, pas sûr que ça ne rompe pas entre nous.

14 avril 2016

Etre Certain de soigner est un engagement a l'accueil de la folie, a l'écrire, a s'y remettre, a s'en tenir à cet aspect-là de la vie. La vie est folle, sans détours, prenons là comme elle vient, comme elle advient. Les traits se dessinent a mesure qu'ils s'étirent sans discontinuité, ils s'emperlifotent pour former je ne sais quoi a l'avance, la vérité est devant, devant ce trait qui lit la vie et l'écrit. Le travail des résistances a semble-t-il fait son chemin en moi pour pouvoir s'acter dans un quotidien qui se

laisse dérouler tel un parchemin délicatement enroulé sur lui-même par une ficelle en cocardé sur l'envers de ce qui s'est tracé. Il ne se voit, ne se laisse point voir. J'entends que tu autorises cette femme à déplier ce rouleau de soi sur soi, en prenant le soin de la soie qui se manipule avec tact sans perversité, sans détours encore, franchement. Et la vérité, la sienne complété de la tienne, se parle et continue de permettre cette trace dégageant son horizon, simplement par ce que cela a trouvé à se dire.

Horizon bouché pour Jean j'en ai bien peur, mais j'y pense certain de l'effet à rebours, attelé à cette charrue malheureusement bien pleine de toutes ces merdes de murailles fragiles comme du papier (à écrire!), infranchissable comme un mur épais de 3 m. Une réunion avant mon départ, j'en suis le référent médical d'unité, je béquille ma collègue qui elle est référent de Jean. Je la préviens que la réunion est parfois difficile dans ses débuts, riche en frivolités, forte en café, intense en chassé-croisé de dialogues. Je la préviens que je comprends ce mode de réunion, on se lâche, on ne se tient plus au coude à coude, on se regarde pour mieux ne pas appréhender l'autre, on se rassure, on blague, on s'engueule, on décide et c'est là le principal. On liste malgré nous, mais j'y tiens, les modalités d'accueil de Jean. Toilette, traitement, contention, façon de manger. Le 1/4 d'heure est pénible, toute la peine est pour nous qui tentons d'en découdre avec ce qui ne se tisse pas. Et puis, Jean va mal, angoisse psychotique niveau sismique. On ne peut pas augmenter les doses, tout est au plafond. On creuse et on trouve après incursion de ma collègue dans les entrailles du traitement informatique une espèce de tentative d'essai thérapeutique qui nous amène à espérer sans fausse joie de l'apaiser. De même, On pourrait lui mettre la radio au bougre, il est attaché alors il ne pourra pas la briser, se faire mal avec, l'ingérer. Interlude de la réunion avec Isabelle et Sandrine qui joue à la joute psychotique. Isabelle, après 6 mois à tourner en rond autour de son délire, vit très mal les manquements au règlement de sa voisine en proie à la dépendance nicotinique dans sa chambre. L'interdit de fumer dans les lieux publics la considère comme fautive et Isabelle se vit elle mal en faillottes, elle s'empêchait de le dire jusqu'à ce point de rupture qu'elle ne supporte jamais. On les sépare, je donne une promotion à Isabelle qui intégrera une chambre seule, en espérant qu'elle le tolère. Assise devant moi en un instant, elle pleure à chaudes larmes et je me retrouve à nouveau à consoler elle et sa psychose, ma main sur son épaule, un nouveau duo pour ce ballet psychiatrique. Elle reste, elle tient là entre nous et nous devons reprendre autour de Jean, blanc d'ensemble, silence d'ange, elle est accompagnée par les bras d'une collègue et ses paroles rassurantes. "Viens Isabelle, tu vas aller dans ta chambre, on va parler". Pas plus, pas moins. L'heure passe, les précieuses minutes sont entrecoupées par les rappels du pc sécurité. Nous voilà avec une nouvelle lo-

cataire en iso. Pas terrible tout ça. Jean a son image video sur le moniteur de surveillance réglementaire. Son encart se voit adosser une gommette verte afin que le spectacle de ses masturbations incessantes ne s'imposent pas au regard des infirmières. Encore du lourd. Le mal-être pousse et s'extirpe a travers ses pulsions sexuelles. Tant mieux si cela le soulage, tant pis pour le spectacle déplorable donné. Il est la et nous rappelle à sa présence, il tente d'être. L'écrire lors de mes congés dorés de pâques me situe vis-à-vis de lui, comme le négatif d'une photo en vue de son impression. Je saisis le contraste de nos existences et souhaite lui rendre quelques minutes de mon temps absolument pas précieux. Ce jour sans fin pour lui, ces moments à part pour moi. Quelle déchéance pour lui pendant que moi ... Bref. Je me représente ce temps de réunion comme un petit chaos, tout comme on pourrait qualifier un théâtre de poche. On fait quoi, qu'avons-nous bien travaillé ? C'est quoi notre travail ? Rien, ni les bouquins ni les grands manitous nous diront de quoi il s'agit. Nous le découvrons en allant, et seul notre quête compte, celle des spectateurs est futile. Le principe est de ne pas le laisser pour compte. La petite idée est de rendre le maximum de sa dignité à ces hommes fracturés, de ne pas oublier, d'écrire leur histoire aussi piteuse soit-elle. Désormais, je compte sur ces rares moments de vie auxquels ils parviennent a accéder. Désormais, je tiens a ce que leur chute reste digne. Jean reclus dans sa caverne, si symptomatique de son état, ne voudra inconsciemment pas rejoindre ce monde qui le rejette, qui lui impose la rupture actuelle. Il voudra y retourner malgré lui, gêné de ne pas pouvoir s'adapter au monde, le nôtre, alors il fait sien sa grotte, son rien, il se néantise et l'absence de confrontation lui permet de ne pas se confronter a ses angoisses. C'est simple la psychiatrie, quand on se contente des constats. Comment créer les conditions d'un nouvel accueil alors que 6 ans nous séparent et seulement deux mois ont suffi pour couvrir l'échec ? Relever le pari est accepter l'embarras. Je ressors en me disant que la radio pourra apporter quelques notes différentes, ou si cela ne se fait pas que nous aurions partagé sur le pouvoir humanisant d'un simple appareil sonore car la torture est celle d'un isolement sensoriel. Il faut se regarder en face, et ce n'est guère facile. La réunion se termine, il est temps de faire les transmissions des autres. On a parlé de Jean. On se fiche de l'avoir fait en bien ou en mal. On a parlé de lui, et certainement de lui dans notre for intérieur. Il y a sa place.

Voilà j'ai pensé à lui, à t écrire, à mon travail. Histoire de ne pas complètement se cliver la gueule avec nos existences disparates.

Le 18/19 Avril 2016. Retour. Jean est toujours dans sa caverne. Il poursuit sa vie. Il sait qu'il va aller en UMD. Il sait qu'il va sortir de sa caverne du coup. Il est parfois dé-contenu. Il divague quand il se lève après tant d'alitement. L'équipe s'apaise, s'est apaisé. Les conditions sont celle d'un élargissement du cadre. Seulement on ne va pas tenter le diable avant son départ. Je suis passé sans le voir. Il lui faut un seul référent on entend. Un unique interlocuteur. je suis dans l'ombre de cette prise en charge, et j'entends que cela ne compte pas forcément ou n'est pas entendu ou est potentiellement clivant. je pense qu'heureusement nous ne sommes pas seul, une réflexion à une tête est dangereuse, comment un peut être en position de savoir ? Bref peu importe, c'est vrai, peu importe. La vérité est dans l'investissement, pas dans la contemplation au nom du respect d'une règle que Jean a peu à cirer. De toute façon, il ne décide plus rien. Se faire une place dans sa prise en charge relève alors de l'incongruité, du ça ne va pas de soi. Attention on s'habitue ? Non, on ne s'habitue pas, pas lorsqu'on est au côté, peut-être que cela est permis quand on regarde le spectacle. J'ai envie de dire, chacun son camp. Je déteste les commentaires en ce moment. Je l'exprime comme cela. Les commentaires. Cela me dépasse, cela m'aide à distinguer deux choses. La réalité se saisit à pleine main. Elle se touche et ne se laisse pas contempler. J'aurai eu envie de voir Jean, qui tape le sol avec son urinal. Le pathétique est à portée de vue. Il tape, il toque, il signale sa présence. Le cadre est revenu, clopin-clopant. Retrouvailles heureuses, on aime notre travail, les valeurs que nous portons, les petits riens pour ne pas dire de ces petites gens aux existences pauvres. Seulement, hier soir, Didier est mort brutalement. Il est infirmier dans le service, a des problèmes personnels, ne prenait pas forcément bien soin de lui. On lui connaît certaines dérives, de là à s'attendre à sa mort il y a un pas. Il faut le dire aux patients et le groupe de parole récemment mis en place prend forme. Une annonce doit être faite. Nous tenons à convoquer les patients à cet événement. Ne pas laisser le bruit courir, la rumeur bruire. Ils rendent un hommage singulier à cet homme qui tour à tour les a écouté. " Je lui ai tout confié, il sait tout de moi ... Je le connais depuis 30 ans J'ai fait un camp, je me souviens...Il venait ouvrir le fumoir, bah oui c'était un fumeur...je connaissais sa femme, je me rappelle quand il avait perdu sa mère...je le connaissais depuis 25 ans...je ne le connais pas, je suis triste, je peux sortir...oui, Didier il était sympa, il étaitcela fait drôle, on va faire quelque chose ..." Un mouvement d'accueil de cet événement prend forme, collecter de l'argent pour des fleurs, 5 euros, 10 euros, non c'est trop, bon on va voir, c'est ça chacun mettra ce qu'il veut. On pourrait retrouver une photo, écrire un mot. On va voir. L'équipe ira aux obsèques. On représentera l'endroit où il travaillait. C'est important pour la famille de dire à quel point il était apprécié. Depuis 1 an, il n'y était plus. Qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? Nous accueillons la souf-

france psychique, les outils sont là à disposition et il était de l'autre côté. Qu'est-ce qu'on peut alors faire ? Il y a une discrétion sur les problèmes perso du professionnel. Oui mais là ils parlaient ces problèmes. Je sais, je prenais soin de demander comment ça allait. La réponse aussi furtive qu'évitante éloignait la possibilité d'une aide plus concrète. Il ne s'est pas suicidé, la lucidité sur la teneur de cette négligence de soi est telle qu'elle équivaut pour certains d'y aller à petit feu. Nous irons aux obsèques. La vie passe. Il faut y retourner, le service, ses patients. Comment retrouver cette spontanéité ? Et elle, comment va-t-elle le prendre ? Le souci de l'autre prédomine, c'est épais. Passons notre chemin. Réserveons le reste de notre pensée à notre intimité, il appartient à chacun. Le travail est dur, j'entends, à temps plein dès fois le sentiment de ne plus y être. A la vie d'à côté, je pose la nécessité d'un travail dans lequel nous nous reconnaissons, et nous ne pouvons-nous reconnaître qu'en tant qu'humain, il s'agit de travailler à l'humanisation de notre accueil et dans ce cas, je pose le postulat que notre vécu peut être crevant, et tenant lieu pour nous d'une place investie. J'affirme ce qu'il n'entende pas de personnes allant mieux, regrettant d'en être arrivé à être interné, et toutefois reconnaissant. Simple-ment reconnaissant. Les propos du groupe vis-à-vis du disparu sont ceux qui ne se verbalisent pas du vivant. Ces propos sont ceux qui auraient pu le faire tenir. Aurait. Le conditionnel porte le pari d'une telle incertitude. "Il était sympa Je le connaissais depuis 30 ans. Je lui ai tout confié". Tristesse. Adieu Didier.

Le 19 avril. (Suite à ta lettre du 14 avril).

Superbe lettre.

Un bon steak d'amour.

J'ai contacté PUF. On peut envoyer une lettre avec projets d'écriture... la violence de l'intime : en trois parties : contre la résignation, à partir de l'impuissance, le pari de l'incertitude, lettres choisies... ?

Je viens de passer une heure à échanger avec une stagiaire psycho à propos de son travail en pédiatrie. La pédiatrie m'épuise. Ses problèmes institutionnels, ses gouffres, sa discontinuité, la menace de fermeture de l'établissement, ses quotas... les plaintes de l'équipe, ses enjeux affectifs, la douleur banalisée des enfants accueillis.

Peu d'énergie ce jour. Au programme : Etre un être humain pour un autre être humain... soutenir, encourager l'émergence de la parole. Parler suppose de prendre le risque de la rupture... j'y repense. Se parler, c'est prendre le risque de se diviser, d'une division qui peut être radicale. Nous pourrions penser que la schizophrénie émerge au moment où le sujet tente de se mettre à parler. Il prend le risque d'une rupture et cette rupture se réalise : il se divise complètement, entre l'autre de lui-même et l'autre que lui-même, un précipice.

Dans ce précipice l'homme tombe et tombe sans fin.

Pourtant, au cœur de la déhiscence, de la spaltung transcendante survient un être chétif : l'autre prend figure. Oui, à la condition de la suture, du tissage du soi entre les abîmes de l'altérité. Nous sommes le pont (pontifex oppositorum dit Szondi)

(Jesus dit : soyez passants.

Il dit aussi :

Le monde est un pont. Passez-le. N'y faites pas votre demeure.

Demeurez dans ce qui demeure/ ce qui demeure est le passage)

Qu'est-ce que je fous là ?

Par crainte, par peur de rompre, je colle. Comme Adeline, qui ne mange plus, colle aux radiateurs. Elle ne mange plus et on lui impose de manger. Mais enfin, comment peut-on obliger quelqu'un à manger. C'est à déguster de la bouffe ça... c'est du gavage. Peut-on obliger quelqu'un à parler ? C'est de la torture.

Peut-on obliger quelqu'un à travailler ? C'est de l'esclavage.

Peut-on obliger quelqu'un à vivre ? C'est le suicider.

On ne fait rien de juste si notre désir n'est pas accordé à nos actes.

Facile à dire. Néanmoins, c'est peut être un éclair pour la journée : faire le tri.

Le 21 avril (suite à ta lettre du 19.04)

J'ose parler à Paul. Paul se fait soigner les dents. Beaucoup de rendez-vous chez le dentiste. Doit faire des inhalations. Aspergillose chronique. Terrain allergique. Petite santé. Petite forme. Petite voix. Beaucoup de soins beaucoup de soins... d'allure chétive, il a pris la présidence de la réunion. Sa voix ne porte pas. Il semble toujours hésitant. Il ne tient pas sa place. Je m'énerve sur la chaise. Les enfants ne

viennent plus, sortent, crient dès que les transitions entre deux moments de la réunion tardent. Il n'y pas de rythme. Les enfants comme les adultes ont trop chaud. C'est trop long, c'est étouffant. Philippe se soigne ? Je lui dis : on ne t'entend pas. Quand tu regardes ta feuille, on te perd. Dès que ça flotte dans les transitions, l'angoisse monte. Je suis ravi que Philippe ait osé prendre cette place. Lui qui a une tendance malade à la discrétion... c'est quasiment de l'auto sabotage. La place est extrêmement difficile : tenir la fonction présidentielle à la grande réunion relève de l'exercice du chef d'orchestre équilibriste. Mais il en a eu le désir, le souhait. Mais alors quoi, qu'est-ce que tu fous... ? Il ne s'agit pas seulement d'avoir la place, de désirer la place, encore faut-il la faire exister, l'interpréter, y aller, et pour de bon, s'y engager.

Au service de qui, de quoi se met-il ?

De sa souffrance ? De lui ?

En revenir à la responsabilité. Toujours. Celle de tous les adultes. Pas seulement de quelques-uns qu'on désigne tout à la fois comme bourreaux et sauveurs. Celui-ci celui-là. Trêves de supercheries. Vous trompez d'abord vous-mêmes.

Dans mon idée, c'est le chemin qui compte. Aussi, c'est vrai que je préfère qu'un collègue s'y mette et travaille cette position plutôt que « ça roule » avec « quelqu'un qui sait y faire ». Là au moins, ça ne marche pas... c'est donc bien vivant. Oui, à condition d'en parler. De s'en parler, quitte à rompre !

Mais Faudrait pas que notre Philippe suive la destinée de votre Didier. La mort semble parfois si proche pour lui. Il a eu un accident de moto. Il a failli y passer. Il m'a confié qu'il avait fait une NDE, near death experience... qu'il avait vu la petite lumière... son corps d'au-dessus... et puis toujours malade qu'il est, et plus ou moins gravement, cela attise la compassion... faudrait pas trop l'emmerder le gars Philippe, on ne sait pas, si jamais ce qu'on lui dit ne passe pas, il pourrait bien y passer... attention fragile semble-t-il être écrit sur lui de tout côté. Bon d'accord. Et alors ? Parce que c'est écrit fragile, on doit y faire attention mais parce que c'est écrit fragile, faudrait-il confiner le carton pour ne plus s'en servir... et qu'il prenne la poussière au risque de la casse ?

Je pense tout de suite à ces cartons imbéciles, qui contiennent tant de beaux verres en cristaux, enfermés dans les armoires de mes parents, et qui n'ont jamais servis par peur qu'ils soient cassés... ah le beau cadeau de mariage enfermé dans un mu-

sée... ça sent le renfermé et la poussière tout ça... pour ne pas prendre le risque de la cassure...

Oui, si l'on parle, on risque la rupture.

D'anévrisme, d'aorte, psychotique ou d'un tas d'autres choses...

Mieux vaut mourir éveillé que vivre endormi.

Debout les morts.

Pourvu que la mort de l'autre ou la nôtre nous éveille à la si précieuse et fragile et palpitante vie.

L'alarme incendie sonne... on en a pour 5 mn d'une sonnerie lancinante à vous décerveler.

Les enfants sonnent l'alarme. L'un d'eux sonne la larme.

Il y a le feu dans la maison. Attention danger. (Demain, une soignante quitte le service pour la retraite.)

Plus on se penche vers eux, plus on entend l'horreur intime de leur vies bouleversées, chahutées, froissées, déchirées.

Cette petite Tatiana qui parle et qu'on n'entend pas. Elle dit que son père et sa mère vont se remettre ensemble. L'éduc de l'aemo l'interprète comme un fantasme et me dit que le père de Tatiana fait des avances et des propositions à son ex-femme. Tatiana dit qu'elle se fait violenter par son beau-père. Sa mère nie les faits. Alors nous parlons de l'attitude de blocage de Tatiana... sans comprendre, sans savoir ce qui se passe effectivement dans sa famille. Et puis, à l'occasion d'un signalement, d'une enquête, on découvre que Me a peur de son compagnon alcoolique, qu'elle déménage sans lui dire alors qu'il est parti en déplacement...

Ce qu'on n'entend pas. Pourquoi interpréter ? en ce sens, notre travail d'interprète, au sens de ponteur de langues, passe justement par un travail de désinterprétation, pour s'en tenir au plus proche de ce qui est dit, de « tout » ce qui est dit, où l'on prête une égale attention à tous les signes de l'enfant (et non certains qui entrent préférentiellement dans nos grilles de lectures spécialisées).

Et je repense aux commentaires. Le comment taire dit bien son nom : il a pour fonction de faire taire. Je hais les commentaires et les commérages. Le pseudo travail. Le commentaire se mord la queue. Il jouit de sa propre position d'un savoir sur l'autre qu'il tient pour vrai et ce, d'autant plus qu'il est futile. Le commentaire détruit la parole à sa racine. Empêche la singularisation, privilégie la colle à la masse massifiante.

A l'occasion d'un stage de clown que je donne ce we, je pensais aux commentaires. Nombreux sont les commentaires au théâtre. Tout le monde a toujours quelque chose à dire sur l'autre... En tant que formateur, je les interdis. Pas de commentaires. Il n'y a rien à attendre d'eux. Contrairement à ceux qui les défendent, ils ne font pas grandir et construire le travail. Ils détruisent et ridiculisent car la critique est facile. Elle n'est pas fondée. Elle ne se fonde pas dans un travail commun, où la force du dialogue et du conflit dialogique est nécessaire. Rien à voir avec le commentaire, qui est du registre spéculaire. C'est aussi ce que je rappelle souvent en réunion d'enfants. Les commentaires nourrissent et se nourrissent de la noise. Alimentent les rumeurs, font le beau jeu du jugement. Et bientôt c'est l'attaque en règle : la paranoïa institutionnelle.

J'y pense à l'occasion d'une réunion qu'on a eu avec un enseignant référent en charge des dossiers MDPH et tous les collègues médecins. Les personnes qui en disent le plus sur lui ne parlent pas à la réunion qu'ils ont pourtant demandé. La réunion se termine et voilà que ça parle de lui, de sa folie, de sa personnalité etc... j'ai l'impression d'être à la sortie d'école. Où certains et certaines se retrouvent pour se donner de la force en parlant sur d'autres.

Pendant ce temps là... des drames se passent.

Le commentaire, que j'associe aux commérages, c'est une façon d'endormir.

Autre chose encore :

Exiger de l'autre qu'il mette en mots ce qu'il pense de ce qui lui arrive. De cette façon, le symptôme s'inscrit dans une histoire, dans une trame narrative, qui sert de vecteur au transmissible. Alors l'histoire s'écoulant se raconter, s'offrant comme médiation au passage, ouvre la voie et laisse passer ce qui du passé ne passait pas...

C'est donc la mise en récit du symptôme adressé à cet autre qui peut « tout » entendre (même le pire du pire) qui en permet la délivrance.

Le 23 Avril 2016

Dignité. Mise en mouvement de la dignité. Dans le champ humain, la question lourde de la dignité permet la poursuite de la réflexion par-delà les incertitudes, les difficultés, l'imprévu et l'incomplétude de nos fonctions soignantes, des psychistes

(Tosquelles) que nous sommes. Ce travail soutient un : oui, donc si on n'y arrive pas, alors qu'est-ce qu'on peut quand même faire ? Relançant par là même la réflexion sur l'accueil, soutenant un temps de latence avant que les champs s'ouvrent, liant le soignant et le patient dans un cadre humain, humanisant. Le minimum et en même temps l'essentiel est au rendez-vous de la rencontre. "Ambassadeur de la réalité" dit Racamier, le soignant trouve sa juste position dans un élan d'impuissance et résiste ainsi à la résignation, et à l'abandon de l'accueil humanisant de l'autre en soi, le désir inconscient inaccessible de l'autre. A savoir, à défaut d'une dynamique transférentielle allant de soi comme les pales d'un moulin dans la rivière, un objet de médiation transférentielle va aider à tourner la relation dans un "ça ne va pas de soi", à contre-courant d'une logique à l'allure déshumanisante. L'objet de médiation, ce sont les échanges, les ateliers ou dans un cas extrême l'accueil de la dignité de la personne, à défaut de mieux pour ainsi dire. Seulement, en arriver là à la lie de ce qui nous fait Homme, renvoie paradoxalement à l'essence de ce que personne ne peut nous enlever : tant que je suis digne, tant que ma dignité est considérée, je suis Homme. Pas le premier (Camus) ni le dernier ni le surhomme (Nietzsche), Homme en deçà de cela, pas le sous-Homme, l'Homme anthropologique, l'Homme pulsionnel (Schotte), l'Homme dans sa dimension du contact, là-ici-maintenant. En revenir ici, plonger pour toucher ce que cela représente maintenant, re-dynamise pulsionnellement l'Homme qu'est Jean. Devions-nous en passer par là ? Jean va mieux, qu'il aille en umd est un épiphénomène à l'échelle de nos astres, il est mieux, il a repris sa marche en avant. Il attend d'y aller, reprendre le sport, envoyer des cartes postales à ses parents, se masturber, jouer à se pisser dessus, manger. "Ça va" il dit. L'angoisse est tombée, 3 semaines après ce passage à l'acte, pour s'en remettre et se retrouver en lui avec nous, il était ailleurs, barré. Cela nous prendrait 5 minutes, lui c'est 10 000, l'exercice de sa dignité est lente, grippé, psychoautistiquodéficente. Dès lors, l'équipe comprend le délai, l'Attente et l'oubli (Blanchot ... À développer) de l'événement violent, surtout violent dans la déliaison infligée, brutale dans la rupture narrative de son existence, atroce dans la rhétorique de ce qui se dit autour et entour de lui (Oury). La plongée dans le travail de la dignité rend possible la réalisation de l'être en mal d'être. Jean est psychotique, Jean par-delà sa maladie est Jean, l'Homme qu'on ne peut considérer comme tel s'il est violent, la violence est indigne et interdite, seulement Jean a de la violence en lui, cela ne le définit pas, la violence ne le personnalise pas. La violence est peut-être un appel au travail sur sa dignité. L'hospitalisation actuelle ne lui apporte pas, pas assez, l'umd le fait un peu plus semble-t-il dire. "Il n'y a de dit que de l'être" (Lacan) Il en parle, en s'imaginant déjà dedans, repartons de là. Il pourrait même demander le menu des prochains repas à prendre là-bas. Boulogne c'est sa famille, ses parents foutraques, sa

jeunesse déglingue. L'UMD c'est sa vie, celle qu'il a choisi. N'oublions pas que l'umd ne règle pas sa violence qui resterait comme à la porte, comme si en prison il n'y avait pas de violence. C'est un ailleurs, un au-delà (Christelle).

Jean de conclure : c'est où ?

Moi (interloqué): l'umd ? A chalons, à l'est de Paris (comment se le représente-t-il ?)

Jean de dire deux noms que je ne comprends pas qui m'amènent à comprendre qu'il s'agit des noms d'unité. Laquelle l'accueillera-t-il ? Je ne sais pas, je rappelle qu'il n'en aura pas le choix, encore et toujours. Merde.

Ceci dit, il pense son accueil là-bas. Il n'est pas nulle part, il ne se néantise pas, il se projette, il attend, il espère. Il est un Homme digne, surtout si nous continuons de travailler à ce pari de l'incertitude.

Le 25 avril.

Oui, il est un Homme, à condition de l'autre. A la condition de l'autre. Nous sommes, nous n'existons qu'à la condition d'un autre. En effet, il est cet homme digne et sa dignité ne se tient, ne se soutient qu'à l'exigence maintenue du pari. Ce

pari, c'est ce saut, par-delà l'impossible. Il s'agit de faire le saut, le pari de la parole : je parie que parler est possible au-delà du risque de rupture encouru par ce qui en moi et en l'autre se met à parler. Parler, c'est parler du lieu du sujet barré que l'on est à soi-même. D'un sujet qui n'est qu'à être sauté, fêlé, absent à lui-même, retiré.

Jean ne tient sa dignité qu'à la condition qu'un autre lui en prête une ; en fait le pari. Au-delà de l'enfermement réciproque de l'un et de l'autre. L'espace s'ouvre si et seulement l'Ouvert se désire.

Peut-on dire qu'il « a de la violence en lui » ?

Je ne crois pas. La violence est force brute de vie. La force de la jungle, du chaos pulsionnel, du big bang. Force brutale et puissante de la source qui bouillonne, au pied d'un volcan, qui tremble par gros bouillons et éclate en durs geysers entourés de vapeurs aveuglantes.

Nous sommes la violence. Fait de cette violence de la vie. De cette poussée inexorable qui fait du lierre enserrant les murs une mâchoire à laquelle aucun mur avec le temps ne résiste, qui fait de la mer la possibilité de s'élancer jusqu'en des terrains jamais explorés, du vent s'envoler et s'arracher de terre toute tentative humaine d'y demeurer.

Comment la violence peut-elle prendre forme ? Comment la pulsion prend elle forme ? comment nous fait-elle naître à nous-mêmes ? se distingue-t-elle pour donner forme à nos muscles, à nos os, ligaments et tendons, au sang de nos artères, à la puissance de nos neurones ? Comment s'y prend-elle pour nous faire penser ? pour nous permettre de penser jusqu'à la penser elle-même, pour nous soutenir jusqu'à notre dignité, à notre pari, à notre incomplétude ?

La différenciation de cette pulsion ne s'opère qu'à l'occasion de la rencontre. Chaque rencontre (entre l'autre de soi et l'autre que soi ; le soi n'existant qu'à pointer et tisser l'un et l'autre) opère une ligne de différenciation, une bifurcation qui fera se distinguer un élément d'un autre. Ce processus de la rencontre s'inscrit en nous dès les premiers instants... de l'univers... mais dès le départ, nous sommes au moins deux. Aussi la violence, comme la pulsion n'existe qu'entre nous. Nous n'existons qu'entre nous. A nous, donc, de faire en sorte qu'elle prenne forme, selon cette voie qui permet qu'effectivement la vie se distingue. Elle ne peut le faire qu'en rencontrant la mort, au sens de la coupure (autre nom de castration). La coupure, c'est la division. C'est aussi une blessure.

Voir donc si la blessure n'est pas un passage nécessaire sur la voie de la différenciation.

La coupure finale, la dernière différenciation est la séparation définitive de la mort et de la vie. De l'existant et du vivant. Alors l'homme meurt et la vie continue.

Le 29 avril.

Il y a la douleur.

La douleur de la rencontre. Joie extatique douloureuse. Tremblement de terre jusqu'à l'orage foudroyant. La vie n'est plus la même.

Ça fait mal de parler. De se mettre à la parole.

On ne peut oublier que ce que l'on peut parler. Sinon, ça reste gelé, coincé dans un recoin de la boîte noire. Inoubliable. Et cet inoubliable inflit, contamine l'existence. Nos vues sont brouillées par l'inoubliable. Nos actes sont empêtrés de l'inoubliable. Et nous répétons ce que nous ne pouvons oublier.

Oser la douleur.

Si l'on veut l'éviter, ne pratiquer que la consolation, le réconfort, nous ne pouvons ouvrir la voie à l'autre. Nous ne pouvons nous ouvrir à la voix de l'autre.

Aussi, il s'agit d'aller vers la douleur. Et non la fuir ou la calmer. C'est en entrant dans la douleur, au point de la douleur que nous passons à autre chose, qu'il se passe effectivement quelque chose. Pathei mathos disait le nom de la collection dirigée par Schotte : on apprend par l'épreuve. Seule l'épreuve nous transforme...

Besoin d'écrire. De dire ce qui s'est déposé sur le feuillet sémaphorique, sur la feuille d'assertion. Révéler l'inscrit, le faire crier, en un cri puis des cris... alors, oui, je décris... le mal, la douleur des coups reçus... ceux qui marquent le corps et ceux qui marquent l'âme... bleus aux corps, bleus à l'âme...

Rêve d'une collègue : un couloir d'hôpital et partout des bouts de corps qui sortent des chambres. Bouts animés, comme si ici, la jambe seule existait, là-bas, la tête, dans une autre chambre, un bras... un long couloir qui n'en finit pas. La neige est tombée sur la clef et Colline pique une voiture. Elle fait de longs dérapages sur la neige blanche toute en silence et la voiture plonge dans le lac. De l'aide et le bras grue puissant d'un collègue retire la voiture. Coline est saine et sauve.

Tatiana saisit un calendrier chinois et demande à Roger quelle est la date de son anniversaire. Elle est confuse, ne sait plus... ils cherchent ensemble puis elle enroule le calendrier et tape sur la tête de Roger, son bras et sa cuisse... « C'est là que me tapait Jean Paul, l'ami de ma mère »...

Koogan, que tu connais, demande un rendez-vous avec moi. Avec sa référente à qui il a mis des coups de valise dans la figure quelques heures avant... vient le jeu du docteur, je suis le patient. Qu'est-ce que j'ai docteur... vous êtes fou, malade,

débile et gros. Et vous fumez... et alors... ? Si vous arrêtez de fumer, ça ira mieux. Et puis il faut arrêter d'aller au mac do. Une ordonnance ... un traitement pour 6 ans... deux milles cigarettes de shit. Le lendemain on a repris rendez-vous. Même chose.

Hier, j'étais dans le mouvement de la vie à la clef. Soutenir la parole. Dîtes un peu ce que vous avez pensé pendant ce moment passé avec cet enfant. En parlant ce que vous avez vécu, « j'avais l'impression que je devais prendre des coups et surtout me la fermer après ça, que je n'avais pas le droit d'en parler, que tout le monde s'en foutait, que je devais subir les coups et me la fermer »... bref une réunion passionnante, l'après-midi commençait bien aussi... on assouplit, on rythme... on joue... on s'en fout de ce qu'on fait, on n'a rien à faire. Nous n'avons qu'à vivre... seulement faire en sorte de pouvoir vivre quelque chose ensemble... et puis la secrétaire arrive et me rappelle la réunion à 35 mn d'ici que j'ai oublié et qui a commencé depuis une demi-heure déjà, que tout le monde m'y attend. Je dois quitter... sur le coup, rien de spécial... j'ai accusé le coup le soir et encore ce matin... c'était comme un arrachement. Un déchirement.

20 mn de réunion et re à nouveau 35 mn de route. L'élan est cassé, il faut reprendre. Respirer... respirer, respirer... la journée n'est pas finie. J'ai envie de pleurer à la fin du jour. Ce qui m'achève et après quoi rien ne devrait se succéder : Lucie attend une demi-heure, (c'est l'éternité) son éducatrice pour qu'elle aille rencontrer son administrateur ad hoc, suite à l'affaire pénale qui plane au-dessus de son père, elle entre dans mon bureau alors que je suis en train d'échanger avec un collègue sur ce qu'il n'a pas digéré de sa rencontre avec Koogan l'après-midi, elle entre, interrompt les échanges, puis repart, revient, et va se cacher derrière le bureau. Son éducatrice arrive. Elle la cherche. Une collègue lui demande de venir. Je lui dis qu'elle la fait attendre à son tour ... et puis il va falloir qu'elle la cherche... elle arrive dans le bureau, faisons mine de ne pas savoir où elle se trouve... nous nous demandons où elle a bien pu partir. Elle renverse un pot de crayon « ah tu es là... comment t'as fait pour arriver là, on ne t'avait pas vu... » Elle peut partir. Elle me demande de la porter. Je la porte dans mes bras jusque dans la voiture. Je l'attache comme ma fille. Elle me demande un bisou. Je lui serre la main lui dis-je. Alors que je la portais l'éduc dit qu'elle est comme un sac à patate... je dis alors : mais ce n'est pas du tout un sac à patate que j'ai là dans mes bras (il n'y qu'avec les enfants aimés et attachés qu'on peut jouer à ça) c'est une merveille...

Le 1 Mai 2016

Bon ---- jour -----Doc-----teur ----- tu vas-----bien ?

Oui, et toi Jean, comment vas-tu ?

Je---vais---bien. Qu'est-ce que tu as----- mangé hier ?

EUh de la quiche, une quiche au saumon et aux poireaux.

Ah--- ok, c'est--- bien (sourire)

Oui, c'est bien Jean (sourire)

Fin de la séance-

Bonjour Jean, ça va ?

OuuuuOui

Le son sort comme s'il était coincé dans la gorge, comme éructé, le regard est droit et fixant, il tend sa main pour que je lui serre, il se relève les membres attachés en un instant dans une gymnastique motrice d'une souplesse inouïe, j'en suis surpris encore une fois, je n'ai pas ce mouvement de retrait que j'ai eu il y a dix jours, la rapidité du redressement avait été telle qu'elle m'avait saisi sur le même ton que lorsqu'il m'avait sauté dessus, j'avais eu peur à nouveau, un instant, juste une seconde d'effroi à t'en glacer le dos, je pense à cette main tendue, au retrait que je devrais avoir aux yeux des infirmiers puisqu'il se l'astique souvent, là les collègues taquinent, je trouve cela drôle, insignifiant, décalant notre vécu et finalement ils invitent à la serrer cette pince, tout en mettant au défi ou au pari, je vois désormais une forme d'excuse, le cadre plus durement violenté est dans la même situation, il en est à lui reconnaître le pardon plus concrètement, au-delà du pardon, une main tendue, un geste sans parole, une parole gestuelle, il tend cette main, la maintient droite dans l'attente du geste réciproque, on accueille, la violence suprême est d'en rester aux actes, que la violence fige et gèle nos relations.

La main est là, elle se propose à moi. C'est ce que Jean a de plus précieux. Cette main à la fois destructrice, et à la fois recommencement. Violence entre nous. Il frappe, on ne répond pas, il intègre en 3 semaines ses actes et tend sa main. Le problème de la masturbation est un vrai problème à mon sens, rien ne doit empêcher de se retrouver. Le lendemain, je vois une collègue faire quelque pas en chambre d'isolement, ils sont là tous les deux à se promener tels deux amoureux main dans la main. Trois minutes, et il se sent de rejoindre le lit, et sa contention. Se sentir un danger pour les autres amène à de tels paradoxes d'existence. Nous gardons le signifiant d'une contention abdominale. Ses quatre membres sont libres. Je le prescris, cela me met du baume au cœur. Nous nous étions embrassés en isolement avec deux collègues, intégrant de la tendresse sans le vouloir dans ce lieu qui oui peut en accueillir, qui est utile autant que faire se peut. Des sourires emplissent la pièce, mine de rien ce n'est pas rien après ce mois de néant.

Ce matin, il va bien, comme d'autres sortent de leur grotte, de leur repli, de leur renoncement, de leur connerie, de leur ivresse, de leur délire, de vouloir se supprimer, de faire du mal à soi, aux autres, de détester la vie, de s'engluer dans une relation sentimentale. Cela cogne contre quelque chose, contre la réalité déstructurante de vie insensé. L'absurde (Camus- mythe de Sisyphe et mes ressentis à cette lecture)

s'invite et invite à regagner une certaine raison. Il s'agit d'avoir un pied dans la réalité quand même. Pourquoi a-t-il tapé ? Et pourquoi y passerons-nous le réveillon à force d'interprétation, de songes raisonnants ? La pensée rappelle Camus à ses territoires où elle n'est pas conviée, où elle ne prend pas forme, où elle ne prend pas sens. La frontière est importante à apprécier, représentante des limites à la connerie ambiante. On n'expliquera pas tout. Nous n'aurons pas définitivement la réponse, une part d'inconnu reste, le hasard est peut-être notre meilleur allié, saisir sa chance un principe de l'ordre humain. Pour Jean le déficient autistico-psychotique, cette frontière avec l'absurde et l'impensable, est sûrement plus resserrée, notre collectif sous-estime ce fait. Jean est " l'Homme loterie " par excellence, son existence peut lui échapper au moindre instant, il la récupère comme par miracle tout autant. Qu'est-ce que tu as mangé docteur ? Dit-il ou nous prévient-il avec son pragmatisme, et sa raison retrouvée.

Jean nous dit qu'il est revenu parmi nous, échangeant autour des plats que nous avons chacun ingérés. Et c'est tout.

A côté, dans sa version psychologisante, Loriane cherche un point d'achoppement à la régression dont elle est sujette. Elle est à bord d'une voiture sans frein dans une pente, impuissante à réagir, à faire quelque chose, jouissant plein pot de cet état. La jouissance est partout, résiste à tous les états, toujours camouflés pour en rajouter, pour ramener à la vie au-delà du plaisir, la jouissance n'a pas besoin d'objet, elle est lâche, vaine. Elle accroît la vulnérabilité de Loriane, la rend perverse aux yeux des autres, alors qu'elle n'est rien de cela, et que seule la jouissance survit à ces troubles, la jouissance pourrait mettre fin à ces jours, j'en ai peur, cette peur me soulève me retenant auprès d'elle. Nous sommes là, à ses côtés, tout aussi impuissant, dans la position de partager celle-ci. Qu'est-ce que nous allons faire Loriane ? Peux-tu faire un effort ? Peux-tu faire quelque chose ? Peux-tu au moins le dire ? Elle de le dire et de contrarier ce dire dans des actes d'une agressivité rare, stupide, sans objet, à qui mieux mieux. Loriane revient de 3 semaines en MAS, Elle a subi le diktat d'un médecin voyant le traitement trop lourd, certes élevé, et apaisant. Elle s'est agitée en MAS sans délai. Les passages à l'acte n'ont pas fait l'objet de retour chez nous, ils ont prolongé quitte à s'en prendre plein la tête et aller au bout de leur engagement, en rajoutant une semaine de parfait masochisme. De retour, elle ne dit rien, frappe dès que possible, elle est absurde, rien ne justifie, rien ne s'explique, dans le plus pur archaïsme. Je guette une parole, me casse la tête pour la faire réagir. J'ai l'impression, la connaissent bien, qu'elle reviendra vers nous lors de la prochaine circonvolution. Nous n'avons qu'à être là, veiller, nourrir, laver, parler et attendre. Rien de précis indiquera son retour parmi nous, elle est out, en état de KO psy-

chique, d'arrêt circulatoire, léthargique, en réelle danger puisque actuellement en état de mort psychique. À suivre donc.

Le 4 mai 2016

Hector était alcoolodépendant, sans l'alcool il est resté dépendant, et quand je te dis dépendant c'est très dépendant, il s'est hyperadapté à sa dépendance. Il manœuvre sa barque excellemment, il tient la barre dure, poussé par le moindre flot. Il n'ira pas se servir un verre d'eau, les toilettes lui sont étrangers. Dehors, il interpelle, 2 passages aux urgences, sortie smur et tout le bataclan (je ne sais pas si ce terme peut être encore utilisé), et les jeux d'eau aux urgences, et les déambulations dans l'hôpital. Il n'entend pas le service d'aide à domicile alors que quelques mètres carrés l'accueillent. Absent à lui-même, il se présente le nez au plafond, la bouche ouverte. Le cri de la carpe (la Fabrik) est inaudible. Elle tente de nous dire une chose. Une parole d'une surdité inouïe (lol). Les il se fout de nous (auquel j'ai participé, travaillant n'est-ce pas mes défenses pour pouvoir l'accueillir), il nous provoque, ce n'est pas psy, il n'y a rien de psy, je ne vois rien de psy là-dedans ont amené comme naturellement à l'hospitaliser. En psy, car nous ne sommes pas au plus petit paradoxe près. L'élan pris par Hector tend vers je ne sais quoi, toutes ces pulsions négatives sont orientées vers une inconnu déjà très éloigné du domaine de la raison psychiatrique. Hector a dépassé le cadre de la lecture psy, le cri de la carpe est inaudible, sa vérité appartient à un ailleurs interrogeant quasi dans sa globalité notre hôpital et tous ses services spécialisés, il n'est pas ceci, pas cela, il est quoi putain de merde ! Il est rien, c'est tout. Il faudrait qu'il devienne, redevienne quelqu'un, s'il le souhaite, si nous le souhaitons. Et sa famille est au moins aussi absente que lui, son médecin généraliste leur emboîte le pas, mais et là je précise le mais ce médecin pense beaucoup à lui m'a-t-il dit. Il l'a fait après 5 mois d'hospitalisation. Tout suinte, et quand ce n'est pas son corps, ses fesses, et bien il fait couler les robinets l'exposant à l'appréciation indigne de son comportement. Il me dit oui je suis bien en psychiatrie. Après 3 jours, j'accorde l'hospice avec toute l'incertitude que ce séjour porte, avec toutes les remarques de résignation de l'équipe. Il s'agit cet après-midi, nous avons cadré son accueil, il ne pourra pas tartiner le service, une limite ouverte se pose, on doit trouver matière à l'adapter au service. Dans un élan de rage, il se réveille comme après une hibernation, réclame sa sortie, puis finalement se rétracte et demande un café. Le négatif l'emporte. Nous cherchons à gagner le contact avec lui, le satellite a quitté son orbite, poursuit sa trajectoire dans le vide spatiale. Hector, we have a problem.

Loriane, tout en étant loin d'elle, continue d'être entourée. J'ai eu beau prendre sa main, lui parler le plus sincèrement possible, elle est ailleurs, respecte scrupuleusement cette phase régressive. On attend alors.

Le 11 mai 2016

Yvette est psychotique. Elle ne le pense pas. Elle dit plutôt qu'elle fait partie des entendeurs de voix, que des processus d'envoûtement sont à l'œuvre, comme chez son voisin par ailleurs. Cela ne l'empêche pas de travailler comme aide à domicile. Cela paie dit-elle tant que l'homme ne va pas en maison de retraite, là ils n'auront plus besoin d'elle. C'est une fois chez elle que des voix l'insultent. Elle n'a jamais cessé de m'en parler depuis 3 ans, inlassablement, constamment, inévitablement. Elle en souffre, c'est important de le noter.

Elle m'explique ce matin que les pauvres ou ouvriers comme elle sont rejetés dans l'arrière-pays, ceci est organisé telle une manipulation des dominants sur les dominés. Les industries et autres usines seront installés dans des endroits équivalent à la Meuse. Ici à Boulogne, il persistera des riches, parce que les politiques s'intéressent au tourisme, développent le port de plaisance. A moins d'avoir du réseau, il lui est impossible de changer de logement. De toute façon, les 2000 euros de l'assurance vie de sa mère l'ont obligé à le déclarer à la caf. De la même manière, les gains obtenus dans les jeux doivent aussi être déclarés, alors Yvette se demande ce qu'elle peut bien faire avec ses 800 euros. Le logement est humide, il existe des habitants qui s'y invitent comme d'autres squattent. Ces squatteurs psychiques sont irrémédiablement là. Et tout cela, ça écrase le corps, cela la fait gonfler au cou, dans les bras et la poitrine, ça serre. De toute façon, le magnétiseur a rappelé que tant qu'elle sera dans ce logement présentant de la radiesthésie, ces symptômes ne s'arrêteront pas. Bref.

Avec autant d'incertitude sociale, quel pari peut-elle tenir ? La précarité est bien certaine, sociale et personnelle. Aujourd'hui, le fric est chic et potentialise le pari de nos incertitudes sociales, et certainement aussi personnel. J'aimerais lui rendre la possibilité pour elle de déménager, je me confronte à l'aliénation sociale auquel nous sommes tous les deux sujets, moi dans ma capacité à l'aider, elle dans son plus strict quotidien. Heureusement, le commerce entre les hommes n'est pas uniquement marchand, il marche aussi. Le service public nous dégage de la question pécuniaire, quoique. Cet état d'Yvette en rapport avec la nature et avec elle-même (Von Weizsacker) montre une souffrance parfaitement transposé entre elle et son cadre de vie, les deux aliénations rentrant en synergie, se renvoyant tel deux miroirs face-à-face l'infini de leur vécu. Bref.

Yvette vient me voir, elle peut parler de son problème, elle peut aussi écouter ce que j'en dis, elle peut aussi vouloir déménager, sans pouvoir le faire ce n'est pas que le cadeau de consolation, elle peut aussi aller rencontrer le bailleur social et de mon

côté j'écris à ces gens sur la nécessité de trouver un autre logement, elle peut malgré cette épreuve continuer à travailler. Sur un plan pathique, l'existential survit aux symptômes et aux logiques sociales ambiantes. Le pari tient, peut-être pas ses promesses, il tient.

Le 20 mai 2016, le temps passe, subjectivement vite, est-ce à dire qu'il y a un manque dans ce temps qui passe. J'archive ces quelques notes qui marquent mon temps. Je me pose.

Les derniers jours ne sont pas de tout repos. Nous sommes pressés d'arriver au bout, de voir la lumière au bout du tunnel, d'avancer et que cesse ces impossibilités à être chez certains. Une journée est longue, d'autant plus si les gestes du quotidien doivent être aidés.

Loriane mange désormais seule, lentement. Elle peut prendre son temps par un artifice de prise en charge lui laissant la possibilité du choix de son rythme, de son tempo de vie. 1 jour pour elle m'apparaît 1 mois pour moi soucieux de la dégradation de sa santé à travers ses comportements régressifs. Elle laisse filer le temps, aucun ressenti d'ennui, et elle dort, rêve-t-elle ? Que cherche-t-elle si ce n'est le vide, faire le vide ? Elle a pris de coups lors d'un essai en MAS, elle en a donné et elle en est certainement pas fière, d'autres lui ont fait des propositions indécentes, quoi en dire quand tu as 40 de QI et que le loup ne s'est jamais présenté à toi ? Elle a été brusquée et le temps s'est arrêté pour elle comme pour nous. Changement de poste 3 fois par jour, comment le vit-elle alors qu'elle est nulle part ? Les repas, la toilette, les chiottes deviennent les objets à réinvestir après cette projection dans le vide. Le travail soignant, celui qu'elle nous réclame en criant comme une carpe dans son bocal, est de l'accompagner aussi bas soit-il. Je ressens qu'il faille se configurer tout à fait spécialement, combattre ce que nous sommes pour devenir elle en cette période. Tout le monde n'est pas capable. Alors, chaque jour, le médecin passe, prescrit. Chaque jour, on fait la toilette, on change les draps. Elle est devenue la femme du premier jour.

Le 24 mai 2016

Loriane a avancé, et elle n'est peut-être pas encore prête à avancer davantage, on se retient. Impuissante à être elle, elle balbutie ses nouveaux pas dans le service. C'est l'histoire de sa vie, empêchée qu'elle a été à voir son environnement éducatif se stabiliser. La relation d'objet est presque inexistante, nous devons faire revivre en elle la vie du service, le côtoiement des autres, le partage d'une existence avec ses pairs. Certains n'offrent pas plus que le pâle reflet de ce qu'elle est. Lorsqu'on en est là, en psychiatrie, il vous faut assumer ce stade du miroir constamment, inlassablement et cela vous fige un homme comme jamais. La régression est sans doute une occasion de renégocier le soi, la régression porte le risque de se voir figer dans la glace. Absence de pari, délaissement des hypothèses abductives. Je guette un frémissement, je me défends d'en voir un qui n'en est pas. La main tendue est molle, et n'est pas portée par un regard. Ce moment est flou, vague, il m'embrume et je n'y perçois qu'une nébuleuse, une masse indescriptible, un nuage dont l'avancée est illisible, porté par je ne sais quoi. Stimulé, et donc engagé à travers un biais cognitif, elle réfute cet accord quitte à prévenir de son agressivité. Elle veut être tranquille encore. La donnée la plus incertaine est le temps qui nous sépare d'elle comme nous la connaissons. Et aujourd'hui est encore une journée de plus.

Le 27 mai 2016

Les temps sont durs,
Ils sont si durs qu'ils ne se laissent pas facilement manier,
Ils ne sont pas négociables d'ailleurs,
Quoiqu'on en dise.
Le pari de l'incertitude
Est celui du temps qui passe,
Qui s'imprègne en nous,
Comme nous devons travailler à notre présence....

A propos du mythe de Sisyphe et de la lecture qu'en fait Camus

Le travail inutile, vain est important à investir, il parle de nos vies, de nos impuissances et de la répétition. Cette pierre à faire rouler, à hisser au sommet pour ne juste faire que descendre et chuter est le symbole de la lutte incessante qui nous est proposé face à la maladie, aux nombreux maux que l'homme a à vivre. Camus se représente également que le contact avec cette pierre est au moins aussi important car au contact de cette pierre nous devenons pierre, dur et massif. Notre souffrance est d'avancer tout en se préservant de cet effet car notre sensibilité ne peut pas être pierreuse, le cœur doit rester tendre. De même, Camus fait un examen de ce que peut être le parcours de la personne rejoignant cette pierre après sa chute. Un temps se dégage pour apprécier le chemin avant de rejoindre le dur labeur du recommencement. Le tailleur de pierre élabore ses outils avant, loupe le caillou comme dit Oury, signifiant un lourd préalable et ses outils le suivront toute sa vie. Le psychiatre lui écrit, son stylo son clavier sa rhétorique sont ce qui le poursuivra dans le cycle infernal du chaos de la vie et de ses fonctions.

Le 31 Mai 2016

C'est reparti pour noircir de la page blanche. Les éléments se déchaînent à mesure que s'enchaînent l'Homme. Trouver une issue, un rythme, un tempo pour que s'assouplisse le travail psychique, qu'il y trouve sa place dans ces failles, ces intempéries. L'Homme est indomptable, il secrète son mystère, il tient en secret ces traumatismes, il ne se dévoilera pas. Seule la mort est certaine, l'heure de sa venue est incertaine, elle soulagera la vie de sa lutte incessante contre la maladie. Nous repoussons son échéance, grappillons des heures des jours des années. De là, le pari de l'incertitude de nos existences se place, exerce sa force avec pour principal allié le temps et principalement le temps de son élaboration. Ici, maintenant, au quotidien.

Hector va mieux. Nous parlons de son Algérie natale, du pas de côté indélicat qu'il a pratiqué par rapport à la religion familiale. Depuis la France, il n'y a vu qu'un écran de fumée. En effet, la question du Dieu (de l'absurde ?) est une coquille vide par essence, et comme la nature a horreur du vide, la religion l'enveloppe. L'alcool l'a éjecté de chez lui, ce n'était plus possible pour son père, il n'était plus en adéquation. Là-bas, il serait avec d'autres. Ici, il vit les frontières qu'ont dépassé ses parents. Il se sent seul, délaissé. Pourquoi ne pas vivre un jour la fin de son histoire algérienne interrompue alors qu'il a 7 ans. Il se sent français et tout autant algérien. Désormais sorti de l'alcoolisme, séparé, accablé par les maux d'un corps portant les drôles de nom d'hématochromatose et de spondylarthrite ankylosante, il traverse la mélancolie....d'un pays qui l'a repoussé et qui jamais le reconduira vers ses terres, ses dieux à lui. Son père est mort, sa mère l'a rejoint. Il s'est réveillé trop tard. Le suicide est un tabou, la régression parlera plus de son désespoir. J'ai du mal à envisager l'avenir docteur me disait-il sortant la tête de l'océan dépressif dans lequel il s'est noyé. On va parler Hector, et on verra bien ... Comment éviter la chute à Hector qui chute déjà !?!

Tandis que d'autres rejoignent la tant attendue famille d'accueil ou l'appartement de leur rêve ressuscité, Loriane galère. Rien ne la fera traverser ce même océan sans rames. Embarquée sur l'unique vie d'un service qui se replie sur elle, elle finit par ne plus s'exprimer que par la violence. Les tentatives vaines de l'équipe finissent de nous la mettre à l'envers. On ne sait bientôt plus quoi penser, faire, élaborer et de toute façon ce sera sans elle, riant de ses agissements l'auto-pervertissant. L'Homme se perd en lui-même. C'est bien inutile pourrait on lui objecter, à quoi ça sert rajouterait-on. Rien au radar de nos attentions, enfin si des agrippements, des sourires narquois ou immotivés selon l'interprétation, des coups de poing. Comme

cela est exaspérant, et en parler en réunion donne le goût de se désespérer encore davantage. J'appelle L'umd en sachant le peu de moyen qu'ils ont à nous donner. Je fais le constat d'un échec, de l'absence de perspective alors que le quotidien nous prend encore dans toutes nos inquiétudes. N'abandonnons pas, on se dit. Pour résister, j'y mets zéro affect, me disent des Inf, bien sûr cela me paraît une défense. Le néant sur le plan transférentiel, sans outil je taille quoi comme pierre, je m'y frotte et je deviens pierre. Honnêtement, il reste des choses en moi, j'y tiens mais (et j'insiste sur ce mais si insidieux et pervers) je crains pour elle, elle engage son pronostic vital, le mot est lâché, la mort toque à la porte et il est essentiel de s'en saisir. Et d'ailleurs, en contrepoids de son agressivité, je ne lâcherai pas un tas de traitement qu'il l'achèverai pour de bon, je ne vais pas la tuer, j'exprime là ces mots après que le risque qu'on se défende d'elle avec les moyens du bord s'expriment à leur tour. La violence s'invite au buffet, ça ne rigole pas, on est mal, on s'en parle, on se silence, pas question de limiter le débat sur la question de la bienveillance maltraitance, cet angle d'attaque est limitant, réduit l'Homme à la surveillance d'une cour de récréation. Dès lors, nous nous orientons vers la survie de cette jeune femme car rien n'est moins certain que la mort, seule son heure est indéfinie. Rien n'est moins certain que la mort ...

Le 8 juin.

J'ai bien écrit avant. Mais je n'ai pas le temps de le retrouver. Ce qui s'est écrit début mai se retrouvera fin juin... inversion possible du temps par la grâce de la lecture. Qu'importe les heures pourvu qu'il y ait un chemin. Mais aujourd'hui, et depuis un moment l'urgence de t'écrire. De retrouver cette possibilité. Ces quelques lignes qui ouvrent un horizon.

En ce moment, j'analyse en moi ma grande sensibilité à l'abandon. La peur d'être laissé tomber, de choir, d'être un déchet réduit à néant, de sombrer et de ne plus exister pour personne. Ce qui alterne avec l'agrippement maniaque à des sensations, ou autres projets sensationnels de révolution, de grand chambardement, sur fond d'injustice pour rétablir « ce qui devrait être », à savoir : « on ne laisse pas tomber les gens. On ne tue pas les gens. Ne commettons pas les crimes dont nous sommes déjà coupables, espérons un autre monde ». Délire, rêve de grandeur, lutte contre l'apocalypse de la résignation ambiante... mes élans suivent les montagnes russes... N'abandonnons pas et puis si... abandonnons... non, ni l'un ni l'autre... trouver une mesure : un pas tout qui permette de se situer, sur cette ligne discrète, du pas d'à côté.

Rien n'est moins certain que la mort et le pas au-delà nous le confirme. De l'au-delà nous ne revenons pas. la vie seule est incertitude. Et devant nous, le champ est grand ouvert par ce rapport tendu entre l'impossible et le possible.

Hier soir, je pleurais en entretien.

Je me suis retourné pour respirer car les larmes me sont venues et je craignais qu'elles ne s'arrêtent plus de couler. C'était avec les parents de Koogan. Il y avait deux de mes collègues. Et puis K qui n'était pas là à ce moment-là, qui venait de claquer la porte en disant « et vous vous ne croyez pas que ça me fait mal au cœur ce que vous me dites » étranglant un sanglot dans sa voix. Il venait de mettre à terre une statue en terre cuite que m'avait donné après sa mort mon parrain, mort trop tôt du sida. Statue qu'avait réalisé son père qui était sculpteur. Je lui dis « c'était à mon parrain ; il est mort, ça me fait mal au cœur », étranglant un sanglot qui vint sitôt qu'il claqua la porte.

(je suis interrompu par la visite que me donne cette jeune fille qui vient me voir pour me donner de ces nouvelles que j'attends ... elle me dit qu'elle a fait un rêve bizarre : elle a rêvé de sa mère qui se faisait violer sur la machine à laver par deux hommes : son beau-père et un ami de son père ; elle était là, avec sa petite sœur qui, j'imagine, lui tient la main... elle a peur de ne pas pouvoir oublier, que tous les souvenirs reviennent et ne la quittent plus. Qu'il lui arrive la même chose : avec tout ce

qu'on voit à la télé, il y en a de plus en plus des jeunes qui se font violer... la dernière fois, ils disaient qu'une jeune fille de 16 ans s'était faite violer... il faut se souvenir pour oublier n'est-ce pas ? J'ai honte de voir ce que je n'aurais pas dû voir...)

Ma statue est cassée.

Elle a la tête coupée. C'était une statue en céramique d'un guerrier. Il représentait pour moi le conflit existentiel auquel nous sommes livrés, en nous, malgré nous et avec nous.

C'est la première fois que nous refaisons un entretien avec K depuis le mois de décembre. Depuis ce dernier entretien, on se rencontre avec les parents tous les 15 jours environ. Les entretiens sont longs, parfois trop longs, jamais pénibles ni ennuyeux, passionnants donc car il se passe quelque chose entre nous. C'est éprouvant pour tout le monde. Comment penser ensemble l'horreur innommable de notre inhumaine humanité. Comment K en porte la trace, en hérite, bien malgré lui. Lui qui ne cesse de dire qu'il n'a rien fait (ce n'est pas moi) et de dire qu'on lui fait mal... les adultes sont des tortionnaires. Il est terrorisé. Mais aujourd'hui, il accepte que l'on se parle.

Hier, il faisait des allers et retours.

Quand il s'assoit, il cherche à détourner le sujet : surtout faisons en sorte de ne pas parler de ce qui peut faire mal au cœur. Sa technique : jouer avec sa mère au jeu du plus fort, pris tous les deux dans les rets de leur jouissance. Le travail : le rappeler, le détourner : situer le problème sur une autre scène. Il sait que nous devons parler du sujet qui « fâche » : cet homme qu'il dit être son père, le meilleur ami de sa mère. Dès que je prononce son prénom, il quitte la pièce.

Parce que ça fait mal au cœur, il cogne mon collègue sur la cuisse en sortant.

Un peu plus tard, il lui décoche un uppercut. C'était après avoir cassé la statue.

Deux blessés. Plus lui... l'entretien file au carnage.

Sans compter mon ex collègue dans le couloir... mais je m'en fous.

Je suis sûr du désir. Assuré par le désir que nous avons tous d'y voir plus clair, de comprendre, de faire en sorte que ça passe...

Je me souviens qu'avant de faire basculer la statue, sa mère se mettait de l'huile essentielle sur les tempes et sur le front. Nous plaisantions ensemble sur la prise de tête que cela causait, me moquant de moi et de mes questions... mais je disais aussi combien il me paraissait nécessaire de ne pas prendre au pied de la lettre ce que disait K. et qu'il fallait peut être qu'elle fasse une démarche personnelle... (Cela revient-il à couper la tête). (La coupure de la tête est-elle la marque d'une castration qui n'opère pas, d'un impossible révélant dans le même « coup » une possible cou-

pure) (Le cou est décidément le lieu d'un si grand nombre de signifiants !) C'est à ce moment-là que K est entré en criant quoi j'ai entendu que tu disais à ma mère qu'il ne fallait pas me croire ...

Il a bien besoin d'être cru cet enfant-là. Que l'on croit à ce qu'il vit. C'est très sérieux.

Mais tout paraît monté à l'envers. Il dit toujours ce qu'il craint en l'affirmant comme si c'était lui qui en avait le pouvoir...

En fin d'entretien me vient cette hypothèse :

Il dit que son père n'est pas son père. Non pas parce qu'il croit que son père est le bonhomme en question (J). Mais parce qu'il est lui, le bonhomme en question :

Tu n'es pas Jo, tu dois le laisser partir.

Tu fais comme lui, mais tu n'es pas lui. J est mort. Laisse-le partir.

Tu es Koogan. Et non Jo. Laisse-le partir.

Non.

M'a-t-il répondu.

En se cachant le visage qui pleurait derrière sa casquette.

Un non, qui me disait oui.

Il est sorti et l'entretien s'est arrêté.

Mais il fallait faire l'ordonnance.

Et il est revenu, déchirer l'ordonnance, la première et la seconde et ses parents ont dû le porter, le trainer, pour le faire sortir...

Au moment de partir,

Il ne voulait plus partir.

Le 10 juin 2016

Traverser le temps d'une demande d'intégration en UMD pour ma chère Loriane, courir après un contact avec un doc là-bas qui n'apparaît pas avoir trop de temps pour soi et pour les autres comme moi, poursuivre chaque jour le défi de la survie de la patiente, ne pas fléchir face à la répétition stérilisante de ces gestes agressifs, ne pas contrarier l'acte de la soigner alors qu'elle réclame de la violence. Tels sont les espoirs quotidiens menés auprès d'elle. Insensée pour nous, certainement pas pour elle. La mort toque à sa porte, quand même.

Elle ne la trouve pas chez nous, tente de nous mettre à bout à force de caca, quitte à se l'étaler, à nous insulter plus haut plus fort plus blessant, nous résistons à ce jeu, et la question de combien de temps cela va durer est un sacerdoce qui finalement se vit au quotidien.

Nous ne nous y sommes pas habitués, cela me paraît impossible, et bien sûr il y a de l'affect, et chacun gère en soi ce que nous vivons avec elle. De par ses artifices grossiers, Loriane reste vivante et attend que nous lui trouvions une solution. Cette solution ne peut pas se parler, on le parle pour elle, ses sévices, ses abus, sa mère ... il y a bien une explication à tout ça.

A l'heure de transmettre le dossier à l'UMD, nous décrivons ce désir pour elle d'être en nous, que nous ne soyons pas que ses soignants, le manque autour d'elle est impossible à vivre, rien d'affectif sur le plan familial. La conclusion de sa vie à 18 ans est criante. Elle est seule, alors elle s'accroche et s'agrippe, ou nous mord comme si cette chair se proposant à elle, elle pouvait s'autoriser à la manger, à planter ses crocs dedans pour qu'elle soit sienne.

Je dois dans un second temps par un jeu de cases à cocher, décrire sa dangerosité, son pedigree. Il est fourni en termes de vide : psychose infantile, déficience, trouble de l'attachement. Rien ne tient finalement, enfin si, le fait d'être hospitalisé en psychiatrie depuis 5 ans, alors en pédopsychiatrie. Et puis, je me sens dans un élan de la protéger, de lui éviter de faire l'irréparable, ce qu'elle ne pourra plus jamais négocier si un jour elle s'accapare la vie de l'autre et lui donne la mort. Alors, j'écris "tentative d'homicide de sa pédopsychiatre", je l'avais eu alors, elle a renaît de ses cendres dès lors que Loriane a été en psychiatrie adulte.

En sommes-nous là vraiment ? Oui je pense, Loriane peut tuer, malgré elle et elle en serait tenue comme irresponsable. Ainsi, au-delà (mais il y a-t-il seulement qqch au-delà ?) de la "gestion de son agressivité ", doit on nous orienter vers le maxi-

mum de mesures lui évitant ce passage à l'acte. Je pense oui et c'est bien curieux d'élaborer cela pour une si jeune femme. Cependant, aujourd'hui je l'affirme. Cela a tout simplement l'effet d'accroître les moyens, et le temps qu'il nous faudra pour la soigner, nous avons abouti cette prise en charge jusqu'au moment incongru où nous l'avons adressé en MAS, erreur. Et abandon. Projetée dans le vide, Loriane a disparu des radars psy-transférentielles. Nous l'avons perdu.

En réunion, j'exprime le regret d'avoir accepté ce transfert. Il fallait bien essayer dit une collègue, maintenant nous savons à quoi nous en tenir et aujourd'hui elle ne sortira peut-être jamais de psychiatrie car c'est le seul lieu de vie où elle peut mener son existence. Le temps de son existence s'est donc très largement étendu, j'y trouve une voie d'apaisement pour elle, portant l'incertitude de son évolution, de ses agissements, de ses colères tout autant que son bonheur à être parmi nous en psychiatrie. Bonheur dont je découvre la fragilité réelle.

Pourquoi alors continue-t-elle à nous agresser ?

J'y retourne, d'autant que l'UMd m'a dit de me démerder. Pas d'indication, de toute façon on n'y arrive pas avec les psychoses infantiles et bla bla bla. Coup de massue, je suis un moment perdu, cherchant à nouveau à trouver ma voie pour elle, pour nous. Et la question lancinante de sa survie dans notre service. Je vais la voir, avec en moi le maximum d'intensité sur ce que je veux lui dire. Je lui dis qu'elle est dangereuse, que son passage en MAS a été catastrophique, que ce sont des chèvres là-bas, que je n'aurai certainement pas du l'y envoyer et qu'aujourd'hui elle peut mourir. Elle s'en étonne, je le réaffirme plus fort avec d'autres mots. Ma mère serait triste dit-elle. Et vous aussi rajoute-t-elle. Oui Loriane, ta mère serait triste, oui j'en serai aussi affecté. Et ce n'est pas ce que nous voulons. Elle de revenir sur son accueil chaotique à la MAS. Elle se fait giflé, le lendemain elle casse un carreau, et elle s'est faite traînée par les bras au sol jusqu'à ce qu'on la jette (ce sont ses propos) dans son lit et qu'il ferme la porte. Et après Loriane, qu'est ce qui s'est passé. J'ai vu le méchant docteur, il m'a dit de rester une semaine là-bas, moi je voulais rentrer aux Dunes, notre service. D'accord Loriane, ce n'est pas tolérable ce qui se passe, tu es dangereuse et nous n'allons pas risquer que tu t'en prennes à nous, mais là tu dois faire un pas vers nous, tu dois participer, aider rétorque-t-elle. Oui Loriane car en ce moment tu peux en mourir, tu as besoin de soin, que nous calmions tes angoisses, mais tu peux en mourir.

La frontière certaine de la mort, de notre propre mort, ne peut pas être franchi auquel cas nous ne sommes plus. C'est l'heure de celle-ci qui est négociable. Alors nous évoquons les repas de Noël, les sorties à décathlon pour se rhabiller, la gym aquatique et j'en passe. La première réalité à côté de ces rêves institutionnelles ressent la réalité quotidienne, participer aux actes de la vie quotidienne pour que ensuite s'y branche la possibilité d'un ailleurs, l'action des symboliques fondamentales à nos existences. Pour que le réel de son éclatement s'éloigne.

Merci le pari de l'incertitude pour m'avoir donné le courage de parler de la mort.

Jour de la saint Antoine,

Paraît-il que c'est le saint patron des objets perdus, des « choses et des causes » perdues... à retrouver donc ?

Quel peut être le chemin : impossible à connaître. On ne trouve qu'en se perdant. Se jeter éperdument dans une rencontre en espérant s'y retrouver, toi, moi, le reste du monde...

Et non pas seulement le reste, mais le monde entier, rédecouverte nécessaire pour oser ensemble (et jamais seul) participer (aider ?) à la vie... la solitude vient ensuite. Se travaille chaque jour à partir de l'ensemble, à se départir de l'ensemble.

Avec Loriane, ensemble.

Faire qu'un ensemble.

Faire un ensemble. S'ensembler. Et ensuite, seulement en suite, se distinguer.

A propos du déni et du travail de jeudi :

Quelques mots, issus d'un texte de Claude Rabant : le jeu entre

- Démentir (cela n'est pas vrai, nier)
- Désavouer (ne pas reconnaître comme sien)
- Répudier (rejeter, repousser)
- Dénier (nier absolument, refuser de reconnaître)...

Et à propos des plis du temps, voici ci-dessous les mots écrits ce mois de mai que j'ai enfin retrouvés... le temps n'est pas rectiligne, il suit des turbulences, des contre courants, à la façon de l'eau qui s'écoule dans un fleuve ...

Le 3 mai.

La vie : un château de carte ?

Je pensais à cette phrase de Bernard Duguey je crois qui dit tout simplement : une institution, pour peu qu'elle soit vivante, vit donc et meure tout aussi bien.

L'institution : un château de cartes ?

Oui je crois bien : tout est à refaire chaque jour. Pas un jour qui ne soit un nouveau commencement. Est-ce là seulement en institution psychiatrique ? Je ne crois pas : l'institution familiale est bien soumise aux mêmes lois de l'entropie, de la sédimentation et donc de la révolution permanente. Comment pourrait-il en être autrement dès qu'il s'agit de rencontre ?

Alors, je m'éloigne de toi souffrance, je me défais de tes liens, de tes lianes atrophiées où sans cesse à tes côtés je dois m'excuser d'être heureux, vivant, plein d'enthousiasme pour la vie même. Je ne te dois rien souffrance. Je n'ai pas à te rendre des comptes. Il n'y a pas de bon sacrifice. Aucun sacrifice n'est plus demandé. Aussi je te quitte. Je te laisse là, sans t'ignorer mais je vais au-delà. Je passe mon chemin. Je me décolle de tes rets malicieux et me défait de ce qui m'enserme depuis trop longtemps. Je dégage. Je prends la route autrement. Au-delà de toi. Je te laisse. Je tiens compte de toi. Mais je te laisse derrière moi. Ce n'est plus toi qui guide mes pas.

Je ne veux plus soigner. Je l'écris : oserais-je le dire ?

Mais juste rencontrer la vie et l'existence sans histoires. Sans se raconter d'histoires. Tout à l'heure, Mich arrive ; ça ne va pas trop. C'est une sorte de groupe de parole. Je suis là, avec son éduc et son assistante familiale. Ça fait un moment qu'on se connaît. Je suis heureux de le voir. Ça me fait mal au cœur de le voir comme ça. Il est pris par les tourments de sa peine hautement tourmentée par son être dissocié. Il s'arrache les cheveux. Je lui demande s'il en a trop. Je pense aux miens. Il me regarde, se marre. Je lui dis que dans ce domaine, question repousse, je ne vais pas pouvoir faire grand-chose... il a relevé la tête. Maintenant il me dit que je suis un homme du moyen âge. Son moyen âge se rapporte à l'âge de ses 6 ans lorsqu'il est arrivé en famille d'accueil. Moine ou chevalier me dit-il. Il sourit. Et nous parlons des époques... avant, après, jusqu'à aujourd'hui. L'angoisse est passée. Elle reviendra mais pour aujourd'hui, elle est passée. Il cherche son tabac, roule une cigarette se lève pour aller fumer pendant que je fais l'ordonnance, et échange quelques mots avec les collègues qui l'accompagnent. Je m'en fous qu'il soit psychotique ou psychobatarde. Il se passe quelque chose de merveilleux. Psychiatre, psycho... des conneries tout ça... des histoires d'homme, de femme, de gosses, la vie oui... et on est là, chacun avec son désir plus ou moins mal foutu à désirer rencontrer l'autre...

Et puis, c'est un bout de réunion à la clef qui se prolonge ensuite... et qui dure parce que c'est dur. Un château de cartes. Le vent de l'incertitude a balayé tout ce

qu'on aurait pu imaginer tenir... tout est à refaire, à rebâtir, en prenant le risque que tout soit fichu par terre... qu'importe n'est-ce pas. Aujourd'hui, c'est ce que l'on vit qui compte. Pas l'avenir de l'institution. Alors qu'est-ce qu'on vit ensemble, à la croisée des chemins de ces gosses tout foutraque qui nous arrive là... Khali a plaqué Célia au sol qui hurlait lâche mon cou lâche mon corps... mais qu'est-ce qu'il a ton corps qu'est ce qui se passe avec ton corps crie la collègue meurtrie du renversement de judoka qu'elle vient d'effectuer bien malgré elle... maman elle sait elle répond-elle... et sa mère de squizzer deux rendez-vous... qu'importe encore. Ce qui se passe là est à la fois si terrible et si inestimable. Terrible par la violence partagée, inestimable pour se tenir au bord de l'autre, de son incroyable mystère.

Le 6 mai.

Ce que j'ai écrit est resté dans l'ordi du boulot et je n'y retourne pas avant un moment. A moins que ce ne soit chez moi auquel cas je te l'envoie dès que j'y reviens.

Après je plonge dans les méandres dyonisiaques pour les jours qui viennent. Perdition ? Qui sait si la perdition peut être aussi un mouvement de quête. Peut-on aujourd'hui encore oser se perdre ? être perdu, c'est à coup sûr, embarqué du côté de l'impuissance, de cette impuissance qui nous fait résonner avec cette hilflosigkeit du nouveau-né, de cet être qui de tout son être attend le secours sans savoir encore ni l'attente ni le secours. Il attend qu'un autre lui parle n'est-ce pas ? : s'adresse à lui, rencontre son être débordé de lui-même, pour passer de l'ère à l'être. Le t en est la marque : marque de la rencontre, de chemin qui se croisent.

Pourriez-vous boire un t avec hector ?

Le 24 mai.

Dernier jour des impôts.

Chance ou malchance de l'argent. Terrible aliénation ... terrible puissance.

Ce soir, je suis cuit. Je n'ai même pas eu le temps de lire ce que tu viens de m'écrire. Désir de répondre. J'ai juste pu lire, ce que tu écrivais en guise d'introduction, dans le mail...

Aliénation sociale... le fric c'est chic !

Ce soir, je suis cuit. Cuit comme l'oisillon rôti au soleil.

J'ai repris hier. Mais je n'avais pas tout à fait quitté. Pendant les deux semaines de résidence, je suis revenu sur les temps du jeudi matin pour penser avec l'équipe à ce qui pouvait bien se passer là, à la clef des songes... des moments bien difficiles, si rudes pour l'équipe... et notre Koogan national qui fait des siennes et des siennes. Je dis : s'il ne veut pas venir, ou si pour lui c'est trop difficile de venir là, il faut entendre cela. On ne peut pas le forcer à venir. On continue de l'attendre. Nous poursuivons l'accueil mais s'il refuse cet accueil, alors il faut trouver autre chose... autrement... et rappeler ses parents comme on les rappelle lorsqu'il a 38, 5 de fièvre... et lundi, hier, c'est ce qui s'est passé. Les parents sont venus et j'étais là. J'étais avec lui, assis en tailleur sur une table de réunion... à discuter avec lui lorsqu'ils sont arrivés. Oui, à nouveau c'est extrêmement difficile et certains soignants craignent de lui faire mal... pour ma part, hier, j'ai parlé avec lui pour la première fois de ma vie. Il jouait aux devinettes... me met sur des pistes. Anniversaire, pas anniversaire, mais ça revient tous les ans, quand ça sera passé, j'arrêterai mon bordel... j'aimerais bien faire un séjour thérapeutique... je pense à cet homme, amoureux de sa mère probablement qui a eu un premier enfant avec sa meilleure amie, un second avec sa sœur, qui considérait Koogan comme son fils... qui fumait du shit, et buvait et tapait sa femme et avait même explosé sa voiture à coup de barre à mine, et finalement s'était pendu, après s'être séparé le jour de l'anniversaire de K. le rendez-vous avec les parents, d'une infinie compréhension s'est poursuivi...

21 juin 2016

Quelque peu accablé par notre journée de jeudi, la massivité du travail me tombait dessus sur le crâne au-dessus des yeux, avec l'appui supplémentaire d'un cher collègue en villégiature sur ses mères de Boulogne-sur-Terre. Je n'en peux plus de ne

pas fumer, je résiste à mon agonie future et trouve en Maldiney les 101 raisons d'exister juste pour un pari. Doublement concernés par la nature du travail, pris dans la dualité du reflet renvoyé par la clinique de la précarité, penser aux enfants se révèle ne pas être forcément la coutume, puisque nous nous en défendons, bien sûr. Le reflet n'est jamais que celui renvoyé par la première flaque d'eau de la cour de récré, j'ai nommé le narcissisme originaire et ses turpitudes infantiles. La rue et la misère ne s'offre pas aux enfants, et pourtant. Les enfants d'Howrah me l'avaient appris, et la tendance est à l'oubli, bien sûr. Un point de vue est alors très affleurant concernant les carences en tout genre et le devoir de ces enfants de relever leurs parents. Point de vue du monde, l'enfant pointe sa vue du monde, le monde pointe l'enfant, la précarité écrase de ses sales godiots le château de sable de son univers si fragile, si délicat, si éphémère. Ce rase-mottes laissait craindre l'abîme de nos fonctions dans les méandres de l'éducation, il n'en fut rien et l'approche fut si serré transférentiellement n'est-ce-pas que le relâchement a été pour moi fatigant ce jeudi. Nous sommes bien dans un abord double lorsque nous considérons l'enfant de l'Homme précaire (le Premier homme du Dernier homme, faut suivre là c'est balaise), celui qui le vit au quotidien, celui qui en hérite, celui qui ne peut pas s'en départir. Soutenir un travail de l'un et de l'autre, de la dynamique entre l'un et l'autre, c'est s'inviter au repas de l'incertitude sans en faire le pari, bref un plat sans condiment. Les constats infligent une résignation telle que exprimer un pari paraît fou, fou d'incertitude.

Il fallait lui laisser le temps de faire ses valises. Bon dieu mais oui. Certes respecter le désir fluctuant d'une dame alcoolique constamment alcoolisée avec des troubles cognitifs n'est pas simple, ne pas respecter ce désir est hors-jeu. Nous commencerons par là. Elle est venue en visite de pré-admission, ça n'existe pas mais je le fais quand même et cela nous a mené à partager un café qu'elle souhaitait nous offrir avec l'éducateur réticent à s'asseoir et pressé de revenir sur ces terres arides du CHRS. Oui Docteur, je crois que je vais venir, cela ne peut pas tenir, je suis comme ça (elle ouvre les bras ouverts sur son corps) et je devrais être comme ça (elle ferme ses bras comme pour rassembler son corps, autour de son buste). Elle le dit alors qu'elle est alcoolisée, la douleur de le dire est profonde et intérieure. Sa tête est bouffie, ses yeux sont vitreux, son sourire est malin. Elle aimerait faire de la menuiserie. Coralie est là, présente, sans objectifs très précis, elle est la bienvenue. Sans enfant, elle tenait à rester en lien avec la marmaille en étant prof de français, ce qu'elle n'est plus, confisqué la résolution du symptôme. Le rideau opaque puant la vinasse transpire de ce qu'elle a vécu avec son père. Désormais, rien ne peut plus cacher ce qu'elle a vécu enfant. Pauvre gosse maltraitée, fabuleuse maîtresse, vieille alcoolique, élégante dame.

Pendant ce temps, Loriane n'a plus ses contentions, cela devenait les siennes, elle les a incorporé à son corps défendant, le traitement est peut-être plus contenant, elle va nous montrer qu'elle sait être responsable, sans être dangereuse, tout en préservant sa santé physique, voilà le programme copieux des prochains mois. Pas si facile avec 40 de QI de tenir le monde à distance, de l'enfermer au dehors, la solution c'était s'enfermer soi-même comme retrousser une vieille chaussette, le dedans devient le dehors, elle est dans son symptôme, l'odeur est la même. L'incertitude n'est pas là, elle est plutôt dans notre action adaptée avec elle, serons-nous suffisamment à sa portée ? Le rase-moquette continue, elle ne peut pas élever son esprit au ras des pâquerettes, nous devons nous soignant l'élever en étant au plus proche de ce qu'il y a de plus bas dans l'élaboration que l'Homme a pour lui-même. Heureusement que la vie est relation et dépendance à l'autre et la bouée de sauvetage devient le radeau existentiel de Loriane, il faudra s'en contenter et l'accompagner.

Le 22 juin 2016

Le silence est d'or, et la clef s'endort-il sans ses enfants à accueillir ? Si c'est le cas alors le bruit assourdissant de ces enfants absents pourraient aider les adultes de la clef à retrouver leurs songes en plein éveil sans que cela passe par un sommeil rêveur rendu possible par une soi-disante inactivité. Le vide bat son plein. L'absence

appelle l'oubli qui rend passible un retour sur soi incontournable à certaines étapes de nos vies institutionnelles. Est-ce que certains se sont perdus dans le travail sur leur sensibilité à accueillir l'indicible questionnant alors ce qu'ils sont et qu'est-ce qu'ils foutent bien là ? La question est posée au grand dam des technos, au bonheur des enfants trouvant dans le regard des adultes un peu d'eux-mêmes, tout foutraques qu'ils sont comme tu le rappelles, et comme il faudra le rappeler encore et encore aux collègues. La crainte est la résignation. La difficulté est l'impuissance. Le pari est celui de l'incertitude. Vous y êtes peut-être et c'est certainement réjouissant, Ô combien stressant. Stress au travail, souffrance au travail, oui il s'agit de cela à nos corps défendant. La vicariance de nos fonctions nous amène à souffrir, seulement il est requis de pratiquer également le pas-de-côté, et ce pas n'est pas un pas de deux, il est l'art de se doubler, de varier le point de vue, de se décentrer et de se centrer. La gymnastique est l'art d'un équilibre jamais définitivement acquis, la chute est toujours là, attention de ne pas se prendre les pieds dans le tapis. N'est-ce pas l'enfant qui joue à déstabiliser, à provoquer cette rupture d'équilibre, puisqu'il l'a vécu ? Je vais te faire vivre ce que l'on m'a infligé, monde d'adulte de merde, moi qui ne suis pas fini, qui attend que l'on m'apprenne la vie, on m'a tué sur l'autel de ma vulnérabilité, cette chienne de vie tu vas en bouffer un morceau copieux, tu verras le sale goût qu'elle a. En soi, koogan se précipite dans la psychopathie, et projette la merde qu'il a vécue comme on chierait dans le ventilo. Il ventile son mal-être, d'autant que vous lui proposez de le faire, alors. Tu le rencontres avec ses parents, l'occasion pour lui d'en dire un mot ou un geste. Je suis capable de faire aussi mal que l'on me l'a fait moi-même. Rien ne parle, tout s'agit et il est encore loin le temps où il sera en capacité de perlaborer. Donc le symptôme est là, entre lui et vous lorsqu'il est à la clef. Entre lui et lui, lorsqu'il est seul ou dans cette famille si silencieuse. Il a peut-être une maison pour l'accueillir, la clef pour le rassurer, plus tard sans tout ça il sera qui. Précaire tu es, précaire tu seras ? S'il développe une capacité à se mettre en lien à la clef, le pari de sa vie future sera sans doute pratiquée avec moins de fracas. Parole de psychiatre de la rue.

Le 7 juillet.

Alors que je vais pisser ce matin dans le soleil je pense déjà aux mots par lesquels je commencerai cette lettre.

Cher Antoine,

Comme je te l'avais dit, me voici à t'écrire avant tout départ plus approfondi pour un autre espace temps, celui de la vacance de bruit, de l'or de la contemplation, allié au travail institutionnel, celui qui m'est le plus proche, paradoxalement le plus opaque aussi, celui de la famille. Famille... il faudrait en écrire long aussi sur ce travail-là.

La tout de suite, Pauline déjeune avec les enfants tandis que je me suis isolé quelques instants pour t'écrire. C'était obligé. Non pas de l'obligation morale parce que je serai ton obligé mais par nécessité. C'est une obligation par nécessité. Qui n'est pas non plus de besoin comme celui d'assouvir un besoin nécessaire mais par désir. C'est mu, ému par la poussée désirante de désirer plus avant, de ce désir au delà de soi-même, que je t'écris. C'est la différence entre les deux verbes pathiques souvent confondus : le *mussen* et le *sollen*. Autrement dit entre devoir moral et devoir par nécessité, par responsabilité. Ce devoir d'en répondre. Devoir d'y prendre part, de prendre sa part pour en faire sa partie. Cette partie-là me revient, de droit. Je m'en charge et moi seul peut et doit en répondre.

On aimerait savoir de quoi il retourne au juste. Connaître sa partie d'avance. Mais alors plus de perspective. On resterait collé à la vue d'un chemin déjà fait, un déjà parcouru d'avance, un déjà connu, un sans âme. La déception et le malheur que produit ce déjà connu nous enseigne : ce n'est pas le chemin qui compte que sa découverte. Ce n'est pas d'être allé ici ou là, d'avoir fait ceci ou cela mais bien le mouvement qui nous a permis d'y être. Cet avant d'y être qui se joue dans un mouvement ineffable, qui se joue toujours au dedans de nous, sans que nous puissions en percevoir le travail et l'amour de ce travail. Pour le dire autrement, ce n'est pas tant le produit fabriqué qui compte mais le processus de fabrication : ce n'est pas le chemin réalisé que sa réalisation. Il n'y a la aucune assurance, aucune garantie. Nous pouvons certes nous appuyer sur la relecture du travail réalisé ; cela n'en reste pas moins incertain. Nous pouvons relire en effet comme bon nous semble. Ceci en fonction de cela, dire ceci plutôt que cela ; bref défendre l'un et le contraire sur les mêmes arguments. C'est la façon de les relier ensemble qui en définira le sens et nous pouvons en dire ce qu'on en veut. Je pense là à cette difficulté qui se trouve être la mienne actuellement : si je vois les choses comme ceci, les relisant dans un sens que j'espère clinique (entendu : être au plus proche de l'opacité de l'autre, se tenir à son chevet), je m'entends dire, par les collègues que l'on pourrait très bien aussi voir les choses autrement... et défaire ainsi l'autorité de mon propos. Puisque tout peut être contredit : comment choisir entre cette proposition et cette autre, sur quelle base s'appuyer puisque le sol se dérobe sous nos pas ? Le doute, immense entre en scène et bientôt il n'y a plus que ruine... c'est une véritable crise de foi : nous ne croyons plus que nous pouvons soigner, éduquer... nous ne croyons plus

que nous pouvons faire confiance à la direction prise, aux vertus thérapeutiques de la parole... nous croyons à la destruction. À la force du symptôme, à l'amour sauvage qui nous relie autour de la mort. Nous ne pouvons plus faire ce pari, condition même de la possibilité d'un chemin. Nous croyons à ce que nous connaissons déjà, à l'assurance de la mort. Nous sommes déjà mort. Et cela nous en sommes sûrs et assurés. L'angoisse redouble alors car nous nous voyons tombés et être aspirés par ce qu'à la fois nous redoutons et nous choisissons. Non, nous n'avons plus le courage de nous jeter dans l'incertitude. Nous reprenons les armes et allons maintenant faire ce que des milliers d'hommes pendant des milliers d'années ont déjà fait avant nous, ce que nous savons sûrement faire : nous détruire.

Comme tu l'écrivais : la crainte, c'est la résignation.

Oui, c'est toujours la résignation. Ce n'est déjà plus une crainte : c'est un constat. Le cœur est triste et c'est la résignation. Nous ne pouvons plus. Nous n'y croyons plus. C'est fini, le monde est fini. Je git au milieu d'un monde déjà connu. Je n'ai plus besoin de parler. Je me tais. Je me réchauffe au tas que je forme avec ces autres tout comme moi.

Le symptôme a fait sa loi. Autour de la violence insupportable, le consensus la protège et la maintient. Nous ne pensons plus. À quoi bon penser : regarder quel est le désastre auquel la pensée nous a conduit. Parce que nous avons pensé : et voyez maintenant le résultat ! Oui ils ont pensé et ils ont pensé qu'une fois qu'ils auraient pensé, ils n'auraient plus besoin de continuer de penser. Que le chemin avait été fait et qu'il devait être efficace en l'état. Ils ont pensé à des outils qu'ils ont pensé et dont ils ont pensé qu'ils serviraient ainsi, qu'ils marcheraient seuls, comme des recettes, par magie, qu'ils n'auraient plus besoin de les réinventer chaque jour. Ils ont cru à la magie de la technique. Qu'elle suffirait à faire venir un monde qu'ils appelaient de leur vœu : un paradis, c'est à dire : un enfer. L'enfer de l'enfermement, de la croyance que les choses n'avaient plus besoin d'être réinventées de façon permanente. Que c'était déjà fait. Sombre mélancolie : je m'aperçois qu'il en va là d'une quête nostalgique profonde... du nœud implicite refermé sur le « c'était mieux avant ».

Personne en effet ne trouvera à redire sur ce qui est inacceptable : voilà ce qui fait loi. Mais là n'est pas la loi, car il s'agit là d'un ersatz de loi. La loi du plus fort, de l'amour sauvage n'est pas la loi. La loi tient justement à : ne pas aimer. Ne pas tuer. Cela suffit. Et nous oblige à désirer, à aller au-delà, à faire le pari de l'incertitude. Bien sûr que nous n'avons aucune assurance, aucune garantie, que le médecin dit des conneries... que nous reste-t-il ? L'assurance de l'inassurance. La sécurité de l'incertitude. La joie du pari.

Retrouver la joie du pari... voilà le devoir de la foi.

Aussi je me demandais comment partager cette foi là lorsque les collègues, pris par les crispations douloureuses de leur crise de foi, enfoncé dans la résignation ambiante, ne la trouvaient plus ?

Ça passe comment la foi ? Par quels chemins, par quelles voies ?

« il faut imaginer Sisyphe heureux ».

Oui, il faut.

C'est absurde. Et nous pouvons nous réjouir de l'absurde. Y trouver un bonheur. Le clown en sait bien quelque chose, toujours à ses dépens. Cela nous dépasse.

Alors je m'incline devant ce qui de très loin me dépasse, étant dépassé de tout savoir sur ce qu'il va advenir. Au cœur de cette impuissance-là, il est possible que se tisse une merveille. Sinon, c'est l'enfer.

À très bientôt, cher ami.

Le 13 juillet 2016

Une autre porte s'ouvre, s'entre-ouvre. La résignation, le désir, l'impuissance et le pari de l'incertitude mènent au chemin, qu'écrivent nos mains, de l'amertume.

Elle est tout proche de la mélancolie, sans en être constituée par sa force destructrice et morcellante. L'amertume est ce liant entre toutes ces capacités négatives. Négativisation de notre humeur en proie avec les forces humaines négatives. Com-

ment avoir la motivation ? Comment poursuivre et tenir ? Vivre le doute et l'incomplétude, les flots à jamais tourmentés des existences ballotées, malmenées, quand elles ne sont pas tout simplement hasardeuses.

Mme A me l'a dit à mon retour Corsé, au-delà des colères, de l'ironie, du cynisme, des faux-semblants semblant la détruire, de la volonté d'en finir, il reste au-delà de l'écrire, l'amertume. La frange j'entends entre le clown triste, absurde et la dure réalité de sa vie. L'amertume colmate en elle cette entre-deux. J'ai le sentiment que nous allons devoir développer et faire du mille-feuille avec cette amertume. Je venais de finir de lire ce week-end l'extension du domaine de la lutte de Houellebecq. Il finit sur la folie de Maupassant établissant je cite une séparation absolue entre son existence individuelle et le reste du monde. H. établit que c'est la seule manière dont nous puissions penser le monde aujourd'hui. J'entends séparément. J'y vois un danger que H. sublime en publiant ces écrits, la nécessité de s'entre-ouvrir, ce que nous tentons non sans mal à faire, histoire de rester subtilement sur cette frange, nous éviter la bascule ou la chute, équilibre savamment travaillé dans le jeu des lettres adressées. L'échange ne doit pas tourné au monstrueux, dans le sens d'une pensée unique, isolée, imperceptible. L'enjeu est là, tapis tout proche. Cela est une menace, qui bien calé n'en est plus. Le vivant doit l'emporter en y incorporant l'idée de la mort si facile, si irrémédiablement nous, si insupportable. Bonjour l'amertume.

Toute cette pensée est mortelle, redeviendra poussière, elle n'est rien en somme. La transmettre la rend vivante. En étant si éloigné de notre mortalité, l'amertume avance en bloc dans nos sociétés. En en parlant jamais aussi peu, l'idée de la mort est devenue la version la plus structurante, un comble. Plusieurs centaines de milliers de tentative de suicide par an le prouvent. Je peux mourir, et d'ailleurs je peux m'y employer, tenter de le faire me structure, d'ailleurs cela a été l'occasion de rencontrer le psychiatre. On tourne autour, le serpent masochiste se mord la queue. On convoque la mort en l'agissant, sans vraiment en parler,

Le café est amer, il a un arrière-goût, d'un retour du sentir. L'amertume est peut-être le retour du sens et de son inévitable inaccomplissement. L'amertume prend son sens suite à un échec en en déniait souvent la capacité. Le ressac, ou courant d'arrachement, emporte au large ce qui est venu se briser sur la côte, la frange est dangereuse dans sa jonction entre les deux éléments côtiers. Le phénomène est surprenant parce que contraire à la logique première et visuelle. Il faut avoir l'œil affûté pour remarquer de là une sorte de zone pleine d'écume. Le flot monotone peut également s'affaisser paisiblement sur le sable, cela peut être emmerdant. Lors

de tourments, la limite est perturbée comme parasitée par des courants contraires. Où est le désir ? Il est là s'exprimant chaotiquement. La confusion est grande et chacun cherche alors son port d'attache ou d'attachement. Phénomène on ne peut plus naturel et vivant, il est vite perçu à l'orée de son côté pathologique. La confusion ne peut pas être structurante et pourtant la résignation n'est pas une voie, si ce n'est excluante, l'impuissance n'est pas un fait qui en reste là. La manifestation inconsciente du désir est certes déconcertante, elle est l'occasion amertumifiante de s'en saisir, d'y comprendre quelque chose. Évidemment, à cela on peut en référer à la nostalgie du "mieux avant", déplacement grossier et artificiel de ce qui fait retour dans l'institution. Retour ou refoulé, si fondateur a contrario de ce que nous pouvons advenir.

17/7/16

On a commencé au lendemain du 13 novembre avec le pari de Paris au lendemain du bataclan. Et voilà qu'alors que l'amertume fait surface et ressac pour laisser vivre l'inconscience à notre plus grand bonheur, Nice est frappé des flots de l'incompréhensible, de l'imprévisible. Il n'y a aucune négation qui puisse se mouvoir en capacité là-dedans, du non-sens complet. L'humain n'y est pas invité alors que doit-on y voir de plus que la barbarie, la violence et la bêtise ?. On aimerait y voir de l'amertume, le goût de l'échec simple, l'aller-retour d'un manque de réussite. A Nice, Cela

retentit fort et ne crée rien d'autre que le bruit, le coup de massue et l'hébétement. Cela résonne en une multitude d'échos, interminable. Le défaut de sens ou de potentialité propre aux épreuves et échecs nous plonge au-delà de l'absurde, le néant et l'absence de matière, la pulvérisation de l'atome et sa projection dans l'infini. Seulement, ces actes monstrueux convoquent la mort, le processus de deuil et de confrontation à ce qui nous est si naturel et constitutif. Nous ne pouvons malheureusement que nous y attacher. Le dénier ne se décide pas. On peut par contre mettre en capacité la dénégation, une voie particulièrement fourbe et confortable, ni oui ni non, un flou artistique savamment entretenu. Si l'amertume n'a pas sa place, si pour véritablement penser il faut s'exclure du monde, si pour parler de la mort il faut se taire, si impuissance-résignation-amusement deviennent la devise néolibérale de nos sociétés, alors la dénégation va suivre son chemin sans jamais l'écrire. Car on le voit sans en parler devant la télé, on communique sans se voir sur les réseaux sociaux etc. une manigance de faux-semblants s'agitent en tous sens nous laissant nous faire faucher par le réel de notre monde : les hommes continuent de s'entretuer et cela risque bien de durer.

26/7/16

Un petit mot adressé au comité de la revue dont le numéro porte sur la popolitique de la folie, tu parles d'un programme.

Depuis le début de l'élaboration de ce numéro 58, la question tourne en boucle en moi sur ce que serait une politique de la folie. J'y échappe constamment. Est-ce que l'idée est de tracer les grandes lignes de ce qui serait une "bonne" politique de la folie ? Quelles seraient-elles alors ? Accueillir, soigner, prendre soin, ne pas être trop interventionniste et laisser vivre cette folie qu'aucune pratique ne serait traves-

tir ou normer. Faudrait-il que l'Homme malade mental ait la chance de rester chez lui, de ne pas être institutionnalisé ? Alors l'ambulatoire est la direction que nous donne la boussole psychiatrique. Et tout de suite me vient l'idée que nous pouvons séquestrer à domicile, que l'infirmier de secteur soit l'unique rayon de soleil d'une morne journée passée à attendre qu'elle termine. Et puis, le traitement se prend quotidiennement et cela ne crée pas une existence. Alors c'est peut-être bien le travail qui puisse ouvrir vers d'autres horizons. À Boulogne et dans d'autres bourgades, cette dimension fait vite flop-flop. Et me vient l'impression de ces quelques personnes psychotiques et précaires partis voyagées et découvrir le monde, peu importe qui finance pourvu qu'on vive, qu'on rencontre. Oui, sauf que cela met à mal la maladie et le retour est souvent affreux, annihilant. Alors oui, on peut accueillir et proposer des camps, des séjours parfois sur catalogue. Le Thomas Cook de la psychiatrie est un anti-rêve, les plus autonomes se retrouvent ensemble, une patiente psychotique s'est retrouvée avec les éclaireurs de France en Normandie avec des personnes trisomiques sans forcément de parole ou d'envie de partager, pas terrible. Bon elle va au groupe d'entraide mutuelle. Ah là, elle retrouve d'autre pour de la gym, de la culture, du cinéma, et manger ensemble. Elle fait son jus et d'ailleurs elle va sortir de l'hôpital et vivre dans son appartement. Elle viendra me voir, juste ce qu'il faut, suffisamment. Elle verra l'infirmière, enjouée de lui montrer ses nouvelles idées déco. Enfin si son curateur veut bien lui allonger son fric, coup de fil répété, absence pour vacances, il faut attendre comme on attendrait un bus qui ne viendrait pas. La politique de la folie me paraît un truc insaisissable. Cela doit peut-être rester un champ ouvert et c'est peut-être pour cela que nous exécrons les codes et protocoles car par définition ils ne nous permettent pas de travailler l'idéal de nos institutions. Nos institutions idéales s'en voient restreintes. Doit-on parler d'utopie ? Viser un rêve dont nous ne connaissons pas le nom ni la forme ? Cela ne me paraît pas mieux de se perdre, quoiqu'on dénie trop souvent la capacité contenue dans cet aspect des choses. La peccabilité des choses, de l'Homme, rejoint notre impuissance à le soigner. Il nous reste peu de chose si ce n'est de faire le pari de tant d'incertitudes. La politique de la folie serait le négatif de l'image que nous en souhaitons, positive et constructive comme du bon lait. Elle n'est évidemment pas définissable car elle se définit en creux, au ras d'une position laissant toute sa place à la précarité de l'Homme (BAO hiérarchie sous jacence p196). La politique de la folie serait ce saut dialectique vers ce positionnement, ni plus ni moins, sans fioritures, sans autres artifices.

Le 1 aout.

C'est le temps qu'on prend pour chaque chose qui font ces choses si importantes. C'est l'attention que l'on accorde à ceci ou cela, le temps d'attention concentrée qui en fait la préciosité, la valeur inestimable. Dixit Antoine l'aviateur du petit prince.

Ce matin je reviens. Paraît-il que ça fait déjà un moins. Je n'en ai pas l'impression. J'ai pensé à la clef bien des fois. Le retour n'est donc pas synonyme de grand saut. Faut-il y voir un impossible oubli, une maladie obsessionnelle ou

l'assurance d'un lien, d'un souci continu, d'une attention à ce qui est si fragile ? L'inquiétude est-elle à bannir de nos existences ? Les collègues culpabilisent : je n'ai pas réussi à oublier. Est-ce une réussite ? On y pense et alors ? Peut-être si cela nous empêche de vivre mais penser n'a jamais empêché de vivre c'est plutôt l'inverse : la rumination qui est une espèce de pensée tournoyant sur elle-même, une macération indigeste, animé par une volonté d'y rester coller, de faire le jeu de la victime. Quelle chianlie la victimisation. Ça alimente à mort nos tendances paranos. Un peu de maso plus un peu de persécution plus une dose d'hystérie protestative et auquel tu ajoutes une bonne couche de farine d'agrippement contactuel, ça te donne une poisse pas possible, de la glue institutionnelle, une impossibilité démocratique.

J'étais pas revenu depuis une heure qu'il s'en était déjà passé, ici, des vertes et des pas mûres : heureux de retrouver Bernard, notre nouvelle star, mais Koogan se bat bien pour la conserver, après quelques salutations matinales et alors que je remets la tasse de café en bouche pour regoûter à la délicieuse amertume qui fleurit ma vie, Bernard me cogne la tasse dans les dents et le café se retrouve pas terre... peu de temps plus tard, il se brûle à moitié et moi avec en voulant mettre à terre une tasse de thé à la menthe brulante et enfin finit ou plutôt continue sa course en explosant une tasse au sol... peu de temps après une réunion d'accueil chaotiques, et alors que je me retrouve dans le bureau, l'alarme incendie se remet à sonner, au cas où, je suis prévenu, le feu n'est toujours pas éteint, le mois passé n'a pas endormi la folie au point où le temps de la tranquillité serait par miracle revenu.

Mais comme je le dis dans le spectacle l'art d'exister que j'ai joué samedi, la paix, la tranquillité, mais c'est pour les morts ! tu veux la paix, eh bien crève : in pax repasoram, rosis, rosans ! et vive les emmerdes !

Cultiver les emmerdes et l'amertume : voilà une politique de la folie au programme alléchant : pas sûr qu'on n'y trouve beaucoup d'électeurs prêts à voter pour une politique qui apparaîtrait anti bon sens : j'entends le « bon sens » ici comme ce que certains rêvent de leurs vœux d'enfants : un paradis a conflictuel, une zone de non-vie, non mort où tout le monde s'entendrait bien et serait heureux, bref, pour moi : un refus de penser, de se différencier et pire que tout : une adhésion sans critique à tout chef derrière lequel je pourrais me ranger en le saluant de tout cœur de me faire ce plaisir de m'épargner de ma propre responsabilité, de ma solitude, de mon angoisse d'être et d'avoir à être, plongé dans les vicissitudes infernales de la vie vivante.

Après trois semaines passées en camping avec les enfants, à ne pas se quitter, à vivre cette incroyable institution familiale, qu'est-ce que j'en pense aujourd'hui ? Que la mise en route est le plus difficile : c'est le temps que tout un chacun s'accorde à l'un et à l'autre, ce qui peut prendre du temps et parfois la journée n'a pas suffi ; on se couche pas trop mal, on fera mieux demain et si c'est pas demain, ce sera le surlendemain. Pourquoi se donner du mal comme ça me dira t on : un club aurait suffi ... certes mais mais nous sommes aussi des êtres humains appelé à devenir humains en rencontrant d'autres humains, en éprouvant la rencontre avec l'autre, en s'altérant, en s'altérisant... n'est-ce pas là que se joue ma responsabilité, ma possibilité de répondre à l'adresse de l'autre, en m'adressant au mieux à l'autre, avec toute ma maladresse ? Oui, nous sommes aussi des êtres humains, pas que des bêtes à manger, dormir et jouir. Des êtres humains parce que des êtres de douleur, de souffrance, de mort. Et pathei mathos : on apprend par l'épreuve.

Par ailleurs, je me disais : les moments où harmonie et entente se conjuguent sont exceptionnels. Ils ne font pas la trame de la vie quotidienne institutionnelle. Ce qui fait le quotidien, c'est plutôt, par sa fréquence, le chaos, le bruit, la masse. Les moments où l'on s'entend, où l'on se parle, où effectivement il se passe quelque chose que l'on attendait sans l'avoir prévu, ces heureux moments sont extra ordinaires.

Dans la vie d'un psychotique, cela donne quoi : un éclair de sens, une fugitive présence qui ouvre le monde, un passage, une voie s'est frayé et donne voix. Cela est vivant donc : éphémère et de passage. Ce n'est pas ce qui fait la trame continue de la vie, son fond.

Peut-être donc devons-nous revoir la copie : ce qui fait le fond de la vie n'est peut-être pas la mort mais la non vie. La masse massifiante et confuse, la tornade et le chaos : qu'est donc le meurtre pour le chaos ? il n'y a pas de meurtre dans le chaos. Pour qu'il y ait meurtre, encore faut-il qu'il y ait un autre n'est-ce pas ? Un autre en face : en face de qui se tenir et se battre. Contre et avec qui se battre, com-battre.

Que penser d'actes comme ceux de Nice et de Rouen ? Sur fond de désespérance, elle-même sur fond de non-vie, d'utopie utérine, tuer devient-il le moyen de prouver son existence : putain, je tue donc j'existe ! N'en serait-ce pas la preuve ;

Bashung chante : « je tuerai la pianiste, pour que l'on sache que quelque chose existe... »

Sa preuve en même temps que son annulation, confirmant son appartenance confuse à la masse, son refus d'en sortir, de ne pas s'en dégager pour se mettre à parler... du flan et du flan... du collage contactuel...

La position la plus contactuelle du circuit moïque consiste à affirmer un « je suis ». Je suis en tant que participant au grand tout, un « je suis tout, les autres sont rien » ; un refus de penser, de mille feuilleter... quand la dernière position et donc l'enjeu du

circuit consiste à ne pas être, à oser le « je ne suis pas ». je ne suis pas ceci ou cela, je suis donc toujours à être et à devenir. Appelé à devenir autrement que ce que je suis. Refuser de tuer, de chaoter serait ainsi refuser d'être celui-là qui a chaoté, celui-là qui aura tué, qui aura fait ceci ou cela (un spectacle, un livre, un service, un enfant...)

Peut-être est-il temps de tourner la page de l'incertitude : l'ouvrir par un attentat, la fermer sur un autre.

Préserver l'incertitude dans la clôture de la page ouverte.

S'en ouvrir ainsi à l'amertume, à l'acidité, au sucré et au salé de l'existence m'apparaît prometteur : le goût de l'épreuve ?